wants pp. 145-432.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE.

VII.e ANNÉE.

TOME I.er

S. 1000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

GARDE des Antiques, Médailles et Pierres gravées de la Bibliothèque nationale de France, Professeur d'Histoire et d'Antiquités; des Sociétés d'Histoire naturelle et philomathique de Paris, de celles de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Marseille, d'Alençon, de Grenoble et de Colmar; de l'Académie des Curieux de la Nature à Erlang; de l'Académie de Dublin, de la Société Linnéenne de Londres; de celles de Médecine de Bruxelles, de Paris, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, etc. etc.

VII.e ANNÉE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, maison de Cluny, n.° 334.

AN IX. — 1801.

NATURAL HISTORY

A

A. J. BASSINET,

CRITIQUE JUDICIEUX,

LITTÉRATEUR ÉLÉGANT;

COLLABORATEUR ZÉLÉ

DU MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE;

HOMMAGE

DE L'ESTIME ET DE L'AMITIÉ.

DU RÉDACTEUR.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

HISTOIRE.

HISTOIRE des progrès et de la chute de l'empire de Mysore, sous les règnes d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb; par J. *MICHAUD.* 2 *vol. in*-8.° A Paris, chez *Giguet et compagnie*, libraires, rue des Bons-Enfans, au coin de la rue Bailly.

QUELQUES pièces relatives à la conquête de l'empire de Mysore, arrivées à Londres, et parvenues à l'auteur de cette histoire, l'ont engagé non-seulement à les traduire, mais à nous donner un tableau de l'Inde avant cet événement, et à nous faire connoître l'état actuel de cette vaste partie de l'Asie, devenue intéressante pour l'Europe par ses rapports politiques et commerciaux. Pour répandre dans son ouvrage l'exactitude et la fidélité qu'on a droit d'exiger d'un historien, le C. Michaud a obtenu de M. Henrichs, qui a servi avec distinction dans l'Inde, des matériaux précieux qui lui ont été communiqués avec autant de facilité que de désintéressement. Les chapitres XI et XII, sur les puissances

de l'Inde et sur les établissemens des Anglais et des Français sur les bords du Gange, lui ont été fournis par un homme instruit, et des mémoires manuscrits, rédigés par des observateurs éclairés, que des emplois distingués avoient occupés pendant plusieurs années dans ces contrées, lui ont donné la facilité de puiser dans des sources pures, des notions exactes sur les mœurs, la religion, les usages et la législation des Indiens. Ce qui a rapport à la guerre des Anglais, de Tippoo-Saïb et du siége de Seringapatan est traduit des relations que le colonel Beatson, aide-de-camp du marquis de Wellesley, gouverneur-général dans l'Inde, a publiées.

L'Indostan est cette immense étendue de pays, compris entre le Gange et l'Indus, les montagnes de la Tartarie et du Thibet et la mer. Il est habité par une nation dont les institutions sociales vont se perdre dans la nuit des temps, et chez laquelle les anciens furent puiser les connoissances qu'ils transportèrent en Grèce et en Italie. Les Indiens, également connus parmi nous sous le nom d'Indous ou Gentous, sont le peuple le plus doux, le plus sobre, le plus timide, mais en même temps le plus indolent du globe; l'avarice seule peut les tirer de cette inertie indigene qu'ils doivent à l'influence du climat, et les rendre industrieux en forçant leur répugnance pour le travail. Depuis longtemps l'Indostan jouissoit de cette tranquillité qui protége les arts, et de cette liberté qui rappeloit le gouvernement patriarchal des Indous, lorsque le farouche Tamerlan vint détruire l'existence heureuse

de ce peuple, en répandant au milieu de lui la dévastation, les massacres et la mort. Il s'empara de ce trône antique du Mogol, transporta dans ces contrées les mœurs des Afgans et des Tartares, et y introduisit une religion qui n'avoit d'autre persuasion que le sabre, et d'autre morale que l'intolérance. Des révolutions, les usurpations qui en sont les suites, ravagèrent, pendant un siècle, cet empire mutilé: des chefs rebelles se rendirent maîtres de ses provinces, et le souverain, que le *prince destructeur* avoit laissé sur le trône Mogol, se vit réduit au seul territoire de Dely. On trouve pendant ce long espace de temps et au milieu de ces déchiremens politiques les règnes d'Acbar et d'Aurembzeb, qui donnèrent une nouvelle existence à ce trône ébranlé, en se ressaisissant des parties qui en avoient été démembrées; mais cette réhabilitation de pouvoir ne fut que momentanée, et Thomas-Kouli-Kan vint briser bientôt le sceptre confié à des mains débiles; à l'exemple de Tamerlan, il laissa un simulacre de souverain sans autorité, de prince sans sujets. De cette puissance sans réalité sont sortis cinq souverains despotes, qui divisent aujourd'hui l'Indostan; les Scheiks, les Marates, le Soubad du Décan, le roi de Candahar, et le souverain de Mysore. C'est cette dernière puissance que le C. Michaud nous fait connoître dans le premier volume de son histoire. « L'empire, formé des conquêtes d'Hyder-Aly, fut « un des empires des plus vastes et des plus formi- « dables de l'Indostan; mais sur le théâtre mobile « de l'Inde, au milieu des guerres que l'ambition

« des usurpateurs allume sans cesse dans ce mal-
« heureux pays, au millieu des passions de l'Asie
» et de l'Europe, l'empire le plus florissant, qui
« étoit le fruit lui-même de l'usurpation, ne pouvoit
« jeter qu'un éclat passager. Cependant les infor-
« tunes d'un prince, qui eut de nombreuses relations
« avec les Français, ont quelque droit de nous tou-
« cher; et dans l'Europe, encore ébranlée de la
« chute de plusieurs de ses gouvernemens, la fin
« tragique de l'empire de Tippoo-Saïb doit réveiller
« quelque intérêt parmi ceux qui examinent les rap-
« ports qui se trouvent nécessairement entre les der-
« nières guerres de l'Indostan et celle qui promène
« aujourd'hui ses ravages sur les mers et parmi les
« nations européennes. »

Hyder-Aly, simple officier dans l'armée du rajah de Mysore, par sa bravoure et par ses qualités militaires, s'étoit fait aimer et estimer de ses soldats; par ses manières populaires, il étoit adoré de ses sujets; il avoit, par ses qualités, fait oublier son usurpation. Il s'étoit distingué, à vingt ans, dans une campagne sur la côte de Coromandel, ce qui lui obtint le commandement de l'armée du rajah; son ambition lui persuada qu'on pouvoit devenir chef de l'état quand on étoit chef de l'armée; il vainquit les Marates, qu'un ministre puissant et qui le redoutoit, avoit appelés à son secours; il osa ensuite mettre le siége devant Seringapatan, et il parvint à persuader à son souverain, qui, à la vérité, n'avoit que neuf ans, qu'il n'en vouloit pas à son autorité, mais qu'il vouloit le délivrer du

joug de son ministre. Sous le nom de régent, devenu maître d'un des plus beaux royaumes, formés des ruines de l'empire Mogol, il voulut réunir aux dons de la nature, répandus avec profusion sur ce beau pays, les avantages de la conquête; il s'empara du royaume de Canara, du district de Sonda et du pays de Sirpy, situé entre le Mysore et les Marates; le Samorin, roi de Calicut, devint son prisonnier. L'Inde fut intimidée par ses succès, et les Marates, ses voisins, furent uniquement spectateurs de ses victoires; si les nations indiennes étoient subjuguées autant par la terreur que par ses armes, les nations européennes n'étoient pas si faciles à soumettre. Les Anglais s'étoient emparés de plusieurs provinces, et étoient devenus une puissance qui pouvoit s'opposer à ses vastes desseins. Ses liaisons avec M. de Bussy lui avoient inspiré une haine pour cette nation, qui s'accrut avec son pouvoir; il se ligua avec les Nabads et avec les Poligards des états du Décan et de la côte de Coromandel, et forma cette confédération redoutable, qui devoit anéantir les possessions anglaises. Maître de Mysore et de Bengalore, souverain absolu des royaumes de Ballapour, de Bisnagar, de Canara, de la côte du Malabar, des îles Maldives, et de ce vaste pays de montagnes, qui s'étend depuis Amboor jusqu'à Maduré, il eut bientôt deux cent mille hommes sous ses ordres; le soudab du Décan en réunit encore cent mille aux forces mysoréennes, principalement en cavalerie. « La puissance des Anglais étoit » alors dans l'Inde à son plus haut degré; ils possé-

« doient le Bengale, la plus riche, la plus fertile, la « plus peuplée des provinces de l'Indostan ; ils étoient « maîtres des côtes d'Orissa et de Coromandel, des « villes de Cambay et de Surate ; de l'île de Bombay « et de celle de Salcette, sur les frontières des Mara- « tes ; ils avoient encore plusieurs forts sur la côte « de Malabar, et quelques établissemens sur l'île « de Sumatra. Leurs forces, dans ces différentes « positions, s'élevoient à quatre-vingt-dix mille « hommes, dont le plus grand nombre étoit com- « posé de soldats d'Europe et de Cipayes, soldats « indiens, exercés à l'européenne ; les troupes des « alliés de la compagnie anglaise, montoient à vingt « mille hommes. » Cette guerre mêlée de succès et de revers, fut terminée, par un traité de paix, dont Hyder dicta les conditions sous les murs de Madras, en 1769. Il prouva ainsi aux princes indiens, que les Anglais pouvoient être réduits à n'être que des commerçans, et qu'une confédération bien unie leur enlèveroit facilement leur prépondérance dans l'Inde. Ce fut dans cette guerre que Tippoo-Saïb apprit à vaincre sous les yeux de son père, et que Hyder put espérer d'avoir, dans son fils, un émule de sa gloire et un héritier de ses projets.

Ce traité avec les Anglais ne rendit pas le repos à l'armée d'Hyder ; il fut, à son tour, attaqué par les Marates qui se repandirent dans ses états et les dévastèrent ; forcé de céder à la supériorité du nombre, il se renferma dans Bednore sa capitale : ses ennemis, peu exercés dans l'art des siéges, furent contraints de se retirer, et laissèrent le régent de My-

sore s'emparer enfin de la couronne du rajah, qu'il relégua avec toute sa famille dans l'île de Seringapatan. Ce fut alors qu'il parvint à former cette coalition avec le nizan du Décan, avec les Marates et le rajah de Bérar, dont le but étoit de rendre l'Indostan indépendant de la puissance britannique. La révolution des Etats-Unis, à laquelle les Français voulurent impolitiquement prendre part, dérangea ces résolutions : l'Océan indien vit les flottes anglaises et françaises se livrer des combats sanglans, qui amenèrent la perte des établissemens français, et privèrent Hyder d'un allié, qui pouvoit un jour l'aider à éloigner les Anglais du territoire indien.

De tout temps, ces réunions de force, composées d'intérêts opposés, connues sous le nom de coalitions, ont toujours été moins puissantes, par le défaut d'harmonie et d'ensemble, qu'un pouvoir inférieur en moyens, mais concentré dans une même passion et animé d'un même esprit; et cette vérité a acquis de nos jours l'autorité d'une démonstration. La confédération des princes indiens parut cependant si redoutable aux Anglais, qu'ils auroient désespéré d'y résister s'ils n'avoient eu l'espoir de la diviser. Des mécontentemens séparèrent bientôt Hyder, des Marates et du nizan, et favorisèrent la négociation. Hyder-Aly entra seul alors dans le Carnate et y répandit tous les fléaux de la guerre, tandis que la compagnie anglaise, se confiant au succès de ses intrigues, avoit négligé tous les moyens de défense; mais la défection des coalisés, laissant Hyder à ses propres forces, donna aux Anglais le temps de ra-

masser leurs troupes dispersées, et d'opérer même une diversion dans le Malabar, diversion qui menaçoit la province de Canara, et le royaume même de Mysore, si Tippoo-Saïb ne les avoit arrêtées et battues en plusieurs rencontres. Hyder, trahi par ceux mêmes qui avoient autant d'intérêts que lui à débarrasser l'Inde du joug européen, privé des secours qu'il s'étoit flatté d'obtenir, obligé d'abandonner ses projets favoris, succomba au chagrin, qui rendit mortelle une maladie, dont les germes s'étoient déja manifestés, et les Anglais furent délivrés du plus redoutable ennemi qu'ils aient eu dans l'Inde.

Le C. Michaud fait ici le portrait de cet homme nouveau parmi ses compatriotes, et qui n'auroit pas été un homme ordinaire parmi nous. « Doué de « passions vives, sa jeunesse fut orageuse et semée « d'événemens qui tiennent plus au roman qu'à « l'histoire. De longues infortunes qui le surprirent « au sortir de l'enfance, lui donnèrent une expé- « rience précoce; de fréquens obstacles qu'il trouva « dans sa carrière, excitèrent de bonne heure son « courage, et développèrent en lui ce grand caractère « qu'il porta dans l'administration de ses états et « sur le champ de bataille. Son esprit étoit peu cul- « tivé, mais il avoit le coup-d'œil juste; il avoit « surtout cette vertu si rare, et si nécessaire chez « les rois : il connoissoit les hommes et savoit les « mettre à leur place. Entreprenant et marchant à « son but par des moyens inconnus au vulgaire, « dédaignant le faste asiatique, plein d'admiration

« pour la tactique européenne, il profitoit de tous « les usages, de toutes les idées qui lui étoient « utiles; mais il se mit souvent au dessus des pré- « jugés de sa religion, en se conciliant toutes les « sectes, et en se ménageant tous les partis. Quel- « ques écrivains l'ont appelé le *Frédéric de l'Indos- « tan*; et il ne lui a manqué qu'un historien pour con- « firmer ce titre aux yeux de la postérité. Il étoit fidelle « à ses engagemens, et implacable dans sa vengeance. « Quelques-unes de ses actions lui auroient donné, « dans l'Europe policée, l'air d'un despote farouche; « mais lorsqu'on le compare aux autres princes in- « diens, on admire sa modération, et l'on ne voit « en lui qu'un prince généreux. »

Cette mort ne pouvoit arriver dans des circonstances plus fâcheuses, Tippoo-Saïb, son successeur, étoit à soixante lieues du camp de son père; ses armées étoient dispersées et obligées de résister, de toute part, aux attaques redoublées des Anglais. Tippoo avoit hérité de la politique d'Hyder, mais il n'avoit pas les qualités qui pouvoient la faire triompher; la conquête de l'Indostan, sans être au dessus de son ambition, étoit au dessus de ses forces. « Tippoo avoit plus de vanité que de véritable gran- « deur dans le caractère; le titre de régent ne suffi- « soit pas à ses prétentions, il prit celui de sultan. « L'ombre d'Hyder-Aly qui sembloit encore gou- « verner le royaume de Mysore, et l'amour du peu- « ple pour le jeune prince, firent approuver cette « dénomination nouvelle, mais ne lui donnèrent pas « la force d'en soutenir l'éclat. On peut dire qu'il

« s'occupa trop des moyens de déployer son pou-
« voir, et pas assez de ceux de le conserver, et de
« le rendre légitime aux yeux de ses sujets. C'est
« un phénomène assez étonnant dans l'Inde de voir
« des princes chercher encore à asseoir leur usur-
« pation sur l'opinion des peuples qu'ils ont asservis
« et qu'ils méprisent. Tippoo se delivra trop tôt de
« ce devoir de la politique. Le succès qu'il avoit ob-
« tenu sous les regards de son père lui suffirent pour
« prendre le surnom de *Victorieux*. Il se laissa éblouir
« par l'appareil du pouvoir; et une trop grande con-
« fiance en ses forces l'entraîna dans de folles entre-
« prises, qui lui ont arraché l'empire et la vie. »
Ce prince, après avoir éloigné les Anglais de ses états, fait prisonnier le général Mathews, et résisté aux sages mesures et au courage de sir Eyre-Coote, fit la paix avec ses ennemis. Il sut en profiter pour le bonheur de ses sujets et pour la splendeur de son empire. Il fixa sa résidence à Seringapatan, situé dans une île formée par la rivière de Cauvery qui en défend l'entrée; de-là il régnoit sur un territoire, dont l'étendue étoit égale à celle des deux tiers de la France, et sur douze millions d'indiens. L'agriculture, les manufactures, les arts, les découvertes utiles, la justice même occupoient ses loisirs; ces sages vues d'administration étoient mêlées de superstitions, de présages, et d'influences astrologiques. On lit, avec intérêt, les détails de la vie domestique de ce prince, dans le chap. V.

Fidelle aux principes de son père, il étoit resté l'ami des Français. Des officiers de cette nation, dispersés

dispersés par la perte de nos possesisons, avoient été accueillis à sa cour, et excitoient en lui, au milieu des plaisirs de la paix, cette passion de la gloire, que le souvenir de grandes vues et des victoires d'Hyder, et des premiers succès qu'il avoit eus lui-même, échauffoit sans cesse, et vers laquelle l'entraînoit l'impétuosité de son caractère. Ce fut dans le calme des jouissances qu'il conçut le dessein d'exciter un nouvel orage contre les tyrans de l'Inde, qu'il redoutoit plus qu'il ne pouvoit les humilier. Il résolut d'envoyer une ambassade à Louis XVI, pour solliciter des secours contre la puissance d'une compagnie de commerce. Les ambassadeurs arrivèrent en France au mois de juin 1787, et au moment où une assemblée qui étoit chargée de préserver la France des maux qui la menaçoient, venoit, pour des intérêts particuliers, de sacrifier l'intérêt de l'état; ils devinrent spectacle et rien de plus. Au lieu de ce qui étoit l'objet de leur mission, ils eurent des fêtes; au lieu de promesses réelles, ils furent obligés de se contenter d'une amitié impuissante; mais s'ils étoient sensibles aux caresses de la vanité, ils durent être dédommagés des dégoûts d'un long voyage par les empressemens de la curiosité d'un peuple léger, plus frappé de l'originalité des costumes qu'occupé de l'importance de nos rapports avec l'Inde. Le retour de ces ambassadeurs auprès de leur souverain leur fut funeste; ne pouvant se taire sur la splendeur du royaume qu'ils venoient de parcourir, sur sa population, ses richesses, et la magnificence de la cour qu'ils avoient habitée, ils

déplurent à un usurpateur qui prétendoit être un des plus grands monarques du monde, et qui n'aimoit des Français que les secours qu'il pouvoit en attendre ; du reste, il les confondoit dans la haine qu'il avoit pour les Européens en général. Rempli d'indignation contre des Indiens qui parloient de la prospérité d'une autre nation, il les fit périr, en répandant le bruit qu'ils avoient trahi leur souverain. « Il se présente ici à la pensée, dit l'historien, « un rapprochement qui n'est peut-être pas sans « intérêt ; c'est qu'au moment où Tippoo-Saïb « faisoit tuer deux de ses ambassadeurs, pour avoir « vanté notre état de prospérité et de splendeur, il « s'élevoit parmi nous des plaintes séditieuses sur le « sort de la France ; et la révolution se préparoit à « détruire les ressources de cet empire, qui réveil- « loit l'envie jusque dans l'Indostan. »

La prise du fort de Granganore appartenant aux Hollandais, et vendu par eux, après avoir été repris, au rajah de Travancore, vassal de Tippoo-Saïb et allié des Anglais, renouvela la guerre avec les possesseurs du Bengale et le souverain de Mysore, et conduisit les premiers sous les murs de Seringapatan. Le débordement du Canvery, les maladies, la disette, une epizootie, forcèrent les Anglais à abandonner le siége, leur artillerie, et l'espoir de se rendre maîtres du royaume de Mysore. Ce siége avoit été imprudemment entrepris dans la saison des pluies ; mais bientôt les assiégeans, secondés de l'alliance des Marates et du soubad du Décan, parurent de nouveau devant Seringapatan, qu'ils al-

loient prendre d'assaut ; ce que Tippoo ne prévint qu'en cédant la moitié de ses domaines aux puissances alliées, qu'en payant trente lacques de roupies (1) pour les frais de la guerre, et en livrant en otage ses deux fils aînés, pour garans de l'exécution du traité. Ces conditions, en détruisant les chimériques projets de Tippoo, en humiliant son orgueil, influèrent sur son caractère ; les plaisirs disparurent de sa cour ; il ne songea plus qu'à se venger des sacrifices forcés auxquels il avoit été réduit. Il s'adressa à toutes les puissances de l'Inde, pour les engager à servir sa haine ; il envoya à Seman-Sha, roi de Candahar, qui a des prétentions à l'empire Mogol, une ambassade qui devoit l'engager à réunir ses efforts aux siens pour faire la guerre à la secte des bramines, pour chasser les Européens de l'Inde, et pour rétablir l'ancienne existence de Dely : tandis que cette ambassade remplissoit sa destination, il en reçut une d'une espèce particulière. Les propagandistes de l'Ile-de-France jugèrent les circonstances favorables pour faire circuler leurs principes désorganisateurs jusque dans le centre des royaumes indiens ; ils furent secondés par un horloger français sans instruction, sachant à peine écrire, et cependant secrétaire et conseil du roi de Mysore, pour ses relations avec la France. Un corsaire nommé Ripaud, arriva dans la capitale et y débarqua une pacotille de ces missionnaires de destruction ; un club fut aussitôt créé et chargé de

(1) Chaque lacque de roupie vaut environ 720 mille livres.

régénérer la presqu'île entière, et de couvrir les bords du Gange des simulacres de la liberté. L'ouverture de ce rassemblement d'apôtres de la loi agraire se fit le 5 mai 1797. On y développa la doctrine de l'égalité à la cour du souverain le plus absolu de l'Inde; on y proclama la liberté en présence du peuple le plus soumis. Les pièces justificatives qu'on trouve à la fin du premier volume renferment les noms et les discours burlesques de ces odieux prosélytes de la régénération universelle, dans lesquels le délire le dispute à l'ignorance, et la bêtise à l'atrocité. On y proposa d'abord de brûler les attributs de la royauté et d'arborer le pavillon national; de jurer de défendre la constitution républicaine, et de mourir, les armes à la main, plutôt que de voir périr la liberté. Le fondateur Ripaud eut le titre d'ambassadeur auprès du sultan, et le pouvoir de législateur; les lois qui furent adoptées, furent destinées à toutes les associations à naître dans ces contrées; elles étoient une copie informe et monstrueuse de nos principes révolutionnaires. On y trouve la peine de mort à tous les articles; il ne manquoit plus à Seringapatan qu'un tribunal révolutionnaire pour donner aux Indiens une représentation en petit de la révolution française. Tippoo, à qui on avoit bien voulu accorder le titre de *citoyen prince*, eut la foiblesse, pour ne pas dire la bassesse, d'être témoin de l'inauguration de l'arbre de la liberté. Cette cérémonie fut accompagnée de nombreuses salves d'artillerie et d'hymnes républicaines. Des ministres plus sages et plus clairvoyans que le

sultan, voulurent lui rendre odieux ce Ripaud, devenu un Robespierre, mais la haine contre les Anglais l'emporta ; une ambassade auprès du gouvernement de l'Ile-de-France, et même au directoire du Luxembourg, fut résolue. Tippoo, par ses dépêches qu'on trouve dans les pièces justificatives, engage ces gouvernans à se réunir à lui pour exterminer les Anglais dans l'Inde ; il y fait valoir les considérations de la politique et de l'amitié, pour leur faire partager l'exécution et la gloire de ses projets. Dans ces lettres, on est étonné, avec raison, de voir ce prince, peu familiarisé avec les idées d'égalité, prodiguer aux chefs d'un gouvernement républicain, les titres les plus extraordinaires ; il les appelle *les magnifiques et élevés en rang*, *le refuge affable des amis*, *les objets des égards*, *les gentilshommes constituant*, *le pouvoir exécutif*. Cette ambassade et ces dépêches n'eurent pas plus de succès que celles qui avoient précédé. Les ambassadeurs furent maltraités par Ripaud, dans le voyage, assez mal accueillis par les chefs de la colonie de l'Ile-de-France ; et cette armée, qu'ils étoient venus solliciter, se réduisit à cent individus, tant officiers que soldats.

Les Anglais, avertis par cette démarche de Tippoo-Saïb, de ses intentions hostiles, sortirent de cette incurie qui avoit déja été fatale à leur existence pendant la vie d'Hyder-Aly, qui leur avoit fait négliger de conserver et d'améliorer leurs forces militaires. L'assiduité des agens de la compagnie avoit dirigé toutes leurs spéculations sur leurs in-

térêts individuels ; les gains commerciaux et les divisions des pouvoirs avoient fait oublier que cette compagnie étoit une grande puissance de l'Inde ; qu'elle avoit des voisins à ménager et des ennemis à repousser. Tippoo, instruit de l'arrivée des Français en Ægypte, crut que le moment étoit arrivé d'être le libérateur de son pays. Deux lettres qui lui annonçoient les secours qu'il pouvoit espérer de l'armée d'Ægypte furent interceptées, et apprirent au marquis de Wesleley, gouverneur-général des possessions anglaises, ce qu'il avoit à craindre, et ce qu'il avoit à prévoir. Méprisant les timides observations des autorités civiles, faisant taire toutes les considérations particulières, il rassembla les troupes dispersées dans le Malabar et le Coromandel, et jugea que, pour intimider son ennemi, il falloit le faire trembler pour sa capitale ; des résolutions si hardies, fortifiées par des dispositions sages, donnèrent à l'armée anglaise toute son énergie ; elle marcha sur le Mysore. Des négociations furent proposées pour préliminaires ; Tippoo ne les rejeta pas, dans l'intention d'y trouver des prétextes pour des délais qui prouvoient son refus d'accéder à des propositions de paix. Dans l'intervalle de ces négociations, il députa un général français, nommé *Dubuc*, au directoire, pour demander des forces de terre et de mer, qu'il s'engageoit de payer. Cet émissaire étoit à peine en route que les troupes anglaises s'avançoient, d'un côté, vers le Carnatie ; de l'autre, dans le Malabar, pour se réunir devant Seringapatan. Tippoo se présenta pour retarder leurs pro-

grès ; il fut battu à Sedescar et à Malaveli ; et ces deux échecs annoncèrent la chute du royaume d'Hyder-Aly. Seringapatan est investi par les deux armées ; effrayé par l'appareil des forces qui l'environnent, le sultan a recours aux négociations qu'il avoit méprisées ; la cession de la moitié de ses domaines et du fort de Seringapatan, le payement des frais de la guerre furent les premières conditions qui lui furent offertes. Des propositions si rigoureuses irritèrent l'ame hautaine du sultan, qui ne songea plus qu'à se défendre, et à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale. Le siége fut continué avec la plus grande activité ; la tactique européenne ne permettoit pas aux Indiens de lutter contre elle. Bientôt un assaut général conduit les Anglais dans les rues de la ville ; les Français qui étoient à la solde de Tippoo, rallient plusieurs fois les Mysoréens ; il paroît lui-même dans la mêlée, plus en soldat qu'en général ; et ne pouvant sauver ses états, il ne veut pas leur survivre. On le trouva mort sur un monceau de ses soldats. Femmes, enfans, Français, chefs du gouvernement, tout se soumit au vainqueur ; et le résultat de cette conquête, fut la possession d'un vaste empire, qui avoit si souvent menacé les possessions anglaises (2). Maîtres de le détruire, les Anglais ont été mieux conseillés par la politique, ils l'ont laissé subsister.

(2) On trouve dans l'ouvrage que nous analysons, un détail si exact de la position de Seringapatan, de ses fortifications et de ses opérations du siége, qu'un officier français, le C Chapuis, qui avoit été acteur dans la défense de cette place, en a été étonné.

Par une adroite condescendance, ils ont abandonné aux Marates et au nizan du Décan ce que Hyder-Aly leur avoit enlevé ; ils se sont contentés de la province de Canara, des districts de Coinbatoor, de Dariparan, ainsi que de tout le territoire qui sépare leurs établissemens du Carnatie, de ceux de la côte de Malabar ; acquisitions, non-seulement importantes par leur valeur intrinsèque, mais encore par la communication non interrompue entre la côte du Malabar et celle de Coromandel.

L'existence permanente du royaume de Mysore résolue, il étoit question de savoir à qui on en confieroit le gouvernement, quelle seroit la famille à qui on feroit présent de ce trône ; celle de Tippoo-Saïb pouvoit avoir hérité de l'animosité de ce prince, et devenir la source de dissentions intestines, et de nouvelles guerres, on trouva qu'on seroit à l'abri de ces craintes, en rendant à la famille de l'ancien rajah de Mysore, l'exercice d'un pouvoir usurpé par Hyder-Aly ; ce ne fut ni la justice ni l'humanité qui prononcèrent ; ce fut une politique éclairée par l'intérêt. Un enfant de cinq ans fut tiré de l'obscurité où Hyder et Tippoo avoient précipité sa famille ; il sortit de la misère à laquelle il étoit condamné, pour reprendre le rang auquel il ne pouvoit espérer, un moment auparavant, de prétendre. La cérémonie de son couronnement fut suivie d'un traité de protection, dont ce nouveau souverain avoit besoin ; traité qui fut établi sur un subside de 280,000 l. st., sur le pouvoir suprême de s'interposer dans les affaires intérieures de ce royaume, ainsi que sur le

droit de prendre les rênes du gouvernement, et d'exiger un subside extraordinaire en temps de guerre. Ainsi fut anéantie cette puissance, que le génie d'Hyder-Aly avoit créée, et que les idées rétrécies et la haine irréfléchie de Tippoo renversèrent.

Nous avons cru devoir entrer dans quelque détail sur les causes d'une de ces catastrophes qui méritent d'attirer l'attention de l'observateur, et qui peuvent instruire les chefs des nations. Les événemens qui se sont passés dans l'Inde n'ont occupé qu'un moment les spectateurs eloignés ; cependant ils ne sont pas si étrangers, par leurs résultats, aux intérêts de l'Europe, pour n'être regardés simplement, que comme un article de gazette. Le second volume de cette histoire contient un tableau de la situation actuelle des principales puissances de l'Inde, de la religion, des mœurs, de la législation des Indous, et des relations commerciales et politiques de l'Europe avec l'Indostan, et de l'Indostan avec l'Europe ; ce volume nous fournira un second extrait.

A. J. D. B.

VOYAGES.

VOYAGES physiques et lithologiques dans la Campanie ; par Scipion *BREISLAK ; traduits par le général* POMMEREUIL. Paris, chez *Dentu*, au Palais du tribunat. 2 vol. in-8.°

LES environs de Naples sont si curieux, qu'on en a donné beaucoup de descriptions; mais il n'y en a aucune que l'on puisse comparer à celle-ci. On y trouve d'abord la description de l'Apennin, qui renferme au nord et à l'est la Campanie, en commençant du promontoire de Gaëte jusqu'au promontoire de Minerve. Ce chapitre finit par une description de l'île de Capree, voisine de ce promontoire. Quoique celle-ci soit une chaîne de montagnes entièrement calcaires, et par conséquent fort uniformes, elle présente des phénomènes qui intéressent la géologie.

Dans le second chapitre, l'auteur examine la plaine comprise entre cette chaîne de montagnes et la mer Thyrreniène, depuis les marais de Minturne et le Liris ou Garigliano qui coule dans la partie septentrionale, jusqu'au Sarno qui baigne la partie méridionale. Cette plaine, entièrement volcanique dans toutes les profondeurs connues et dans toutes ses branches, a tous les caractères d'une plaine formée par la mer, qui a remué les substances volcaniques,

et les a distribuées presqu'au même niveau. Le Volturne coupe au milieu la plaine de la Campanie; par conséquent les laves qui sont dans la partie septentrionale ne peuvent pas avoir été produites par le Vésuve, ni par les autres cratères situés dans la partie méridionale. Cela a engagé l'auteur à faire des recherches sur le volcan qui auroit pu les fournir; et en suivant les traces des substances volcaniques, il est parvenu à reconnoître un grand volcan éteint, qu'il appelle *de la roche Monfine*, du nom du village bâti dans son cratère.

Le troisième chapitre contient la description de ce volcan, de ses produits, de son cratère primitif, de ses cratères secondaires, et des collines qui ont été formées par ses éruptions. Le Massique, dont les vins étoient si célèbres chez les anciens, étoit une branche de l'Apennin Calcaire dont il faisoit partie, et qui en est restée séparée par les éjections de ce volcan.

Le quatrième chapitre donne la description du mont Somma, le Vésuve de Strabon, et il entre dans le détail des anciennes laves qui composent la montagne, et des différentes roches qu'on trouve dans ses vallons. De tous les volcans connus, tant anciens que modernes, c'est celui-ci qui a enrichi la minéralogie du plus grand nombre de substances; et c'est aux membres du conseil et de l'école des mines, qu'on est redevable de la connoissance parfaite de plusieurs d'entre elles. En parlant de quelques substances qu'on trouve crystallisées dans les cavités des laves de cette montagne, comme du

spath calcaire et de la zéolite, il a élevé des doutes sur l'infiltration. Il croit que cette doctrine a été trop généralisée ; et il soupçonne que, dans la production de plusieurs phénomènes pour lesquels on a eu recours à l'infiltration, la nature a suivi une route tout-à-fait différente.

Le cinquième chapitre est destiné au Vésuve actuel. Il donne les dimensions de son cratère, la description de la montagne, et de tous les courans de laves qu'on reconnoît à sa base et à sa surface. En parlant de la dernière lave de 1794, qu'il a eu occasion de suivre depuis son commencement jusqu'à sa fin, il donne une relation de cette extraordinaire éruption du volcan, d'autant plus curieuse que ses détails n'ont pas été bien connus en France ; il confirme ce que, avant lui, Dolomieu avoit prouvé, que les volcans n'ont aucune communication avec la mer, quoique l'opinion contraire soit assez généralement répandue.

Dans le sixième chapitre, l'auteur réunit dans un cadre tous les phénomènes physiques et chymiques que présente le volcan, en le considérant dans trois états, c'est-à-dire, de repos parfait, d'action lente et tranquille, et de violens paroxismes. Quoique ces derniers soient assez grands et imposans par eux-mêmes, cependant, très-souvent, l'imagination des observateurs a été au-delà de la vérité. En parlant des laves, il a cru devoir s'éloigner de toute classification systématique, fondée sur de simples hypothèses trop incertaines. Il s'est borné à leur caractère extérieur, facilement recon-

noissable, qui établit des lignes de démarcation assez prononcées, et dont il peut résulter un nombre de variétés suffisantes pour servir de points de ralliement. Il a senti que les modifications que les vapeurs des laves animées par le calorique produisent sur différens corps, étoient un objet trop intéressant en chymie pour ne pas l'exposer avec quelques détails.

Dans le septième chapitre, M. Breislak propose quelques vues, et quelques conjectures relatives à la cause des inflammations du Vésuve. C'est la seule partie systématique de l'ouvrage, et elle est bornée à un très-petit nombre de pages. Ce sera aux savans à juger si ces conjectures ont quelques degrés de probabilité, ou si elles doivent être rejetées avec les autres romans, dont malheureusement la géologie n'est que trop surchargée.

Le huitième chapitre est destiné aux substances qui, jusqu'à présent, semblent avoir été particulières aux volcans d'Italie. Dans les chapitres suivans, il donne la description de toutes les bouches ignivomes qu'on peut reconnoître entre le Vésuve et la plage de Cume. Quelques-unes ont été reconnues depuis longtemps sous le nom des champs Phlégréens, comme le lac d'Averno, le mont Gaurus; mais on sera peut-être surpris de voir que, sur une très-petite surface de terre, il y ait vingt-sept bouches volcaniques, d'une étendue assez considérable. Parmi toutes ces bouches, celle qui est la plus intéressante pour la minéralogie et la chymie est la solfatare de Pouzol, volcan qui n'est pas

encore éteint. Il expose en détail les phénomènes de cet endroit, et les substances salines qu'il fournit. La mofette de la Grotte, dite *du Chien*, près le lac d'Agnano, est aussi un objet curieux. Il donne des résultats de plusieurs observations qu'il y a faites, entre autres, de celles qui avoient été proposées par Bergman; et il s'est principalement attaché aux phénomènes de la combustion, et surtout des phosphores. Le onzième chapitre renferme la description de l'île d'Ischia, dont les anciens, et principalement Strabon, nous ont transmis des traditions si extraordinaires. Presque tous les naturalistes voyageurs ont écrit que les volcans de cette île sont si anciens, qu'on ne peut plus reconnoître leurs cratères; mais l'auteur en a visité huit, dont plusieurs sont si bien conservés qu'ils semblent tout-à-fait nouveaux, et on peut les comparer au cratère actuel du Vésuve; mais il faut les chercher dans l'intérieur de l'île, et s'éloigner des côtes. Il entre dans quelques détails, rapport aux stalactites siliceuses, qu'on trouve dans cette île, et qui sont peut-être plus intéressantes que celles du Geyser.

Le progrès de la géologie exige le rapprochement des phénomènes. Naples a été bâti autour de trois cratères, et Rome dans le centre d'un autre. C'est ce qui forme l'objet de l'appendix qui termine l'ouvrage. La nature des matières qui composent les sept fameuses collines de Rome, leur configuration et leur position respective, rendent très-probable cette opinion; et dans les écrits des anciens, et principalement de Virgile, nous avons beaucoup de traces

de ce phénomène géologique, quoique enveloppées d'allégories poétiques.

La premiere planche de ce livre est la carte générale de la Campanie, d'après le dessin que l'auteur a lui-même tracé au géographe Zannoni; et on a enluminé toutes les parties volcaniques. La seconde est le plan du Vésuve, dans une échelle assez considérable pour pouvoir y marquer une grande partie des courans de lave : on a mis l'indication des années à celles dont on connoît l'époque. La troisième représente une crystallisation assez singulière de cuivre qui s'est dégagé du zinc, dans un morceau de laiton enveloppé dans la lave de 1794. La quatrième présente tous les cratères qu'on peut reconnoître entre le Vésuve et la plage de Cume. La cinquième contient le plan, la coupe et l'élévation d'une machine que l'auteur a fait construire dans la solfatare de Pouzol, où, ayant besoin d'une quantité considérable d'eau pour fournir aux besoins d'une manufacture d'alun, il fit percer la voûte du cratère, afin de réunir une masse de vapeurs chargées d'hydrogène sulfuré, qui, par leur réfroidissement et leur décomposition avec l'air atmosphérique, formoient une fontaine continue. La dernière planche est le plan physique de la ville de Rome.

L'ouvrage dont nous venons de rendre compte fut imprimé, il y a environ cinq ans, en Italie, sous le titre de *Topographie physique* de la Campanie. Le séjour de l'auteur à Naples, depuis cette époque, s'étant encore prolongé quelque temps, il a visité de nouveau les lieux qu'il avoit décrits, et

recueilli de nouveaux aperçus qu'ils lui ont présentés. De retour à Rome, il a cherché à rectifier ses idées sur la constitution physique de son territoire, et ses dernières observations l'ont confirmé dans sa première opinion.

Les malheurs de sa patrie l'ayant contraint de chercher un asile sur la terre de la liberté, et chez la nation à laquelle la gloire des armes et la science de la nature assurent de concert le titre de *grande*, il a cru faire une chose agréable aux physiciens français de leur offrir cet ouvrage, traduit par un habile écrivain, le général Pommereuil, corrigé en divers endroits, d'après l'état actuel de la science dont il traite, et augmenté d'une foule d'additions.

Nous avons obligation au général Pommereuil d'avoir employé ses loisirs à procurer à la France, un ouvrage étranger aussi intéressant pour la physique.

LALANDE.

PHYSIQUE.

LETTRES sur le nouveau Thermomètre décimal, et la meilleure manière de le graduer; sur les Baromètres et le degré de perfection dont sont susceptibles les Baromètres simples, au C. VALLOT, médecin; par GOUBERT, constructeur d'instrumens de météorologie. A Dijon, de l'imp. de J. N. *Frantin*, an 9. 31 pag. in-8.°

UN artiste qui étoit connu à Paris, qui est retiré à Dijon, et qui a déja publié un mémoire intéressant sur les thermomètres, en 1789, nous donne de nouvelles considérations sur son art. Par exemple, il observe que le *thermomètre décimal* ou *centigrade* dont on se sert depuis l'établissement des mesures décimales, n'est pas suffisant pour perfectionner la division du thermomètre. Son langage sera toujours obscur pour le plus grand nombre, tant que le zéro seul de la division ne sera pas placé ailleurs, qu'au point de la glace; pour qu'un thermomètre fût vraiment décimal, il faudroit qu'il ne portât absolument que 100 degrés entre la plus grande chaleur qu'il puisse supporter sans casser, et le plus grand froid qu'il puisse indiquer, sans que son fluide soit gelé, par exemple, entre le mercure bouillant et le mercure gelant; et puisqu'il est reconnu que les trois quarts des thermomètres n'expriment, par leur

échelle, ni la plus grande chaleur, ni le plus grand froid possible, pourquoi leur faire indiquer la glace et l'eau bouillante, dans un espace de 100 degrés?

Les considérations du C. GOUBERT sur les baromètres, sont également intéressantes; il insiste principalement sur l'effet du feu. Emplissez un tube de baromètre comme si vous vouliez vous en servir; mesurez exactement la hauteur de sa colonne, et tenez en note; passez-la au feu. Lorsque le baromètre sera refroidi, la même colonne de mercure aura acquis une hauteur de 14 millimètres ou 6 lignes de plus qu'auparavant. Elle sera alors à sa vraie hauteur, parce qu'aucun air intérieur ne s'opposera à l'action de l'air extérieur sur cette colonne, qui, étant de mercure pur et non de mercure mêlé d'air, comme auparavant, devient plus longue, et obéit mieux aux impressions de l'air extérieur; c'est pourquoi on doit insister sur cette opération.

Il peut pleuvoir et faire beau à toute hauteur du baromètre; d'après cela, et pour l'usage journalier de tout le monde, au lieu de tous ces mots: différemment espacés de *tempête, pluie, beau temps, très-sec,* il ne faudroit mettre sur chaque monture de baromètre, que les divisions convenables en pouces ou centimètres, de chaque côté du tube, ainsi qu'il se pratique ordinairement, puis mettre en gros caractère, *temps pluvieux,* écrit en long et en descendant d'un côté; de l'autre côté de la division, le mot *beau temps,* écrit de même et en remontant; enfin, que l'espace qu'occuperoient ces mots fût proportionné à l'étendue des variations que peut par-

courir le baromètre, au pays où l'on habite; alors il suffiroit d'observer l'instrument et de dire : le baromètre est à tel degré; il monte, nous aurons du beau; il descend, nous aurons de la pluie.

Presque tous les baromètres actuels sont compos de tubes épais, d'un mauvais verre qui s'écaille et se décompose à l'air au bout d'un certain temps. Ces tubes, pour la plupart très-mal fabriqués dans les verreries, par de mauvais ouvriers, sont tantôt raboteux, tantôt inégaux, et presque toujours sensiblement plus gros à un bout qu'à l'autre. Ces mêmes tubes, employés par des ignorans colporteurs, sont fort souvent humides en-dedans, ou remplis de poussière fine aux extrémités; ils ne se donnent jamais la peine d'en nettoyer l'intérieur avant de s'en servir. D'ailleurs, ils ne le pourroient pas toujours, puisqu'il y a de ces tubes qui ont à peine trois millimètres intérieurement, quoique leur diamètre extérieur soit de neuf ou dix millimètres (4 lignes).

Lorsqu'ils en font des baromètres, ils ne peuvent les remplir que d'une médiocre quantité de mercure non purifié, ni passé au feu, parce que la petitesse du diamètre intérieur, ou l'épaisseur du verre, ce qui est la même chose, s'y oppose toujours; ainsi, la grosseur du tube, dans ces sortes de baromètres, loin d'être avantageuse à l'instrument, est ici un très-grand inconvénient, puisqu'on ne peut le risquer au feu sans le casser. Et quand bien même on trouveroit un seul de ces tubes qui pût en supporter l'action sans risque, il deviendroit souvent, après cette opération, terne et opaque, par

la qualité du verre, chose que le C. Goubert a éprouvé plusieurs fois.

L'auteur dit un mot des baromètres lumineux : l'opération qui les procure tels n'ajoute rien à leur perfection ; elle tient plus au hasard qu'à l'adresse. J'ai fait, dit-il, des baromètres qui étoient lumineux avant d'avoir passé au feu, par la seule introduction du mercure dans le tube ; tandis que d'autres ne l'étoient pas après cette opération, quoique mon intention fût de les rendre tels. Cette propriété est, comme l'on sait, le résultat d'une certaine quantité d'air restée avec le mercure dans le tube ; peut-être aussi la qualité du verre y entre-t-elle pour beaucoup. Mais on n'obtient pas des baromètres lumineux toutes les fois qu'on le desire.

Nous n'indiquons ici qu'une petite partie des réflexions utiles du C. Goubert, sur une matière qui intéressera une grande partie du public.

Nous profitons de cette occasion pour annoncer un travail considérable sur les baromètres, présenté à l'Institut par le C. BURCKHARDT. En combinant environ 15,000 observations du C. Messier, il a trouvé deux lignes et demie de plus, pour la hauteur moyenne du baromètre par un vent de N. E., que par un vent de Sud. Voici la table pour chaque aire de vent.

	p. li.		p. li.
Sud.....	27 11 30.	Nord.....	28 1,56.
Sud-ouest.	27 11 29.	Nord-est.	28 1,88.
Ouest.....	28 0 49.	Est.....	28 1,21.
Nord-ouest	28 1,30.	Sud-est...	28 0,81.

Il a trouvé aussi six dixièmes de ligne de plus pour le niveau de l'Océan que pour celui de la Méditerranée. Mais il n'arrive que trop souvent que les baromètres diffèrent de cette quantité.

LALANDE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Sur le véritable Auteur du livre intitulé : Connoissance de la Mythologie.

TANDIS que le zèle pour les progrès de la science des antiquités que vous professez, vous faisoit perfectionner le Dictionnaire de la Fable de Chompré, les libraires de Paris et des départemens, guidés par un zèle peut-être moins louable, s'empressoient à l'envi de réimprimer un ouvrage du même genre, que le public a également marqué du sceau de son estime; je veux parler de la *Connoissance de la Mythologie* par demandes et par réponses, volume in-12, dont on publie, en ce moment, la 20.e édition au moins.

Cet ouvrage parut, pour la première fois, en 1739, à Paris, chez Claude Simon et Claude-François Simon fils, petit in-12 de 345 pages, y compris la table, sans aucun avertissement et sans nom d'auteur. Claude-François Simon dit, dans le

privilége, que *l'ouvrage lui avoit été mis en main;* et qu'il desiroit l'imprimer ou le faire imprimer. L'abbé Desfontaines en rendit un compte très-avantageux dans ses *Observations sur les écrits modernes.* Il pensoit que, de tous les ouvrages longs ou courts qui avoient paru jusqu'alors sur cette matière, c'étoit *le plus méthodique : le plus précis, le plus instructif et le plus commode.* Il en parle jusqu'à trois fois dans le même volume. Voyez tome 20, pages 44, 81 et 215.

Les mêmes Simon père et fils publièrent, en 1743, une nouvelle édition de la *Connoissance de la Mythologie;* Jacques Barrois, ayant à citer cette édition, en 1753, dans le catalogue de Giraud, attribue l'ouvrage à *Simon.* Il vouloit sans doute parler de Claude-François Simon fils, déja connu par d'estimables productions littéraires.

Cette seconde édition paroît imprimée avec les mêmes caractères que la première. Elle contient une page et demie d'augmentations, qui consiste dans l'histoire d'Orion, à la page 49, et aux pages 316 et 317, dans celles de Cléobis et Biton, d'Amaracus, d'une Antigone autre que la fille d'Œdipe, et des jeux gymniques. Cette édition cependant n'a que 332 pages, tandis que la première en a 345. La différence vient de ce que la table des noms propres est imprimée à une seule colonne dans la première édition, et à deux, dans la seconde.

J'ai sous les yeux un exemplaire qui porte le nom du libraire Savoye, et la date de 1744; mais la

différence du papier me prouve que c'est un faux frontispice mis à l'édition de 1743.

D'autres catalogues attribuent à l'abbé *d'Allainval* l'édition de 1739. *La France littéraire de* 176) ne cite que l'édition de 1748, et en présente d'Allainval et Simon comme les auteurs. Mais l'article qui suit immédiatement et dans lequel la même édition de la *Connoissance de la Mythologie* est attribuée à Alletz, prouve le peu d'exactitude qui a été mise à la rédaction de ces deux articles.

Les journalistes de Trévoux annoncèrent, en avril 1746, l'édition de 1743; mais ce fut pour dire que l'ouvrage étoit du P. *Rigord*, jésuite, mort en 1739; qu'ils en avoient le manuscrit sous les yeux, et que ceux qui avoient pris soin de l'édition, y avoient fait quelques changemens, dont les uns étoient assez bien imaginés, et les autres n'auroient pas été avoués du P. Rigord.

Au milieu de cette diversité d'opinions, voici ce qui me paroît conforme à la vérité.

Le petit ouvrage de la *Connoissance de la Mythologie* suppose des études sur la Fable et sur les auteurs classiques, qui ne peuvent guères avoir été faites que par un professeur d'humanité. On y trouve d'ailleurs une manière de rapporter à la religion chrétienne les principaux traits de la Fable, laquelle semble indiquer un auteur qui, par état, a approfondi ce qui tient à la religion. Ces deux réflexions peuvent s'appliquer au jésuite Rigord, et ne conviennent ni à d'Allainval, ni à Simon.

Un article que les journalistes de Trévoux as-

surent ne pas se trouver dans le manuscrit du P. Rigord, peut servir à prouver que d'Allainval a eu part à la publication de la première édition. Il est relatif à l'invention des chariots par Erichtonius, pour cacher la difformité de ses jambes. On cite, à ce sujet, la *Lettre à milord *** sur Baron et M.lle Lecouvreur* (1), où il est dit que les premiers crispins furent faits pour Poisson I.er du nom, dont on a un petit théâtre, il parloit bref; et comme il n'avoit pas de gras de jambes, il imagina de jouer en bottines: de-là tous les crispins bredouillèrent et se bottèrent. Cette *Lettre à milord *** sur Baron et M.lle Lecouvreur* est de l'abbé d'Allainval. Il lui aura sans doute paru plaisant d'ajouter son anecdote sur les crispins, à l'histoire d'Erichtonius.

Quant à Cl. Fr. Simon, je ne vois pas par quel motif on lui attribue la *Connoissance de la Mythologie*. Il est cependant à croire que, n'osant pas révéler l'espèce de larcin de l'abbé d'Allainval, et voyant l'ouvrage bien reçu du public, il aura consenti à passer pour en être l'un des auteurs.

L'édition de 1748 est très-différente des deux précédentes. L'éditeur parle, dans un avertissement, des réclamations des journalistes de Trévoux. Il ne les trouve pas fondées; et il donne à entendre que l'on savoit à quoi s'en tenir sur l'auteur de cet ouvrage, qui passait sans contestation, depuis huit ans, pour en être le père. Ces réflexions paroissent être celles d'un homme qui n'ose pas dire la vérité.

(1) Pag. 125 de l'édit. de 1739; et 187 de l'édit. de 1748.

L'abbé d'Allainval et Cl. Fr. Simon vivoient encore en 1748. Si l'un ou l'autre eût été le véritable auteur de la *Connoissance de la Mythologie*, pourquoi n'eût-il pas fait lui-même les corrections et les augmentations dont l'ouvrage étoit susceptible? On est donc porté à ajouter foi aux réclamations des journalistes de Trévoux et à croire que le fond de l'ouvrage est réellement du P. Rigord.

Au reste, l'édition de 1748 est perfectionnée; on y trouve les augmentations de la seconde édition et beaucoup d'autres; elle a été donnée par *Pons-Augustin* ALLEZ, connu par plusieurs compilations utiles, et est ainsi intitulée : *Connoissance de la Mythologie, par demandes et par réponses; nouvelle édition, augmentée des traits d'histoire qui ont servi de fondement à tout le système de la Fable, avec une table très-commode pour les lecteurs.* Paris. Savoye. 1748. In-12 de 514 pages, y compris la table. L'avertissement a 10 pages. Les détails bibliographiques qu'il contient, ne se trouvent pas dans les éditions suivantes. A chaque édition, les libraires assurent que l'accueil fait par le public aux éditions précédentes, les a engagés à en donner une nouvelle, et ils déclarent qu'elle sera beaucoup plus utile que les anciennes, non-seulement par les suppressions qu'on y a faites de tout ce qui pourroit être dangereux aux jeunes gens, mais par les augmentations qui rendent ce traité infiniment plus curieux et plus instructif. Ce langage qui étoit convenable dans la bouche de l'éditeur Alletz, a de quoi surprendre dans celle des nouveaux éditeurs

qui reproduisent le travail d'Alletz, sans y rien changer. Ils eussent pu néanmoins s'apercevoir que les auteurs de la *Connoissance de la Mythologie* citent à faux les vers de Juvénal, relatifs à l'opinion des anciens sur les enfers (2). Ils le représentent comme traitant de folie ce qu'on publioit des enfers; et, au contraire, ce poète se plaignait de ce que les Romains de son temps ne croyoient pas aux supplices destinés aux méchans après leur mort. Cette remarque est de Desfontaines : après avoir peint, observe ce judicieux critique, les affreux désordres qui régnoient dans son siècle. Juvénal dit qu'un des principes de ce dérèglement est l'irréligion et le peu de foi qu'on ajoutoit aux peines des enfers, ensorte qu'il n'y avoit plus que les petits enfans qui les craussent.

Esse aliquos manes et subterranea regna,
Et pontum, et Stygio ranas in gurgite nigras,
Atque una transire vadum tot millia cymbâ,
Nec pueri credunt, nisi qui nondum æra lavantur.
Juv. *Sat.* II; 149-52.

Ces détails, citoyen, sont un peu minutieux, mais ils m'ont paru pouvoir servir à rectifier nos dictionnaires historiques et nos *Frances littéraires* qui attribuent la *Connoissance de la Mythologie* à d'Allainval, à Simon et à Alletz, de manière à faire croire qu'ils ont chacun composé un ouvrage de ce titre.

A. B. B. D. C. J. E.

(2) Pag. 10 de l'édit. de 1739; et 17 de l'édit. de 1748.

BIOGRAPHIE.

Notice sur William *Curtis, professeur de botanique au collége de pharmacie à Londres* (1).

La vie de ce savant, connu par plusieurs ouvrages de botanique, est une nouvelle preuve que le zèle d'apprendre ne se laisse point rebuter par des circonstances défavorables, et que, sans s'en apercevoir, il conduit celui qui en est animé, d'un objet à un autre, jusqu'à ce qu'une circonstance, souvent assez singulière, le fixe sur un certain objet.

Will. Curtis naquit à Alton, dans le Hampshire, où son père, qui appartenoit à la secte des quakers, exerçoit l'art du pharmacien; celui-ci lui enseigna les premiers élémens de la médecine. Le jeune Curtis s'appliqua aussi, de bonne heure, à la botanique. A peu près à l'âge de 25 ans, il fut placé, à Londres, comme aide d'un médecin, nommé Talwyn, qui étoit également de la secte des quakers. Il y prit goût à la science des médailles; mais la difficulté de se procurer des médailles le rebuta bientôt, et le ramena aux sciences naturelles. Il s'occupoit d'abord de l'entomologie, et publia, en 1772, un volume in-8.°, intitulé: *Fundamenta Entomologiæ or an Introduction to the knowledge of Insects, a translation from* Linnæus, *with*

(1) D'après le *Journal littéraire de Jéna.*

copperpl. and additions; et en 1782, les dégâts causés par un insecte l'engagèrent à publier un ouvrage intitulé: *History of the brown tailed Moth.*

Depuis longtemps, l'étude de l'entomologie l'avoit engagé à examiner les végétaux dont les insectes se nourrissent, ainsi que leur fructification et leur économie. La difficulté des circonstances dans lesquelles il se trouvoit, ne fit qu'augmenter son zèle, comme cela avoit eu lieu à l'égard de Linné.

Avant la mort de Talwyn, il avoit déja commencé son grand ouvrage, la *Flora Londinensis*; mais il n'y avoit travaillé qu'en secret, parce que son ami lui avoit souvent témoigné qu'il craignoit que les frais auxquels cet ouvrage l'obligeroit, lui fissent perdre toute sa fortune. Lors de la mort de Talwyn, son zèle reprit toute sa vigueur. Il prit un aide pour sa pharmacie, et la ferma tout-à-fait, lorsque celui-ci le quitta, pour ne suivre que sa pratique médicale. Il loua un jardin dans la paroisse de Lambeth, près de l'hôpital Sainte-Madeleine, et il l'arrangea systématiquement, non-seulement pour que les leçons de botanique, qu'il donna aux élèves en pharmacie, leur fussent plus utiles, mais aussi pour être mieux en état d'observer les progrès de la végétation, et de pouvoir mieux décrire et dessiner les différentes plantes. Chaque plante de sa *Flore* fut dessinée d'après un exemplaire en nature; et comme il s'étoit occupé lui-même à dessiner, dans le temps qu'il s'étoit livré à l'entomologie, il étoit juge compétent des artistes

qu'il employoit. Sa *Flore* ne fut que plus utile et plus intéressante par ses observations entomologiques. Elle ne lui rapporta pas beaucoup, parce qu'il ne l'avoit fait tirer qu'à 300 exemplaires, et que les frais étoient tellement en disproportion avec sa fortune, que, sans les secours d'un ami riche, vraisemblablement il n'auroit jamais pu la continuer aussi longtemps. Sa *Flore* consiste en 450 gravures dessinées et enluminées d'après nature. Elle lui suggéra sans doute l'idée de son *Botanical-Magazine*, exécuté sur un plan plus lucratif; il en débita 3000 exemplaires, et fit gagner la vie à beaucoup de monde; car, seulement pour enluminer ses gravures, il employoit chaque jour trente personnes. Il travailla avec tant de zèle à cet ouvrage, qu'il a laissé des matériaux pour cinq années au moins, tandis qu'il n'a presque rien laissé pour sa *Flore*.

Ce travail littéraire lucratif le mit en état de changer son petit jardin botanique contre un plus grand à Brompton, dont l'entrée étoit permise par souscription. Tout cela lui donna une certaine aisance; et il a laissé du bien à sa femme et à sa fille. Il est mort à Brompton, d'une maladie de poitrine, le 7 juillet 1799, à l'âge d'environ 53 ans. W.

Notice sur Jean *Ingenhouss, physicien* (1).

Jean Ingenhouss, médecin de sa majesté impériale, membre de la société royale des sciences à Londres, et de plusieurs autres sociétés savantes, est mort le 7 septembre 1799. Quoique né dans la Hollande, à Bréda, en 1730, les Anglais se l'attribuent ordinairement, parce qu'il a passé une grande partie de sa vie en Angleterre, et qu'il a composé différens ouvrages dans leur langue. Il s'étoit deja livré, pendant quelque temps, à l'exercice de la médecine, dans sa ville natale, lorsque, vers l'année 1767, il se rendit en Angleterre, pour connoître la méthode d'inoculation de Sutton. L'année suivante, il alla à Vienne, sur la recommandation du célèbre médecin *J. Pringle*, pour inoculer l'archiduchesse *Thérèse-Elisabeth*, fille unique de l'empereur Joseph II, ainsi que les archiducs Ferdinand et Maximilien, frères de l'empereur. Au printemps de l'année suivante, il alla en Italie, pour inoculer le grand-duc de Toscane. Ces services rendus à la famille impériale, furent récompensés par le titre de conseiller aulique, la place de médecin de l'empereur et une pension viagère de 600 liv. sterl. Il a passé entièrement les dernières années de sa vie en Angleterre, où il est mort à

(1) D'après le *Journal littéraire de Jéna.*

Bowoodpark, campagne du marquis de Lansdown, près de Londres.

Telles sont les principales époques de la vie d'un homme qui s'est entièrement consacré à ses sciences favorites, et qui étoit assez riche pour pouvoir le faire. Tout le monde sait qu'on lui doit plusieurs découvertes utiles, relatives surtout à l'application de la chymie et de la physique à la medecine et à la physiologie végétale. Ces découvertes sont consignées dans ses écrits, dont plusieurs savans ont publié des collections, et qui ont été traduits dans différentes langues. Le catalogue suivant de ses ouvrages est le plus complet de ceux qui ont été publiés jusqu'à présent: *Nova, tuta, facilisque methodus curandi calculum, scorbutum, podagram, etc., destruendique vermes in humano corpore nidulantes, variis morborum hâc curatorum historiis illustrata; cui addita est methodus extemporanea impregnandi aquam aliosque liquores aëre fixo per simplicem ingredientium mixturam, absque ullo apparatu vel complicatâ machinâ, proposita, à Nth. Hulme, M. D. Reg. Coll. med. Lond. socio etc. lat. sermone donata ab* J. Ingenhouss. Leide, 1778, grand in 8.° (traduit en allemand, par X. Jos. Lippert, Vienne, 1781, in-8.°) — *Experiments upon vegetables discovering their great power of purifying the common air in sunshine and of injuring it in the shade and at night.* 1779, in 8.° (Expériences sur les végétaux, qui font connoître leur grande influence pour la purification de l'air atmosphérique,

lorsqu'on les expose aux rayons du soleil, et les suites funestes qu'ils produisent, lorsqu'ils se trouvent dans l'ombre, et pendant la nuit.) Cet ouvrage a été traduit en français par l'auteur, Paris, 1780, in-8.°; en allemand, par un anonyme, à Leipsick, 1786, in-8.°, et par J. And. SCHEERER, à Vienne, 1786, in-8.°; en hollândais, par J. VAN BREDA, avec des remarques et la correspondance de l'auteur et du traducteur. Delft, 178_, in 8.° Les mêmes essais se trouvent dans plusieurs collections des ouvrages d'Ingenhouss. Le D. Scheerer a ensuite publié les 2.e et 3.e volumes, d'après les manuscrits de l'auteur. Vienne, 1788 et 1790, grand in 8.° — Dans les *Philosophical Transactions*, Ingenhouss a publié les mémoires suivans: *ANATOMY of the electric Ray or Crampfish LXV* (1775) (2). — *EASY METHODS of measuring the diminution of Bulk taking place on the mixture of common and nitrous Air with Experiments on Platina LXVI* (1776). (3). — *A READY way of lighting candle by a very small electric spark* (4) *et electrical experiments, to explain how far the phœnomena of the Electrophorus may be accounted for by Dr. Franklin 's Theory of positive and negative electricity.*

(2) (Anatomie de la raie électrique ou torpille).

(3) (Méthode facile de mesurer la diminution du volume dans le mêlange de l'air atmosphérique et du gaz nitreux, avec des expériences sur la platine).

(4) (Manière prompte d'allumer un chandelle par une petite étincelle électrique).

LXVIII (1778) (5). *Account of a new kind of inflamable air or gas; some new Methods of suspending magnetical needles, and Improvements in electricity. LXIX* (1779) (6). *On the Degree of salubrity of the common air at sea, compared with that of the seashore and that of places removed from sea. LXX* (1780) (7), et *Some Farther Considerations on the influence of the vegetable kingdom on the animal creation. LXXII* (1782) (8).

Outre ces mémoires dans les *Philosophical Transactions*, il en a fait insérer plusieurs dans les *Verhandelingen van het bataafsch Genootschap te Rotterdam* (par exemple, sur la manière d'essayer l'air par l'eudyomètre), ainsi que dans le *journal de physique.*

Ces différens mémoires ont été recueillis, soit par l'auteur, soit par d'autres savans, dans différentes collections, dont quelques-unes contiennent plusieurs mémoires qui n'avoient pas encore été publiés.

Les titres de ces collections sont: *J. Ingenhouss*

(5) Expériences électriques pour expliquer jusqu'à quel point les phénomènes de l'électrophore, sont en faveur de la théorie de Franklin, sur l'électricité positive et négative.

(6) Rapport sur une nouvelle espèce d'air ou de gaz inflammable; quelques nouvelles méthodes de suspendre l'aiguille aimantée, et des améliorations sur l'électricité.

(7) Sur le degré de salubrité de l'air atmosphérique, sur la mer, sur les bords de la mer, et dans les places éloignées de la mer.

(8) Quelques autres considérations sur l'influence du règne végétal sur le règne animal.

Anfangsgründe der Electricität, hauptsächlich auf dem Electrophor, nebst einer leichten Art, vermittelst eines electrischen Funkens ein Licht anzuzünden, und einem Briefe in Betreff einer neuen entzündbaren Knall-Luft, mit Anmerkungen aus dem englischen übersezt von N. K. Molitor; (c'est-à dire, Elémens d'électricité, surtout en employant l'électrophore, avec une méthode facile d'allumer une bougie au moyen d'une étincelle électrique, et une lettre sur un nouveau gaz fulminant inflammable, par J. Ingenhouss, traduit de l'anglais, avec des remarques, par *N. T. Molitor.*) Vienne, 1781, in-8.° — *J. Ingenhouss vermischte Schriften, physisch-medicinischen Inhalts, übersezt und herausgegeben von N. K. Molitor; nebst einigen Bemerkungen über den Einfluss der Pflanzen auf das Thierreich.* (c'est-à-dire, Œuvres divers de J. Ingenhouss, sur des sujets de physique et de médecine, traduits et publiés par N. K. Molitor; avec quelques observations sur l'influence des végétaux sur le règne animal.) Vienne, 1782, gr in-8°; seconde édition, corrigée et augmentée, ibid. 1784, 2 vol. in-8.° — *Nouvelles expériences et observations sur divers objets de physique;* Paris, t. I.er 1785, in-8.° t. II, 1789, in 8.°; ce dernier recueil a été publié par l'auteur lui même. Plusieurs mémoires d'Ingenhouss ont eté traduits en hollandais par J. van Breda, à la Haye, 1785, en 2 vol. in-8.°; le même a aussi donné une traduction hollandaise des *Essais d'Ingenhouss sur l'électrophore.* Delft, 1790, gr. in 8.°; c'est au D. Scheerer qu'on doit les *Miscel-*

lanea physico-medica, publiés à Vienne, 1795, gr. in-8.° Plusieurs mémoires qui devoient entrer dans ce dernier recueil, se sont perdus, comme l'auteur l'a encore dit dans une lettre, en date du 25 juillet 1799, insérée dans le n.° XV, page 377 du journal général de chymie, publié par M. Scheerer.

W.

POÉSIE FRANÇAISE.

POÉSIES GALLIQUES, en vers français; par BAOUR-LORMIAN. 1 volume in-18. Prix, 1 fr. 50 cent. Le même, in-12, papier vélin. Prix, 6 fr. Impression de *Didot* l'aîné. A Paris, chez *Didot*, galeries du Louvre, n.° 3, et chez tous les libraires du Palais du tribunat.

On n'a jamais tant loué, tant critiqué Ossian que depuis quelques années. Letourneur est le seul écrivain qui nous ait fait connoître les productions de ce barde célèbre, la gloire de l'antique Ecosse : mais sa volumineuse traduction n'avoit obtenu qu'un demi-succès ; et cela devoit être. A cette époque, le public, superficiel et frivole, familiarisé d'ailleurs, exclusivement, avec le genre descriptif français, ne pouvoit guère apprécier les beautés mâles et sau-

vages d'Ossian. Dix ans de révolution ont changé nos habitudes et nos goûts. Nous nous sommes sentis portés de préférence vers les ouvrages mélancoliques. Les chants du barde presqu'oubliés, ont été lus de nouveau, et Ossian comptoit aujourd'hui des apologistes ardens, et des détracteurs enchaînés. Les uns, dans leur aveugle enthousiasme, l'égaloient à Homère; les autres, dans leur injuste prévention, ne voyoient en lui qu'un rêveur sombre, monotone et diffus. Dans cet état d'incertitude littéraire, Baour Lormian vient de publier son *Imitation des poésies galliques*, et le succès général qu'il a obtenu prouve plus en faveur d'Ossian que tout ce qu'on avoit écrit sur lui jusqu'à ce jour. Lormian, dans une entreprise difficile, a su concilier tous les suffrages; mais il nous paroit devoir cette sorte de triomphe moins à son talent poétique qu'au système de travail qu'il s'est imposé. Laissons-le en rendre compte lui-même au lecteur, et, pour cela, transcrivons une partie de son discours préliminaire, qui nous paroît réunir, au mérite de la justesse et de l'élégance, celui d'une rare précision. On verra avec quel soin l'imitateur a médité son modèle, et à quelle judicieuse analyse il l'a soumis.

« Lorsque Letourneur publia les chants du barde, « cet écrivain dut les offrir à notre nation dans leur « état primitif; il dut les considérer comme une « mine qu'il falloit d'abord exploiter toute entière, « pour séparer ensuite l'alliage du métal. Mais ce « qui fut sous sa plume une utile fidélité, n'eût été « de ma part qu'une aveugle condescendance; aussi

« n'ai-je pas travaillé sur le même plan. Il traduisit, et j'imite; il conserva tout, et je choisis; il voulut faire connoître Ossian, et je tâche d'atténuer ses défauts, sans modifier en rien ses traits caractéristiques.

« Malgré cela, beaucoup de gens, certains littérateurs surtout, trouveront que j'ai trop fait encore. Mes vers, cités à leur tribunal, n'y seront pas plus heureux que la prose de Letourneur; ils y trouveront aussi du désordre et de la monotonie. Je suis loin de m'en affliger. Mon modèle n'eût plus été lui, si j'avois totalement fait disparaître ses imperfections : elle sont inhérentes à son ouvrage; elles tiennent aux lieux, au climat qui le virent naître. Ossian, étrangé aux arts, séparé du reste du monde, chante au milieu des frimats, et, pour ainsi dire, du chaos. La nature qui l'environne, offre sans cesse à ses yeux des monts stériles; les pertes qu'il fait dans les combats affligent sans cesse son ame; et il ne peint que ce qu'il voit, il n'exprime que ce qu'il sent. Détruisez l'uniformité, l'irrégularité de ses tableaux, et vous aurez presqu'un poète de la cour d'Auguste, un philosophe du XVIII.e siécle.

« Sans doute Ossian se répète. Mais ne nous répétons-nous pas dans nos poésies descriptives? nos sites champêtres n'y sont-ils pas éternellement mis à contribution? n'y rencontrons-nous pas à chaque page, les bergers, les troupeaux, les bosquets, les ruisseaux, le zéphir, le gazon, la rose? et puisque nous tolérons ces peintures, qui certes

« n'ont pas pour elles le charme de la nouveauté ;
« pourquoi ne pardonnerions-nous pas au poète
« écossais, ses torrens, ses neiges, ses bruyères ?
« ..... Ossian étonne à la fois par la pompe des
« images, la grandeur des sentimens et le charme
« des fictions. Lorsqu'on examine attentivement
« ses tableaux, on s'oublie, on se transporte dans
« les contrées qu'il habita ; on voit le mont escarpé,
« le pin solitaire, la sombre forêt ; on entend l'a-
« boiement du dogue, le cri de l'aigle ; on marche
« au fracas du torrent, aux lueurs de la tempête ;
« et quand l'illusion finit avec la peinture, on ne
« croit pas avoir lu : il semble qu'on ait rêvé.

« ..... La position d'Ossian ajoute encore à
« l'intérêt de ses poèmes. Les ténèbres qu'il peint
« l'entourent de leurs horreurs ; il est aveugle ;
« il a pris part aux combats qu'il chante ; il a
« perdu tous ses amis ; *Malvina* seule lui reste :
« il n'a que son bras pour le soutenir, que sa voix
« pour le consoler. Il gémit, comme père, comme
« frère, comme fils ; le passé, le present l'accablent ;
« sa harpe est humide de pleurs, chacun de ses
« sons est un sanglot, etc..... »

Les personnes les plus étrangères aux poésies galliques, après la lecture de ce discours préliminaire, se trouveront familiarisées avec la mythologie, les mœurs et la nature des compositions du célèbre fils de Fingal. *L'hymne du soir*, qui sert d'introduction à tout l'ouvrage, leur donnera une juste idée du ton et de la couleur qui doivent y régner. Aussi nous les invitons à lire plus d'une

fois ce poème, qui est, comme le prologue, des poèmes suivans :

HYMNE DU SOIR.

L'ombre à peine voile les cieux;
Des temps évanouis, la splendeur éclipsée
Se retrace dans ma pensée,
Et m'inspire des chants dignes de mes aïeux.
Tout repose ou se tait : les harpes suspendues
Languissent détendues.
Dernier fils d'un héros, que la gloire enflamma,
Mes pas silencieux se traînent dans *Selma*.
Selma, palais des rois, asile des conquêtes,
Fingal n'invite plus l'étranger à tes fêtes !
Tes murs harmonieux, par la mousse couverts,
Ne retentissent plus du doux bruit des concerts :
Les braves ont vécu; Fingal même succombe... :
Autour de moi tout dort du sommeil de la tombe ;
Et je ne puis mourir.... Et ma plaintive voix
Dit aux siècles futurs nos antiques exploits.
Quand la fille des nuits ne brille point encore,
Quand sous l'obscurité la fleur se décolore,
La tendre Malvina, charme de mes vieux jours,
De son bras attentif me prête le secours.
Elle guide *Ossian* aux pieds du roi sauvage.
Il s'assied sous un chêne au mobile feuillage.
De mon destin alors s'adoucit la rigueur.
Une puissante voix vient réveiller mon cœur;
C'est la voix du passé.... Les siècles mémorables
Se pressent sous mes yeux, chargés des faits brillans;
Soudain je les recueille, et mes chants favorables
Eternisent le nom de mille chefs vaillans.
Non d'un ruisseau fangeux ils ne sont point l'image,
Ces chants qui de *Tutha* rappellent les concerts.
Doux et mélodieux, ils enchantent les airs.
O terre de *Tutha !* que j'aime ton rivage !

Quand la veuve d'*Oscar*, sous ses doigts vagabonds,
Anime la harpe sonore,
Ses accords amoureux réjouissent les monts.
Aimable Malvina, toi que le barde implore,
Prête l'oreille à ses accens.
Fille charmante, accours; viens ranimer encore
Les feux de mon génie affoibli par les ans.

De pareils vers n'ont pas besoin d'éloges; il suffit de les citer. Mettons à présent sous les yeux du lecteur un morceau purement descriptif; c'est une invocation au soleil.

Invincible héros, roi du monde et du jour,
Quelle main, te couvrant d'une pompeuse armure,
Dans les plaines de l'air te marqua ton séjour,
Et sema d'un or pur ta longue chevelure?
Nul astre dans les cieux ne marche ton rival;
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent;
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous l'effort redoublé de l'âge et des autans
Tombent le chêne antique et le pin solitaire;
Le mont même, le mont, accablé par les ans,
Incline sous leur poids sa tête séculaire:
Mais les siècles jaloux respectent ta beauté;
Un printemps éternel sourit à ta jeunesse;
Tu traverses l'espace en monarque indompté,
Et l'azur lumineux t'environne sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler au milieu des éclairs
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Ton disque ouvre la nue et console la terre.
Hélas! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière!
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux,

Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison!
Mais peut-être, ô soleil, tu n'as qu'une saison!
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin:
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

Nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire un poème d'une teinte encore plus originale. Un héros nommé Morni, assiégé par une nombreuse armée, évoque l'ombre de son père, et lui demande son épée, qui, suivant l'usage des Calédoniens, avoit été renfermée dans sa tombe.

MORNI.

Fléau des boucliers, habitant des tempêtes,
Toi qui lances la foudre et déchaînes les vents,
Contre le fier Dundcar mes phalanges sont prêtes....
Dois-je effacer ce roi du nombre des vivans?

O père de Morni! du sein de tes orages,
De ton fils bien-aimé daigne entendre la voix:
Cesse de te jouer sur ces tristes rivages;
La bataille sanglante environne mes bois.

Mais l'aigle de l'*Arven* s'envole frémissante;
Le chêne est ébranlé..., l'éclair luit dans les cieux....
Ton approche à la fois me charme et m'épouvante.
Roi des sombres brouillards, viens-tu remplir mes vœux?

L'OMBRE.

Quelle voix me réveille au sein de mon nuage?

MORNI.

C'est celle de ton fils. Un ennemi jaloux
Ose jusqu'en ces lieux défier mon courage;
Vaillant chef de *Clora*, seconde mon courroux;
Ordonne, tu peux tout.

L'OMBRE.

Que veux-tu?

MORNI.

Ton épée:
A l'heure du péril, qu'elle brille pour moi;
Dans un fleuve de sang, que par mes mains trempée,
Des murs où tu naquis elle écarte l'effroi.
Lorsque tous ces héros, trompés par la victoire,
Gémiront sur l'orgueil qui les avoit conduits,
Je jure, par le glaive, instrument de ma gloire,
De le rendre au tombeau.

L'OMBRE.

Prends, combats et détruis.

Veut-on des vers, où la force de la pensée se joigne aux charmes d'une profonde mélancolie. Lisons cette strophe du chant de Fingal, sur la ruine de *Balcluta.*

Bardes, prenez vos harpes douloureuses,
Entonnez les chants de la mort:
De ces héros éteints, plaignez le triste sort,
Et consolez leurs ombres malheureuses.
Ils sont tombés, nous tomberons comme eux.
Quelle funeste erreur t'entraîne,
Homme foible et présomptueux!
Le temps, dans sa course incertaine:
Traverse tes soins et tes vœux.
Aujourd'hui, rayonnant de joie,
Du haut de tes superbes tours,
Ton regard au loin se déploie,
Et de la plaine immense embrasse les contours.
Du voile des sombres années,
Demain tu dormiras couvert,
Et dans ces tours abandonnées
Sifflera le vent du désert.

Ces citations sont plus que suffisantes, pour faire

apprécier le talent du poète français. Presque toutes les pages de son recueil offrent des beautés d'un ordre aussi supérieur; il a sagement élagué tout ce qu'il y avoit de gigantesque et d'oiseux; il a resserré les poèmes; et, convaincu que la mesure de l'alexandrin étoit fatigante, varié ses mètres avec la plus rare habileté. Ces chants galliques vont devenir pour notre littérature une source féconde de nouvelles richesses. Les musiciens et les peintres y trouveront les sujets les plus précieux pour leur art. Nous indiquons particulièrement les chants de *Losma*, de *Casthon*, la bataille de *Temora*, *Lalhmon*, et le *dernier hymne*. Baour-Lormian, en se frayant une si brillante carrière, va rapprocher de lui une foule de littérateurs estimables, que ses *Trois mots* avoient justement indisposés. Nous le félicitons, à notre tour, d'avoir abandonné un genre dont les succès mêmes sont accompagnés de tant d'amertume. Son Ossian fera oublier ses satyres. Il vivra pour sa gloire, et le charme des gens de goût.

ZOOLOGIE.

EXTRAIT d'un ouvrage sur les espèces de Quadrupèdes dont on a trouvé les ossemens dans l'intérieur de la terre, adressé aux savans et aux amateurs des sciences; par G. CUVIER, *membre de l'Institut; professeur au collége de France et à l'école centrale du Panthéon, etc.; imprimé par ordre de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national, du 26 brumaire an* 9.

TOUT le monde sait aujourd'hui que le globe que nous habitons présente presque partout des traces irrécusables des plus grandes révolutions : les productions variées de la nature vivante qui embellissent sa surface, ne couvrent que des débris qui attestent la destruction d'une nature antérieure. Soit que l'on creuse dans les plaines, soit que l'on pénètre dans les cavernes des montagnes, ou que l'on gravisse leurs flancs déchirés, on rencontre partout des restes de corps organisés, enfouis dans les couches plus ou moins épaisses qui forment la croûte extérieure du globe; des amas immenses de coquilles se trouvent à de grandes distances de toute mer, et à des hauteurs où il seroit impossible aux mers d'arriver aujourd'hui; des bancs d'ardoises renfer-

ment des poissons ; des lits de houille présentent des empreintes de végétaux à des hauteurs ou à des profondeurs également étonnantes. Mais ce qui surprend davantage encore, c'est le désordre qui règne dans l'entassement de ces objets : ici, les couches coquillières en couvrent d'autres qui ne contiennent que des végétaux ; là, des poissons sont superposés à des animaux terrestres, et ont à leur tour des plantes ou des coquilles au dessus d'eux. Des torrens de laves, de pierre ponce, produits d'incendies souterrains, se mêlent en d'autres endroits aux produits de l'océan ; presque partout ces dépouilles d'êtres organisés sont absolument étrangères au climat dont le sol les recèle : c'est sous l'équateur qu'on trouve vivans les analogues des coquilles ou des poissons fossiles du nord, et réciproquement. En un mot, autant la nature a embelli la demeure actuelle des espèces vivantes, autant elle a pris soin d'assurer leur bonheur et leur conservation ; autant elle semble s'être plue à leur laisser des monumens de sa puissance dans ce désordre et cette apparente confusion, preuves évidentes des bouleversemens qui doivent avoir précédé l'ordre présent de l'univers.

Ces traces de dévastation ont frappé de tout temps l'esprit des hommes ; les traditions de déluges, conservées chez presque tous les peuples, sont dues à ces corps marins répandus sur toute la terre. Celles non moins universelles de géans viennent de ces ossemens supérieurs à ceux de tous les animaux des climats où on en a découvert de temps en temps.

Mais ce ne sont là que des idées populaires. Des hommes d'un autre ordre ont cherché à embrasser toute la généralité du phénomène, pour remonter à ces causes; ils ont fouillé dans les ruines du globe pour y découvrir des monumens de son histoire physique, comme les antiquaires fouillent dans les ruines des cités pour y découvrir des monumens de l'histoire, des arts et des coutumes des peuples qui les habitoient. Les Woodward, les Whiston, les Leibnitz, les Buffon, n'ont pu envisager ces objets sans cette inquiétude qui caractérise le génie; leur imagination, échauffée par un si grand spectacle, s'est élancée dans le passé; elle a cru assister à ces catastrophes successives, à ces inondations, à ces affaissemens, à ces incendies; elle a cru en tracer l'histoire, lorsqu'elle ne faisoit que celle de ses propres créations.

Mais les sciences ont leurs âges comme les hommes: livrées, dans leur jeunesse, aux illusions brillantes de l'imagination, elles deviennent plus froides, plus raisonneuses dans l'âge mûr. Les génies créateurs qui leur donnent naissance s'élancent dans la carrière par une sorte d'inspiration; c'est presque en téméraires qu'ils la parcourent: et il faut que cela soit ainsi. Les esprits timides commenceroient par remarquer les obstacles; les têtes hardies passent par dessus sans les apercevoir: mais leur exemple encourage les premiers; ils s'engagent à leur suite; leur marche est plus lente; ils ne font pas un pas qu'ils n'aient reconnu les difficultés, qu'ils ne les aient aplanies. Les uns avoient deviné plutôt qu'étudié

la nature ; les autres, tout en ne pensant qu'à vérifier des systèmes qu'ils admirent, l'étudient véritablement : et c'est ainsi que les sciences comme les peuples passent par la poésie pour arriver à l'histoire.

La théorie de la terre a donc pris, depuis vingt ans, une marche nouvelle ; les Saussure, les Pallas, les Dolomieu ont été moins empressés de s'attirer l'admiration de leurs contemporains par des édifices brillans et fragiles, que de poser des fondemens sur lesquels la postérité pût construire un jour un monument durable.

Tout système a été rejeté par eux ; ils ont reconnu que le premier pas à faire pour deviner le passé, c'étoit de bien constater le présent. Dès-lors, au lieu d'imaginer des causes, on a recueilli des faits ; les montagnes, les filons, les couches ont été sondées en tout sens ; on a rassemblé tous leurs matériaux, on les a comparés entre eux ; et déja nous possédons une masse de connoissances réelles, qui surpasse de beaucoup tout ce qu'on pouvoit espérer lorsque cette méthode a commencé à prendre faveur.

Cependant il est une partie du regne animal dont les dépouilles fossiles ont été moins étudiées : c'est celle qui concerne les quadrupedes. Longtemps on n'a donné d'attention qu'à ceux de leurs ossemens fossiles qui frappoient par leur grandeur ou par leur forme extraordinaire. Sloane, Messer-Schmidt, Daubenton et Pallas nous ont fait ainsi connoître les os d'éléphans et de rhinocéros épars dans les pays du nord, et ont fait naître l'idée assez géné-

ralement répandue, que les animaux du midi ont habité autrefois le nord, ou qu'ils y ont été portés par quelque inondation qui suivoit cette direction.

Camper, Blumenbach, Hunter, Rosenmuller, Faujas, ayant continué ces recherches, se sont bien aperçus qu'une telle cause ne suffisoit pas pour expliquer tous les phénomènes, et que la distribution des ossemens fossiles n'est pas, à beaucoup près, aussi régulière qu'on l'imaginoit : mais ils n'ont pas épuisé la matière. En comparant le nombre des espèces qu'ils ont examinées, avec celles qui restent encore, on peut presque dire qu'ils l'ont à peine effleurée.

Cependant cette espèce de fossilles n'a pas moins d'intérêt que les autres pour la théorie de la terre; on peut même assurer qu'il est plus facile d'obtenir un résultat décisif de l'examen des ossemens de quadrupèdes, que de tous les autres fossiles d'animaux. La question principale étant de savoir jusqu'à quel point est allée la catastrophe qui a précédé la formation de nos continens actuels, il s'agit surtout de rechercher si les espèces qui existoient alors ont été entièrement détruites, ou seulement si elles ont été modifiées dans leur forme, ou si elles ont simplement été transportées d'un climat dans un autre. Or, il est clair qu'un tel examen doit être plus facile à faire, par rapport à la classe des mammifères, que par rapport à toutes les autres; c'est la moins nombreuse; nous en connoissons à peu près toutes les espèces : s'il en reste quelques-unes à découvrir, elles sont surement petites, et peu importantes. Il

est

est presque impossible qu'aucune des grandes ait échappé aux poursuites des voyageurs, aux enquêtes des naturalistes : il y a plus, nous possédons aujourd'hui les squelettes de presque toutes celles qui sont connues. Nous pouvons donc comparer, et prononcer, avec assez de certitude, si un os fossile quelconque ressemble ou ne ressemble pas à l'os analogue des espèces vivantes. Il n'en est pas de même des coquilles et des poissons ; les naturalistes sont encore bien éloignés d'en avoir observé la totalité ; et chaque fois que nous trouvons dans la terre un poisson ou une coquille inconnue, nous pouvons supposer que l'espece en est encore vivante dans des mers éloignées ou à des profondeurs inaccessibles.

Malgré ces raisons d'étudier de préférence les os fossiles de quadrupèdes, les hommes célèbres que j'ai cités plus haut ont été arrêtés dans leurs recherches par deux sortes de difficultés.

D'une part, ces os sont plus difficiles à recueillir que tous les autres fossilles ; rarement se trouvent-ils bien conservés. Les ouvriers qui les rencontrent y font peu d'attention, parce qu'ils les prennent pour des os d'hommes ou d'animaux ordinaires ; souvent même des savans n'ont pas aperçu les différences délicates qui les distinguent de ceux des espèces communes.

D'autre part, il n'est pas facile d'établir partout les comparaisons nécessaires : ce n'est presque que de nos jours que l'anatomie comparée est sortie de l'enfance ; il n'y a guère, en Europe, que deux ou trois lieux où l'on ait des collections assez complètes

pour y trouver tous les objets nécessaires à une comparaison exacte.

C'est à ces deux causes que nous devons attribuer l'imperfection de nos connoissances sur le sujet qui nous occupe, et les erreurs qui règnent dans les ouvrages les plus estimés.

J'ai déja cité plus haut les os que l'on ne trouve que dans le nord, les ossemens des animaux du midi. Plusieurs auteurs pensent encore que ces ossemens sont parfaitement les mêmes que ceux des espèces vivantes; qu'on ne les trouve jamais que dans des terrains meubles, où ils on pu être transportés par des rivières; que l'Amérique méridionale ne possède point les ossemens des animaux de la zone torride de l'ancien monde, quoiqu'il y en ait dans la septentrionale, et que l'ancien monde n'a point d'ossemens des animaux propres au nouveau. C'est pour avoir ainsi mal déterminé le phénomène, qu'on a cru pouvoir l'expliquer par ces suppositions d'un printemps perpétuel, d'une inclinaison de l'axe du globe, d'un déplacement du bassin des mers, d'un refroidissement graduel de la terre, et par d'autres encore tout aussi insuffisantes.

M'étant aperçu des causes de ces inexactitudes, j'ai cru devoir m'occuper à les détruire. J'ai commencé par revoir tout ce qui avoit été fait sur ce sujet par mes prédécesseurs; j'ai comparé de nouveau aux analogues vivans les os dont ils avoient parlé, et qu'il m'a été possible de me procurer; j'ai employé des hommes pour me chercher dans les environs les ossemens que recèlent nos carrières; j'ai

visité les cabinets où il y en avoit de déposés ; j'ai ouvert des correspondances en différens pays, et les savans qui les habitent m'ont envoyé des descriptions et des dessins des os fossiles qu'on y a découverts. Je dois dire que j'ai été secondé avec le zèle le plus ardent et le désintéressement le plus noble, non-seulement par mes amis, mais encore par tous les Français et les étrangers qui cultivent ou qui aiment les sciences, et qu'il m'a été possible d'interroger. De cette réunion d'efforts est résultée la notice la plus complète qui ait encore été rassemblée des divers ossemens qui ont été jusqu'à présent retirés des entrailles de la terre.

Mais cela ne suffisoit point : il falloit déterminer le genre et l'espèce de chaque os, de chaque portion un peu considérable d'os ; il falloit rapprocher les os appartenants à une même espèce, reconstruire en quelque façon les squelettes des animaux ; faire ensuite la comparaison de ces êtres ainsi ressuscités avec ceux que les naturalistes ont découverts vivans sur la surface de notre terre actuelle, déterminer leurs ressemblances et leurs différences. Je dis plus : il falloit reconnoître dans ces charpentes jusqu'au naturel et à la manière de vivre des animaux dont elles proviennent.

Cette assertion n'est point aussi romanesque qu'elle le paroîtra peut-être aux personnes qui n'ont point d'idée de la méthode qu'on suit dans ces sortes de recherches.

Tous les os, dans l'état de vie, sont attachés les uns

aux autres, et forment un ensemble dont toutes les parties sont co-ordonnées.

La place que chacun d'eux occupoit est toujours facile à reconnoître par sa forme générale, et on peut juger par le nombre et la position de leurs facettes articulaires, du nombre et de la direction de ceux qui leur étoient attachés.

Or, le nombre, la direction et la figure des os qui composent chaque partie du corps déterminent les mouvemens dont cette partie est susceptible, et par conséquent les fonctions qu'elle peut remplir.

Chaque partie, à son tour, est dans un rapport nécessaire avec toutes les autres, de maniere qu'on peut conclure, jusqu'à un certain point, de l'une d'elles à l'ensemble, et réciproquement.

Par exemple, lorsque les dents d'un animal sont telles qu'il faut qu'elles soient pour qu'il se nourisse de chair, nous pouvons assurer, sans autre examen, que tout le système de ses organes de la digestion est disposé pour cette sorte d'alimens, et que toute sa charpente, et ses organes du mouvement, et même ceux de la sensibilité, sont faits de manière à le rendre habile à apercevoir, à poursuivre et à saisir une proie : en effet, ces rapports sont les conditions nécessaires de l'existence de l'animal, et il est évident que si les choses n'etoient pas ainsi, cet animal ne pourroit pas subsister.

J'ai choisi cet exemple comme le plus palpable, et le plus propre à faire concevoir l'espèce de raisonnement que ces recherches exigent.

On sent aisément que tous les rapports des par-

ties ne sont pas aussi démontrés que ceux-là, et qu'on est souvent réduit à des conjectures plus délicates et à des conclusions moins certaines ; mais il est du moins toujours facile d'assigner à chacun de ces résultats le degré de probabilité qui lui appartient.

D'ailleurs, on n'a pas toujours à opérer sur des os isolés ; très-souvent il arrive qu'on découvre des membres presque entiers, quelquefois aucune partie du squelette n'a été écartée des autres : dans ces cas heureux, l'anatomiste n'a presque rien à faire ; car, je le répète, le squelette détermine les formes des parties molles ; et en supposant celles-ci recouvertes par la peau, on a l'animal tel qu'il étoit de son vivant, aux ornemens peu importans près, tels que les crêtes, les crinières et autres parties purement extérieures, et qui n'influent nullement sur sa nature intime.

C'est en étudiant, d'après ces principes, les ossemens fossiles de quadrupèdes que j'ai obtenu les résultats que je vais exposer d'une manière générale, et dont je donnerai les preuves, avec tous les développemens dont elles sont susceptibles, dans l'ouvrage dont le présent mémoire est en quelque façon le programme.

D'abord on trouve abondamment sous le sol de tous les pays des os différens de ceux des animaux qui en habitent aujourd'hui la surface.

Je dis *abondamment* ; car dans tous les lieux où on les a cherchés avec un peu de soin, on en a trouvé un grand nombre : il n'est pas de jour, par

exemple, où les ouvriers qui travaillent dans les carrières à plâtre des environs de Paris, n'en découvrent quelques-uns; et si on n'en a pas davantage dans les cabinets, c'est que les curieux n'y ont pas mis assez d'intérêt, et que les ouvriers les ont rejetés, faute d'en connoître la valeur.

Je dis *dans tous les pays*, parce qu'il n'y a que ceux que les naturalistes n'ont pu encore examiner à loisir, qui n'ent ayent point fourni. Le sol de la Sibérie en fourmille. Il n'est presque aucune contrée de l'Allemagne, de l'Italie, de la France, de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Espagne qui n'en ait de particuliers. Depuis que l'Amérique est examinée par des gens instruits qui séjournent sur les lieux mêmes, elle en a aussi donné. On connoît depuis longtemps ceux des bords de l'Ohio; Dombey en a trouvé d'autres au Pérou. Les Espagnols ont rapporté du Paraguay un squelette entier. La société philosophique de Philadelphie vient d'en faire connoître de nouveaux des Etats-Unis. La Tartarie en a montré quelques-uns; et quoique nous n'en ayons encore ni de l'Afrique (1), ni du grand continent de la nouvelle Hollande, il y a tout lieu de croire que cela vient seulement du défaut de recherches.

J'ai dit enfin que *ces os fossiles sont presque toujours différens de ceux des animaux qui vivent sur le sol qui les recèle*, même lorsqu'ils ont d'ailleurs une ressemblance plus ou moins complète avec ceux d'animaux d'autres pays : c'est qu'il ne se forme

(1) On dit qu'il y en a à Ceuta d'absolument semblables à ceux de Gibraltar.

plus de couches pierreuses, ni terreuses, dans nos continens, depuis qu'ils jouissent de leur climat naturel. D'après cela, lorsque des animaux meurent, leurs os, exposés à toutes les injures de l'air, ne tardent point à se décomposer. La décomposition est un peu lente, quoique non moins réelle, lorsque ces os sont enfouis dans une terre meuble, comme cela arrive dans nos cimetières et nos voieries. Des stalactites pierreuses peuvent seules, en les enveloppant, les préserver de la corruption; hors de là, il est à peu près impossible aujourd'hui qu'il se forme des os fossiles, et en effet nous n'en trouvons point de nouvellement formés. Nulle part il n'y en a d'humains; tout ce que l'on a dit de contraire à cette assertion s'est trouvé faux, lorsqu'il a été possible d'examiner de bonne foi les os que l'on prétendoit tels.

Quelques auteurs, et en dernier lieu M. Deluc, ont pensé que les os fossiles de quadrupèdes se trouvent toujours dans des couches meubles, les plus récentes de toutes celles qui enveloppent le noyau du globe.

Cela n'est pas général. Souvent ils sont incrustés dans de véritable pierre, soit calcaire, soit gypseuse, soit même siliceuse; et cela, non pas seulement dans les cavernes ou les fentes des rochers, où, comme je viens de le dire, des stalactites pourroient les avoir enveloppés nouvellement, mais encore dans les lits naturels de ces rochers, et quelquefois de rochers fort anciens. Ainsi, ceux des environs de Paris sont dans le milieu d'énormes bancs

de plâtres, recouverts eux-mêmes par des bancs d'huitres et d'autres coquillages marins. Je crois même avoir remarqué un fait d'autant plus important, qu'il a ses analogues par rapport aux autres fossiles: c'est que plus les couches dans lesquelles on trouve ces os sont anciennes, plus ils sont différens de ceux des animaux que nous connoissons aujourd'hui.

Mais c'est dans la généralité de cette différence que consiste le résultat le plus remarquable et le plus étonnant que j'aye obtenu de mes recherches.

Je puis presque affirmer aujourd'hui qu'aucun des quadrupèdes véritablement fossiles qu'il m'a été possible de comparer exactement, ne s'est trouvé semblable à aucun de ceux aujourd'hui vivans.

Je sais bien que s'il ne s'agit que de témoignages d'auteurs, et même d'auteurs respectables d'ailleurs, on en trouvera beaucoup à m'opposer. Sans parler des anciens naturalistes, qui trouvoient partout des ossemens humains fossiles, Gouan et Spallanzani disent en avoir trouvé de nos jours; Esper prétend que les os des cavernes de Franconie sont de vrais os d'ours blancs; Pallas, que le mammouth de Sibérie est en tout semblable à l'éléphant, et ainsi desautres.

Mais ces témoignages s'évanouissent bientôt devant une observation scrupuleuse; et lorsqu'elle laisse quelque doute, c'est que les os que l'on examine sont tels, qu'ils ne différeroient point non plus d'une espèce vivante à une autre espèce vivante. Tous les animaux ruminans, par exemple, ont les dents si semblables, qu'on ne les distingue que par la grosseur; ainsi deux espèces de même grandeur ont les

dents absolument pareilles. Il n'est donc pas possible de conclure de l'identité d'une dent de ruminant fossile avec celle d'une espèce existante, qu'elle ne provenoit pas d'un animal différent.

Ce seul cas excepté, tous les os fossiles complets que j'ai vus étoient différens de ceux des quadrupèdes vivans.

Après de longues recherches, et avec le secours de mes prédécesseurs et de mes amis, je suis parvenu à rétablir vingt trois espèces, toutes bien certainement inconnues aujourdhui, et qui paroissent toutes avoir été détruites, mais dont l'existence, dans les siécles reculés, est attestée par leurs débris.

La plus anciennement découverte, est celle dont les défenses donnent l'ivoire fossile si commun en Sibérie; on s'étoit accordé à la regarder comme la même que l'éléphant des Indes, mais j'ai montré, dans un autre mémoire, qu'elle en diffère assez considérablement, et on savoit avant moi qu'elle le surpasse ordinairement par sa grandeur. On en trouve des débris dans toute l'Europe et dans toute l'Asie, jusque sur les bords de la mer Glaciale. On en a trouvé encore un squelette presque entier l'année dernière, près de Gotha, au même endroit où on en avoit trouvé un autre au commencement de ce siécle. Un vallon des environs de Ganstadt en Souabe en a fourni huit squelettes. On en a trouvé, il y a deux ans, des portions considérables près du village d'Argenteuil, à deux lieues de Paris; il seroit impossible de détailler ici tous les lieux où on en a déterré.

La seconde de ces espèces est celle à laquelle les

Anglais et les habitans des Etats-Unis ont transporté le nom *de mammouth*, qui appartient proprement à la première. Elle est aussi grande que la précédente, mais ses énormes dents, armées de pointes, lui donnent un caractère particulier. On en trouve une très-grande quantité d'ossemens dans un endroit des bords de la rivière d'Ohio, à l'ouest des Etats-Unis; c'est de là que viennent presque tous ceux que possèdent les cabinets d'Europe et d'Amérique; mais on trouve aussi cette espèce en Sibérie, dans la petite Tartarie, et en Italie.

La troisième espèce perdue est celle du rhinocéros à tête alongée, que j'ai montré dans un autre mémoire être essentiellement different des quatre ou cinq espèces ou variétés vivantes de rhinocéros; il est commun en Sibérie et en Allemagne. On en a trouvé un tout entier enfoncé avec sa peau et ses chairs dans les terrains glacés des bords du Vilhoui, rivière qui se jette dans la Léna; ce qui, pour le dire en passant, prouve que la révolution qui a détruit les animaux dont je parle a été extrêmement subite.

La quatrième espèce perdue sera celle que j'ai nommée, dans un mémoire particulier, *mégathérium*, et qui ressemble en grand aux quadrupèdes nommés paresseux. On en a trouvé au Paraguay un squelette entier, conservé aujourd'hui dans le cabinet du roi d'Espagne, et dont on a publié une fort bonne description à Madrid (1). Il s'en trouve aussi des débris

(1) Figuré dans le *Magasin Encycl.* Année II, t. I, p. 303.

dans l'Amérique septentrionale ; car le mégalonyx, décrit par M. Jefferson, ne paroît point en différer.

La cinquième espèce est ce grand ours dont les ossemens sont rassemblés en quantités énormes dans quelques cavernes de l'Allemagne, et qui a été reconnu par Camper et par Rosenmuller, comme très-différent des ours vivans.

Une autre espèce d'ours qui se trouve pêle-mêle avec la précédente dans les mêmes cavernes, et dont Camper fils et moi avons les premiers reconnu les différences, formera ma sixième espèce.

Une sorte d'animal carnassier des mêmes cavernes, intermédiaire entre le loup et la hiène, formera la septième.

La huitième sera cet animal voisin de l'élan, dont on trouve si abondamment les os en Irlande, et dont le bois a jusqu'à quatorze pieds d'une pointe à l'autre. Les Anglais en ont décrit plusieurs fois les ossemens.

La neuvième comprendra les grandes tortues fossiles qu'on trouve dans plusieurs pays, et qui paroissent devoir se diviser en plusieurs espèces.

La dixième est ce grand animal qui passe pour être du genre des lézards, et qui est si connu sous le nom de crocodile de Maestricht. MM. Camper père et fils se sont beaucoup occupés de son étude, et le citoyen Faujas vient d'en donner une histoire complète, ainsi que des carrières où on en trouve les os (2).

La onzième sera le reptile très-singulier, incrusté

(2) Figuré dans le *Magasin Encycl.* Année I, t. VI, p. 34.

dans les schistes des environs d'Aichstedt, et dont M. Collini a décrit un squelette presque complet, conservé dans le cabinet de Manheim. Il étoit petit, et paroit avoir joui de la faculté de voler, comme aujourd'hui le petit lézard nommé dragon.

La douzième est un autre animal, soit reptile, soit cétacée, également décrit par M. Collini.

Outre ces douze espèces dont les os ont été découverts ou déterminés par d'autres, j'en ai recueilli où j'ai reconnu le premier les caractères de onze autres, dont la plupart se trouvent en France; savoir,

1.° L'animal dont les dents imprégnées de cuivre donnent les turquoises occidentales. On en trouve beaucoup à Simore en Languedoc, où il y avoit autrefois une carriere de ces turquoises. On en a trouvé aussi une dent aupres de Trévoux. Dombey a rapporté du Perou des dents qui paroissent de même espèce, et dont plusieurs étoient imprégnées en divers endroits d'argent natif. Cette espèce étoit très-voisine de celle de l'Ohio.

2.° Une espèce de tapir dont on trouve aussi les os en Languedoc, le long des pentes de la montagne Noire; elle est de la même grandeur que le tapir vivant, qui est, comme on sait, de l'Amérique méridionale, et n'en diffère que par la forme des dernieres molaires.

3.° Une seconde espèce de tapir, que je nomme gigantesque, à cause de sa grandeur qui égale celle de l'éléphant, mais dont les formes ne diffèrent point du tapir ordinaire. On en a trouvé les débris auprès de Comminge et auprès de Vienne en Dauphiné.

4.° Une espèce d'hippopotame, qui ressemble en miniature à l'hippopotame vivant, mais qui ne surpasse pas la grandeur du cochon. J'en ai découvert les os dans un grès siliceux dont j'ignore le pays.

5.° — 10.° Les seules carrières à plâtre des environs de Paris m'ont fourni six espèces fossiles, de trois desquelles j'ai déja parlé ailleurs. Elles sont toutes les six d'un genre inconnu jusqu'ici, et intermédiaire entre le rhinocéros et le tapir. Leurs différences entre elles consistent surtout dans le nombre des doigts des pieds et dans la grandeur, qui va depuis celle du cheval jusqu'à celle du lapin. J'ai un si grand nombre d'os de ces espèces, que je pourrai en rétablir presque entierement les squelettes.

11.° Enfin, je viens de découvrir récemment l'existence, auprès de Honfleur, d'ossemens d'une espèce de crocodile, très-voisine de celle appelée gavial ou du Gange, mais cependant facile à en distinguer par des caracteres frappans.

Voilà bien les vingt-trois espèces d'animaux inconnus aujourdhui que j'ai assuré posséder; mais ce n'est pas à cela que se bornent ceux que la terre recèle; et les données suivantes que je n'ai pas voulu mettre même au rang que celles qui précèdent, parce qu'elles n'ont pas le même degré de certitude, suffisent cependant pour nous faire espérer que nous pourrons, dans peu, augmenter ce catalogue des antiquites zoologiques.

Je range ces données encore incertaines sous trois classes. D'abord je connois des morceaux fossiles

ressemblant assez aux pareils d'espèces vivantes ; mais qui viennent peut-être d'espèces qui différoient par d'autres endroits. Tels sont :

1.° Les os des quadrupèdes du genre du tigre, mêlés à ceux d'ours dont j'ai parlé plus haut : les morceaux que j'ai vus ne m'ont presque point présenté de différence avec les analogues du tigre ou du lion.

2.° La tête d'hiène, décrite par Collini, et regardée par lui comme celle d'un phoque. A en juger par le dessin et la description, elle ne diffère en rien de celle de la hiène ordinaire.

3.° Les os des rochers de Dalmatie. J'en ai vu des dents qui ressemblent parfaitement à celles du daim ; mais peut-être l'animal différoit-il par le bois.

J'ai vu ensuite d'autres morceaux qui n'étoient pas assez complets pour qu'on pût en reconnoître clairement l'identité ou la non-identité avec leurs analogues. Tels sont :

1.° Les os de grands ruminans des environs de Véronne.

2.° Ceux de la même classe du rocher de Gibraltar.

3.° Les os de rongeurs de ce même rocher.

4.° Les os de cétacées du genre du dauphin ou du cachalot, que M. Deborda d'Aureau a découverts aux environ de Dax, et qu'il a cru appartenir à des crocodiles.

5.° Des os de ruminans de plusieurs grandeurs différentes, dont quelques-uns approchent du mouton, trouvés au mont Abuzard près d'Orléans.

6.° Les os des environs d'Aix, de Cette, etc. J'en ai bien vu des morceaux, mais si mutilés, que je ne peux pas même en désigner la classe.

7.° J'ai encore entendu parler ou lu des relations d'une multitude d'endroits où doivent se trouver des os, mais dont je n'en ai pas vu du tout. Tels sont diverses cavernes des monts Crapac, du Harz, des îles de Dalmatie, l'île de Cerigo, les environs de Concud en Arragon, ceux de Cadix, etc.

Enfin je range sous la troisième classe des os incertains ceux qui ressemblent complétement aux espèces vivantes, mais qui, ayant été trouvés dans des tourbières, peuvent y avoir été enfoncés par diverses causes, sans devoir être regardés pour cela comme de véritables fossiles. Tels sont en particulier les os de bœufs, de buffles, d'auroches et d'arnis, si fréquens dans les marais et les fonds tourbeux de l'Europe et de l'Asie.

Toute la Sibérie, l'Allemagne, la Hollande, l'Ecosse, et surtout en France la vallée de la Somme, en ont fourni un grand nombre.

Voilà donc encore quelques especes non déterminées dont il faudra probablement ajouter une partie aux vingt-trois qui le sont.

Cette quantité remarquable a été recueillie ou déterminée en deux années seulement, et cela par un homme qui n'a employé d'autre moyen que son zèle et la faveur de quelques amis des sciences.

Que l'on juge de ce que pourra produire l'attention des naturalistes, éveillée par ces premiers aperçus, et surtout le temps, cet élément nécessaire à la per-

fection de toutes nos connoissances. Si tant d'espèces perdues ont été rétablies en si peu de temps, combien ne doit-on pas supposer qu'il en existe encore dans les entrailles de la terre ! combien les idées que nous avions déja des revolutions du globe ne s'agrandissent - elles pas encore par ces circonstances jusqu'ici inconnues : les animaux qui vivoient jadis à la surface de la terre ensevelis sous des montagnes entières ; les mers laissant entre eux et la surface actuelle des traces de leurs passages successifs ; une terre, une nature primitives qui n'étoient point soumises à l'empire de l'homme, et dont il ne nous reste que des ossemens à demi-décomposés ! Comment ces êtres antiques furent-ils détruits ? comment ceux qui leur ont succédé furent-ils formés ? La métaphysique même n'est-elle pas plus embarrassée encore par ces faits que la simple physique ; et cette nouvelle production d'êtres organisés n'est-elle pas peut-être plus inconcevable que toutes les autres parties du phénomène ?

Il me semble du moins que ce que nous avons déja reconnu est assez important pour nous engager à de nouvelles recherches, et j'espère que les amis des sciences voudront bien continuer à me favoriser. Je ne leur demande que ce qu'il est impossible d'obtenir autrement que de leur amitié : je veux dire des notices des os fossiles qui se trouvent dans leur possession ou à leur portée. S'ils veulent bien me faire faire des dessins de ces os, je me charge de tous les frais que ces dessins exigeront. De mon côté, je m'efforcerai de leur rendre tous les services qui

qui dépendront de moi, en leur faisant connoître les objets que je suis à portée d'observer, et qui pourront être utiles à leurs études et à leurs recherches. Cet échange réciproque de lumières est peut-être le commerce le plus noble et le plus intéressant que puissent faire les hommes. J'aurai le plus grand soin de consigner dans mon ouvrage les noms de tous ceux qui auront contribué à sa perfection, et je ne ferai usage des découvertes qu'on me communiquera, qu'en en reportant la gloire à leurs véritables auteurs.

Les naturalistes étrangers les plus célèbres, MM. Blumenbach, Camper, Fortis, Brugmans, Autenrieth, Jæger, Wiedenman; mes confrères Lacépède, Faujas, Daubenton, Hermann, Gillet, Lelièvre, Bosc, Bronguiard, Dolomieu, Fischer; les possesseurs des plus belles collections, Drée, Besson, Saint Genlis; des dépositaires de plusieurs cabinets publics, en France et dans l'étranger, m'ont aidé de leurs conseils, et des faits parvenus à leur connoissance, m'ont communiqué les objets qui se trouvoient à leur disposition.

De pareils hommes doivent encourager à suivre leur exemple, et je ne doute pas qu'ils ne trouvent de dignes imitateurs.

C'est dans cette confiance que j'ai prié la classe de l'Institut à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, de me recommander en quelque sorte aux hommes qui pourront être utiles à mon entreprise, en ordonnant elle-même l'impression du programme de mon ouvrage. La grace qu'elle a bien voulu me faire en

accédant à ma demande, m'est un sûr garant de l'accueil que j'obtiendrai des savans de l'Europe. Je me crois encore une espèce de droit à cet accueil, par l'état très-avancé où se trouve mon ouvrage. J'ai déja plus de trois cents dessins; cinquante planches sont gravées entièrement; plusieurs sont commencées; et je n'attends plus pour faire paroître mon livre, que les renseignemens que l'écrit actuel pourra me procurer.

Au Jardin des Plantes de Paris, le 10 frimaire an 9.

G. CUVIER.

MATHÉMATIQUES.

TABLES trigonométriques décimales, ou *TABLES des sinus, sécantes et tangentes, suivant la division du quart de cercle en* 100 *degrés, du degré en* 100 *minutes, et de la minute en* 100 *secondes; précédées de la Table des Logarithmes des nombres depuis* 10 *mille jusqu'à* 100 *mille, et de plusieurs tables subsidiaires, calculées par* Ch. *BORDA; revues, augmentées et publiées par* J. B. J. *DELAMBRE, membre de l'Institut national de France et du Bureau des longitudes.* A Paris, de l'*Imprimerie de la République.* An 9. In-4.°

IL y a longtemps que l'on a compris l'avantage de partager le quart de cercle en 100 parties, au lieu de 90, comme on le voit dans l'astronomie de Lalande; mais depuis qu'on a adopté la division décimale dans le nouveau système métrique, on a eu un nouveau motif de substituer, à l'ancienne division sexagésimale du cercle, la division décimale. Dès lors, il étoit devenu nécessaire de calculer des tables de sinus et tangentes, suivant cette nouvelle division, et ce sont ces tables que nous annonçons.

Il y avoit déja plusieurs années que le C. Lalande

avoit commencé à en calculer ; MM. Hobert et Ideler en ont publié à Berlin, en 1799 ; et le C. Proni en a fait calculer, au cadastre, qui sont d'une étendue immense, mais que nous n'avons pas espérance de voir paroître bientôt, à cause de l'énorme dépense qu'elles exigeront.

Borda fit calculer celles-ci ; mais à sa mort, l'impression n'étoit point achevée. Le C. Delambre y a suppléé avec une peine extrême. Il a vérifié et recalculé beaucoup de logarithmes. Il a eu recours aux tables du cadastre et à l'arithmétique logarithmique de Briggs, où les logarithmes sont à quinze chiffres. Le C. Lalande est le seul qui les ait à Paris, mais il s'est fait un grand plaisir de les communiquer. Le C. Delambre a fait précéder ces tables, d'une théorie des logarithmes, qui est très-étendue et très-savante. Il y en a aussi une de Borda.

Ainsi ces tables sont les premières qu'on ait faites pour la nouvelle division du cercle. Le C. Borda, en introduisant l'usage des cercles entiers, fit diviser en 400 ceux que l'on construisoit pour la mesure de la méridienne, et l'échelle décimale fut déclarée un des articles fondamentaux du nouveau système des poids et mesures.

La simplicité que cette échelle de division devoit amener dans tous les calculs, la faisoit considérer par Borda comme plus universellement utile que l'uniformité même des poids et mesures, et il s'occupoit avec prédilection de tout ce qui pouvoit en hâter l'adoption.

Une des choses les plus urgentes étoit de procurer aux géomètres et aux astronomes, des tables trigonométriques pour la division du quart de cercle en cent degrés. Dès 1792, le manuscrit de Borda étoit achevé: diverses causes en retardèrent l'impression, et Borda n'eut pas la satisfaction de la terminer. Quand la mort l'enleva aux sciences et à l'opération des poids et mesures, dont il avoit été l'un des premiers et des plus ardens promoteurs, il restoit encore à imprimer les feuilles Z et suiv. des logarithmes des nombres, et 4 feuilles des logarithmes des sinus. Il n'avoit pas mis la dernière main à la préface. Elle est ici telle qu'on l'a trouvée dans ses papiers. Seulement le C. Delambre y a joint des notes, et mis des nombres dans la plupart des exemples qui étoient en blanc, et dont il n'avoit déterminé que la forme et la disposition générale.

Le C. Delambre explique fort au long la manière dont on a pu calculer ces logarithmes par le moyen de plusieurs ordres de différence, méthode très-utile et que le C. Proni a déja employée pour les grandes tables du cadastre.

On trouve ici des *errata* pour plusieurs tables dont les astronomes font usage, en sorte que le C. Delambre a fait de ce volume un ouvrage intéressant, même pour ceux qui ne calculent pas par la division décimale; mais cette méthode qui abrégeroit les calculs, devroit être employée par tous les astronomes. Le seul obstacle à l'introduction de cette méthode est le pouvoir impérieux de l'habitude, et le grand nombre de tables dont on ne peut se passer

et tous les recueils d'observations qui sont calculés sur la division sexagésimale; mais c'étoit travailler utilement pour les progrès de la méthode, que de donner des tables très-commodes pour les calculs décimaux.

BOTANIQUE.

DESCRIPTION des Plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J. M. *CELS. Avec figures, par* E. P. *VENTENAT, de l'Institut national de France, l'un des conservateurs de la Bibliothèque du Panthéon. Troisième livraison.* De l'Imprimerie de *Crapelet.* Se vend à Paris, chez l'*Auteur,* à la Bibliothèque du Panthéon; chez *Barrois,* libraire, rue de Savoie; chez *Garnery,* libraire, rue de Seine; chez *Fuchs,* libraire, rue des Mathurins, et chez M.me *Huzard,* libraire, rue de l'Eperon.

NOUS avons déja donné dans ce journal, un extrait assez détaillé des deux premiers fascicules de cet important ouvrage; nous continuons de remplir la tâche que nous nous sommes imposée, en mettant sous les yeux de nos lecteurs les plantes dont se compose la troisième livraison.

OLIVERIA DECUMBENS. Elle appartient à la famille des ombellifères, et elle est remarquable par son calice adhérent à l'ovaire, dont la limbe est à cinq divisions ovales, aiguës et concaves ; par ses pétales divisés profondément en deux lobes, qui ont les bords de leur partie inférieure relevés et formant une cavité sur les côtés, tandis que les bords de la partie supérieure sont réfléchis et ondés ; par son fruit ovale-oblong, très-velu, de couleur cendrée, dont les semences sont relevées en dehors de cinq côtés, et creusées intérieurement d'un sillon ; et par les collerettes universelles et partielles polyphyles. Cette espèce est désignée sous le nom de *decumbens*, parce que ses tiges sont tombantes. Elle a été trouvée aux environs de Bagdad, par Olivier, à qui Ventenat a dédié ce nouveau genre.

ILLICIUM PARVIFLORUM. C'est une espèce nouvelle de la famille des magnoliers, découverte par Michaux, dans la Floride, sur les bords du lac George. Le port de cet arbrisseau, toujours vert, ressemble à celui du laurier. Linnæus n'avoit connu qu'une seule espèce de ce genre, l'*illicium anisatum*, qui croit en Chine. L'Amérique septentrionale en a fourni deux autres, savoir, le *floridanum*, figuré par Ellis dans les *Act. Angl.* 177, *vol.* 60, *t.* 12 ; et dans *Curtis Mag. t.* 439 ; et l'espèce décrite par Ventenat. Celle-ci se fait remarquer par l'odeur aromatique dans toutes ses parties, et surtout par celle de ses fruits qui pourroient être substitués à ceux de l'*illicium anisatum*.

Le C. Ventenat donne une phrase comparative des trois espèces connues d'*illicium*.

Illicium anisatum. Petalis indefinitis, flavescentibus; inferioribus linearî-subulatis.

Illicium floridanum. Petalis indefinitis, saturatè purpureis, inferioribus lanceolatis.

Illicium parviflorum. Petalis definitis, ovato-subrotondis, melleis.

Agyneja impubes. Elle est originaire de la Chine, et elle est cultivée depuis quatre ans chez Cels, de graines rapportées du jardin botanique de l'Ile-de-France, par Lahaye. Le C. Ventenat avoit déja décrit cette espèce dans les actes de la Société d'Histoire Naturelle de Paris; mais comme la figure qui s'y trouve est mauvaise, il étoit avantageux qu'il la fit dessiner une seconde fois. D'après les détails de la fructification qu'il expose, il est aisé de se convaincre que le caractère générique de cette plante, donné par Linnæus, et par tous ceux qui ont reproduit la description du professeur d'Upsal, est erronné dans toutes ses parties. Il n'y a que l'observation qui puisse étendre les progrès de l'histoire naturelle, et ceux qui copient servilement, ne font que perpétuer les erreurs.

Tradescantia rosea. De la famille des joncs. Cette belle espèce, trouvée, par Michaux, dans la Basse-Caroline et dans la Georgie, peut être employée comme le *tradescantia virginica*, à la décoration des parterres. Elle se rapproche même, par

quelques caractères, de cette plante ; mais elle s'en distingue aisément, soit parce qu'elle est plus petite dans toutes ses parties, soit par la couleur de ses fleurs, soit par l'involucre de l'ombelle, qui est extrêmement court. Le C. Ventenat, la caractérise de la maniere suivante : *Erecta, foliis gramineis, umbellis terminalibus, pauciforis, involucro diphyllo longioribus.*

Buphthalmum flosculosum. Sous arbrisseau de la famille des corymbifères, découvert, par Bruguière et Olivier, dans la partie méridionale de la Mésopotamie. Si le C. Ventenat avoit été curieux de multiplier les genres, il auroit pu en établir un avec cette espèce qui diffère si fort des *buphthalmum*, par ses fleurs flosculeuses ; mais ce caractère ne lui a pas paru assez important, pour qu'il fût autorisé à le fonder. Cette espèce a tellement le port ou le *facies* d'un *buphthalmum*, qu'il auroit craint avec raison, en la rapportant à un autre genre, de la séparer du groupe auquel la nature paroît l'avoir réunie.

Allium fragrans. Occupant une place dans la famille des asphodèles. La patrie de cette belle espèce d'ail, dont les fleurs exhalent une odeur de vanille, n'est pas connue. Elle se rapproche des *allium odorum, senescens et angulosum*, etc. ; mais elle en diffère par un grand nombre de caractères. Dans l'*allium odorum*, les pédicules des fleurs sont munis à leur base de rudimens de spathe, les filets des étamines sont en alêne, et l'ovaire est criblé de

pores. Dans l'*allium senescens*, la racine est traçante, la hampe est anguleuse, les feuilles sont convexes en dessous, et les étamines sont plus longues que le calice. Dans l'*allium angulosum*, la racine est traçante et devient ligneuse en vieillissant, la hampe est anguleuse, les feuilles sont très-étroites, le calice est toujours d'un rose foncé, les filets des étamines sont en alêne et saillans, et la spathe est très-courte. Le C. Ventenat donne un nouvel intérêt à sa description, en faisant connoître toutes les espèces d'ail, dont les fleurs répandent une odeur douce et agréable, et pourroient servir à l'embellissement de nos jardins.

Celsia lanceolata. Subtomentosa; foliis lanceolatis; floribus axillaribus, solitariis, luteis. Cette phrase spécifique, présente, malgré sa concision, des caractères tranchés qui distinguent cette espèce de toutes celles qui appartiennent au genre *celsia*. En effet, de toutes celles qui sont connues, il n'en est aucune dont les feuilles soient en lance. Cette belle espèce, remarquable par ses fleurs d'un jaune jonquille, tachées de pourpre à leur base, et hérissées de poils de la même couleur, croît naturellement sur les bords de l'Euphrate, où elle a été trouvée par Bruguière et Olivier. Elle est de la famille des solanées.

Rosa bracteata. Arbrisseau de la famille des rosacées, qui n'est point délicat, et qui d'après ce que présume Cels, pourroit passer l'hiver en pleine terre. Quoique le genre du rosier soit extrêmement

nombreux en espèces, il en est quelques-unes qui ont des caractères si marqués, qu'il est impossible de ne pas les distinguer facilement de toutes les autres. Telles sont la rose à feuilles simples, trouvée en Perse, par Michaux, et celle que décrit Ventenat dans ce troisième fascicule; elle est en effet la seule dont le calice soit entouré de bractées, et dont les pétales, en cœur renversé, soient surmontés d'une pointe dans leur échancrure. Elle a été rapportée de la Chine, par le lord Macartney.

Plantago vaginata. Ce sous-arbrisseau, qui fleurit toute l'année, a été trouvé dans la Mauritanie, par Broussonet. Il est remarquable par sa tige cylindrique recouverte dans sa partie inférieure des gaines subsistantes des pétioles, feuillée à son sommet, simple et haute de douze centimètres, de la grosseur de l'index, et par ses fleurs disposées en un épi porté sur un long pédicule.

Caladium bicolor. De la famille des aroïdes. Aïton avoit mentionné cette plante dans l'*hortus kervensis*, sous le nom d'*arum bicolor*. Mais le C. Ventenat, l'ayant observée avec beaucoup de soin, a reconnu que sa fructification différoit par plusieurs caractères importans de celle de l'*arum*, tels que la situation et la structure des anthères, la direction et la forme des glandes, les stigmates ombiliqués et glabres, et le pollen qui est formé de molécules agglutinées. Ces observations n'ayant été faites par aucun autre botaniste, le C. Ventenat a soupçonné que plusieurs espèces regardées comme des *arum*, par

les auteurs, pourroient avoir les mêmes caractères que la plante qu'il observoit chez Cels. Des recherches ultérieures ont confirmé sa conjecture, et il a trouvé neuf espèces qui étoient absolument analogues à l'*ARUM BICOLOR* d'Aïton. L'une de ces espèces est inédite et existe dans l'herbier de Jussieu. Elle est figurée dans le XI.e vol. de l'*Hort. Malabar.*, *t.* 22 (1). Le *caladium bicolor* se distingue au premier aspect par ses feuilles pavoisées d'un rouge cramoisi dans le disque, et d'un vert foncé dans le contour.

Telles sont les plantes qui entrent dans l'exécution de ce fascicule aussi parfait que les précédens; on y admire toujours la sagacité du botaniste, qui expose les détails de la fructification avec l'exactitude la plus scrupuleuse, et le talent des artistes renommés qui ne cessent de le seconder dans une entreprise aussi difficile. J. L. ALIBERT.

(1) Le C. Ventenat a donné la description de ces espèces, dans un mémoire qu'il a lu à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national (*V. l'Extrait de ce mémoire dans le n.° 16 de ce journal. An 9*). L'auteur présume que les botanistes trouveront encore dans leurs herbiers plusieurs espèces qui doivent être rapportées au genre *caladium;* c'est ce qui vient d'être confirmé par le célèbre Cavanilles (Consultez un journal intitulé : *Anales de ciencias naturales,* dont il est un des principaux collaborateurs). Dans son n.° 8, il a rendu compte du mémoire du C. Ventenat, et il y a ajouté un supplément dans lequel il apprend que les *arum grandifolium* et *tripartitum* doivent être regardés comme analogues à ce genre. Il dit aussi que Jacquin a donné une figure de l'*arum bicolor*, dans le même ouvrage. Il est flatteur, pour le C. Ventenat, d'avoir fait des observations qui ont échappé au célèbre professeur de Vienne.

PALÆOGRAPHIE.

EXTRAIT d'une lettre de Saint-Brieux, au C. P. *BAUDOUIN fils, sur un des autels trouvés à Saint-Béat, et insérés dans le* Magasin Encyclopédique (1).

DEUX considérations me servent de guides dans mes recherches sur les autels déterrés à Saint-Béat.

J'observe d'abord que les divinités auxquelles on les érigea sont inconnues dans la mythologie latine, et j'en infère qu'ils furent dédiés à des dieux gaulois. La situation de ces monumens dans les Gaules et près des Celtibères, confirme la conséquence.

Cependant leur érection est due à des Romains; les inscriptions le prouvent. De là même je présume à l'avance quelque inexactitude dans les noms de divinités étrangères à nos conquérans, qui mutilèrent fréquemment les mots appartenans à la langue celtique.

Il faut, malgré ces altérations, découvrir le véritable nom et les attributs d'*Astoilunus* : car je me borne ici à des conjectures sur l'autel et l'inscription qui le concernent.

Je soupçonne qu'on doit identifier ce dieu avec l'*Endovellicus* des anciens Espagnols : mais on connoit ce dernier presque aussi peu que celui de Saint-

(1) Année VI, t. III, p. 433.

Béat. Il est donc indispensable d'en donner une notion exacte.

Endovellicus n'est qu'un terme celtique latinisé, *En-tovellic*, le petit enchanteur, le cupidon des Espagnols. Le savant Montfaucon rapporte cette opinion dans son *Antiquité expliquée :* quiconque sait le breton, on voudra bien consulter le dictionnaire de dom Pelletier *(V. Touella)*, sera parfaitement convaincu de la justesse de cette explication.

Il paroit que le dieu de l'amour fut particulièrement honoré à *Villa-Viciosa*, bourg de l'Alentejos, en Portugal ; puisqu'on y a trouvé douze inscriptions à son honneur, recueillies par Grutter. C'est peut-être de ce culte peu décent, qu'après l'introduction du christianisme, ce lieu reçut la qualification de *Villa-Viciosa.*

Endovellicus n'étoit par conséquent, ni un dieu topique de ce pays, ni le même que Mars, ainsi qu'on le suppose dans le *Dictionnaire d'Antiquités de l'Encyclopédie méthodique.* Il ne seroit pas même facile d'allier des idées aussi disparates.

Je puise dans la même source, dans le celtique, l'identité d'*Astoilunus* avec l'*amour* des Luzitains.

Twillodius, en breton du pays de Galles, est, suivant Davies, un séducteur ; ce que signifie également *Touillynn*, en basse Bretagne, où il est très-commun parmi les noms propres de famille.

As-Touillynn, par l'initiale même du mot, exprime une idée diminutive, celle de petit enchanteur. Dom Pelletier, en son Dictionnaire breton, au mot *as*, l'appelle une particule itérative, qui sert

quelquefois à augmenter et souvent à inculquer la diminution. Ainsi, *as-tut* signifie petites gens.

Déja nous commençons à reconnoître les formes enfantines et l'attribut principal de Cupidon.

L'embarras que cause ensuite la terminaison d'*astoilinus*, au lieu d'*astoillyn*, n'est pas une difficulté sérieuse. Rien en effet de plus fréquent chez les Romains que l'emploi de l'*u* pour l'*i* comme dans *maxumus* au lieu de *maximus*, etc. L'ypsilon des Grecs ne se confond-il pas avec l'upsilon? Il est même surprenant qu'un artisan romain n'ait pas commis d'autre inexactitude que ce léger changement d'une seule lettre dans son inscription.

Songeons d'ailleurs que les Romains s'efforçoient toujours de ramener tous les cultes à leur mythologie : ainsi, l'invocation d'*Astouilynn* put bien diriger son intention vers son dieu *Lunus*.

Les conjectures que je viens de hasarder, ont l'avantage d'*utiliser*, si j'ose m'exprimer ainsi, le *lascivos* ajouté aux noms de C. Fabius. Ce terme n'emporte pas d'idées sales en latin; il équivaut ici à celui d'*amant* plein de desirs. Qui donc auroit adressé des vœux, élevé des monumens au Dieu de l'amour, si ce n'est un homme passionné, un *lascivos* (1)?

(1) Je ne puis répondre à cette lettre qu'en renvoyant le lecteur à ce que j'ai dit sur l'usage qu'on veut faire de la langue celtique qu'on ignore, et de la langue grecque qui n'a rien à faire ici, pour expliquer les inscriptions gauloises; ce qui, je crois, a produit beaucoup de confusion et d'erreur. Malgré cela, les recherches que les savans font en ce genre, peuvent plaire par leur singularité. Je donnerai incessamment une autre lettre du C. Baudouin, sur l'inscription de Bourbon-Lancy, que j'ai expliquée. A. L. M.

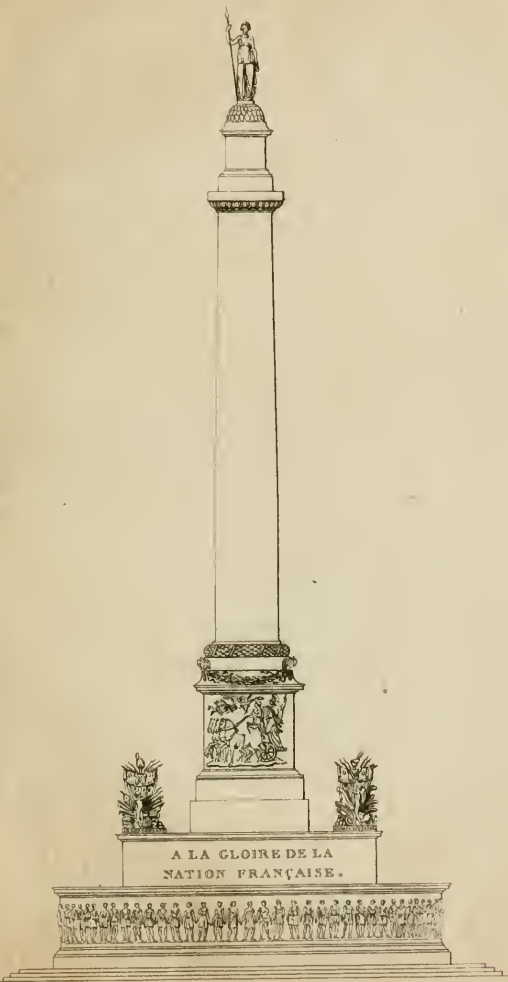
BEAUX-ARTS.

COLONNE NATIONALE.

COMME on parle beaucoup de la colonne nationale, nous en donnons la représentation, afin que nos souscripteurs puissent mieux juger de tout ce qu'on en dit.

Au centre de la place de la Concorde, dont on connoît l'étendue, s'élève une masse circulaire formant soubassement. Ce soubassement offre la série des départemens continentaux, représentés par autant de figures qui, se tenant toutes par la main, forment une chaîne continue autour du monument. Ces figures portent toutes une couronne de chêne, ou d'épis, ou de pampre, ou d'olivier, qui, en variant leur coiffure, sert à indiquer les différentes cultures de la France; vêtues de la tunique, ancien costume des Gaulois nos ancêtres, elles sont toutes armées d'une épée courte, telle que celle dont l'usage commence à prévaloir chez nous, et qui sert à décorer nos magistrats. Enfin, dans l'ordonnance de ces figures, l'artiste a voulu exprimer la division politique de la France, la force et l'union du peuple qui l'habite. Ce dernier emblême n'étoit-il pas commandé par le nom même de la place, destinée à recevoir ce monument? C'est enfin l'image des Français se pressant autour du symbole de leur nouveau gouvernement.

Après



Moreau inv.t

Colonne Nationale.

Après avoir personnifié la France dans le soubassement que l'on vient de décrire, il étoit tout simple d'offrir à la vue les trophées que la reconnoissance a depuis longtemps élevés dans tous les cœurs à la valeur de nos bataillons. L'auteur du projet a en conséquence placé au dessus du soubassement un stylobate destiné à porter ces trophées, ainsi qu'à recevoir des inscriptions dont la rédaction sera sans doute confiée à l'Institut national.

Chaque trophée étant consacré à l'une des quatre principales armées de la république (l'armée du Rhin, celle d'Italie, celle des Pyrénées, et celle d'Orient), sera distingué par les armures et drapeaux des peuples dont elles ont triomphé.

Sur le stylobate dont on vient de parler, posera, élevé sur un socle, le piédestal de la colonne; il offrira quatre bas-reliefs dont l'allégorie sera aussi relative à la France; car tout, dans ce monument, doit se rapporter à cette seule pensée. Ces bas-reliefs caractériseront donc les quatre rapports généraux sous lesquels la France doit être considérée politiquement parlant; ces rapports sont l'agriculture, le commerce, l'art militaire et les arts.

Entre les quatre sujets de bas-reliefs que l'on vient d'indiquer, l'auteur a choisi de préférence, pour orner son dessin, celui qui caractérise le génie le plus particulier de la nation française, et le moins contesté, celui de la guerre.

Dans un char que font voler des coursiers rapides, Mars, vainqueur, est debout, appuyé sur sa

lance. La Sagesse, sous les traits de Minerve, guide son char. Au dessus plane la Victoire, prête à couronner le Dieu des combats.

Le côté du piédestal qui recevra ce bas-relief, doit regarder le palais des Tuileries : il étoit tout naturel de reporter les souvenirs de nos triomphes vers celui qui en a été tant de fois le glorieux auteur.

Le second bas-relief représentera Cérès portée sur une charrue attelée de bœufs. Auprès d'elle, on apercevra une ruche, emblême de la richesse du gouvernement républicain.

Le troisième offrira Minerve enseignant aux hommes les arts utiles.

Le quatrième enfin représentera le Dieu du commerce, avec ses attributs. Dans l'angle du bas-relief on apercevra la poupe d'un vaisseau, emblême du commerce maritime.

C'est sur ce piédestal, ainsi décoré, que s'élevera la colonne proprement dite, destinée à braver les outrages du temps : elle doit, par sa masse, garantir la plus longue durée que l'imagination puisse concevoir. Pour y parvenir, il a fallu, non-seulement rivaliser la grandeur avec l'un des plus beaux monumens de l'architecture antique, mais même en augmenter les proportions, afin d'établir, en outre, un juste rapport entre la colonne à élever, et l'étendue de la place destinée à la recevoir.

Il est un dernier symbole que l'auteur a employé : à ces aigles qui décorent le socle du piédestal de la

colonne trajanne ; il a substitué le coq. Cet oiseau, suivant nos plus anciennes médailles, et d'après l'étymologie même du nom des Gaulois dans la langue des Romains, est symbolique de la France.

La colonne sera entièrement lisse : elle ne recevra d'ornemens que dans sa base et dans son chapiteau. En conservant cette simplicité, on donnera au monument un caractère plus majestueux que si on l'avoit chargé de sculpture.

La colonne sera couronnée par une figure de la république, debout et triomphante. Cette figure, et tous les bas-reliefs dont nous avons parlé, seront exécutés en bronze.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

INSTITUT NATIONAL.

Le C DOLOMIEU a reparu, pour la première fois, au milieu de ses confrères de l'Institut national, dans la séance générale du 5 floréal. L'émotion a été vive et générale ; des applaudissemens dictés par une véritable effusion de cœur ont retenti de toutes parts. Ils ont aussi parlé au cœur de celui qui en étoit l'objet. Il a remercié l'assemblée d'un ton pénétré et avec une simplicité touchante d'expressions que l'insensibilité ne trouve pas. Les applaudissemens ont recommencé, et l'on a pu remarquer que lorsqu'ils partent de l'ame, ils ont, comme les paroles, un accent particulier. — Au moment où il a paru dans la salle, le rapport sur la nécessité et les moyens de continuer le travail de l'ancien *Dictionnaire de l'Académie française* fut interrompu. Il a été repris ensuite, et les conclusions en ont été adoptées. L'arrêté pris en conséquence sera présenté au gouvernement par une députation.

Les douze commissaires, chargés de ce travail, ont été nommés par les trois classes, dans les séances particulières qui ont immédiatement suivi la séance générale.

Classes des sciences mathématiques et physiques : Les CC. LACÉPÈDE, DELAMBRE, HAUY, GUYTON.

Classes des sciences morales et politiques : Les CC. DACIER, NAIGEON, DAUNOU, CABANIS.

Classes de littérature et beaux-arts : Les CC. ANDRIEUX, DOMERGUE, VILLARS, POUGENS.

Le C. GINGUENÉ a été nommé, par la classe des sciences morales et politiques de l'Institut, membre de la commission qui doit s'occuper du *Dictionnaire de la langue française*, à la place du C. Cabanis, qui, pour des raisons de santé, n'a pu accepter cette nomination.

A la place du C. Haüy, qui a également donné sa démission, la classe des sciences physiques et mathématiques a nommé membre de cette commission le C. LAPLACE.

Conseil des Mines.

Il a été fait au conseil des mines un rapport sur un nouveau procédé pour la carbonisation du bois, inventé par le C. BRUNE, propriétaire des forges de Sorel, près d'Anet. Les commissaires-rapporteurs, les CC. *Blavier* et *Boohin*, ingénieurs des mines, y rendent compte d'abord de l'appareil, et

ensuite des expériences qui ont été faites en présence de vingt-trois connoisseurs, parmi lesquels se sont trouvés les CC. *Bergon*, administrateur des forêts; *Sers* et *Journu*, sénateurs; *Sabatier*, préfet de la Nièvre; *Poulain*, *Boutancour* et autres maîtres de forges. Il résulte, des expériences du nouveau procédé, comparé simultanément avec le procédé ancien, 1.° que l'on y emploie moins de temps; 2.° que l'on en retire une plus grande quantité de charbon; 3.° que le charbon est d'une qualité supérieure, et qu'il en faudroit moins dans les forges pour obtenir les mêmes effets; 4.° qu'il n'y reste point ou très-peu de fumerons. De manière que, dans les essais comparatifs, tout est en faveur du charbon produit par la méthode du C. Brune. Le C. Brune, qui a obtenu un brevet d'invention, fait offre aux maîtres de forges de les faire participer à la découverte, moyennant une portion du bénéfice qu'ils en retireront dans la première année seulement.

Société philomathique.

Le C. C. Duméril a lu une note sur un enfant monstrueux qui a trois extrémités inférieures.

On fait voir dans ce moment à Paris, un enfant mâle, âgé de quatorze ans et demi, qui est né à Beaunes, département de l'Ain, avec trois extrémités inférieures. Le tronc de cet enfant est bien constitué pour son âge. Il a la tête grosse, le visage

plein, le col dégagé, la poitrine large, le bassin bien fait, les bras courts, ronds et forts. Il marchoit seul et sans béquille, lorsqu'à l'âge de huit ans, époque de sa seconde dentition à laquelle il eut la petite vérole, il fut paralysé des deux jambes. Depuis, ces membres n'ont plus pris de nourriture; ils se sont déformés, et il ne peut s'en servir: il a de plus une incontinence d'urine, et une fistule à l'anus.

Le membre surnuméraire est appuyé sur une base molle, charnue, qui occupe toute la partie moyenne de la région des lombes. La peau qui l'enveloppe est tendue, couverte de ramifications veineuses. Sa couleur et sa température sont à peu près les mêmes que celles du reste du corps. On voit sur cette base, au dedans et un peu au dessous de la cuisse, un enfoncement ovale dont le grand diamètre est en longueur. Cet enfoncement est tapissé d'une peau fine, lâche, peu adhérente, sur laquelle sont implantés des poils longs, rares et frisés, quoique l'enfant n'en ait point encore sur les autres parties du corps. Le toucher ne peut faire reconnoître la présence d'aucune partie osseuse dans l'épaisseur de cette base.

Toutes les autres parties de ce membre surnuméraire sont tres-distinctes par leur articulation; mais la compression qu'elles ont éprouvée et qu'elles éprouvent continuellement, lorsque l'enfant est assis ou couché, et l'impossibilité où il est de leur communiquer le mouvement spontanée, les a laissées dans un état de raccourcissement, de flexion et

d'aplatissement contre nature. La cuisse est formée d'un seul os foiblement mobile sur une partie dure dont on ne peut reconnoître la figure par le toucher. La poulie inférieure est très-sensible, parce qu'il n'y a pas de rotule : on sent, sous le jarret, les battemens de l'artère poplitée. La jambe est formée du tibia et du péroné; le pied a ses cinq orteils. On peut, sur la voûte, reconnoître la présence de l'artère *pédieuse* ou supplantaire.

Toutes les parties de ce membre surnuméraire sont sensibles : l'individu perçoit très-bien et indique, sans les voir, les points divers sur lesquels on imprime la sensation du toucher ou de la chaleur. L'impossibilité de reconnoître les parties solides qui sont renfermées dans la base, paroît s'opposer à ce qu'on puisse emporter par l'excision ce membre surnuméraire.

Société de médecine de Bordeaux.

La société de médecine de Bordeaux a approuvé, le 5 germinal, un rapport de ses commissaires, duquel il résulte, 1.° que la vaccination est une opération des plus simples et n'est accompagnée d'aucun danger ; 2.° qu'on peut la pratiquer sans inconvénient, à tout âge, et dans toute saison; 3.° que les suites de l'insertion du virus vaccin sont si légères, qu'elles ne méritent pas le nom de maladie; 4.° que la vaccination préserve du danger de contracter la petite vérole. La société a en conséquence arrêté

que tous les primidis, deux commissaires, pris dans son sein, vaccineront gratuitement les indigens dans le lieu ordinaire de ses assemblées.

Le préfet a ordonné la publication de ce rapport, et de l'arrêté qui le termine.

CORRESPONDANCE.

EXTRAIT d'une lettre de M. Alexandre *HUMBOLDT, au C. DELAMBRE.*

A la nouvelle Barcelone, dans l'Amérique méridionale, le 24 novembre 1800.

MON garde-temps de L. Berthoud continue à être très exact dans sa marche. Je le contrôle tous les 5 à 6 jours, par des hauteurs correspondantes qui sont sûres à la seconde.

On croit, d'après la carte du P. Caulin, la meilleure qu'il y ait (quoique tous les noms y soient faux), que les possessions espagnoles de la Guiane vont jusqu'à l'équateur; mais j'ai trouvé, par de très bonnes observations que j'ai faites dans les rochers de Culimacari, par *α.* de La Croix et Canopus, que Santo-Carlos-del-Rio-Negro, l'établissement le plus méridional, est encore à 1° 53′ de latitude bor. et que la ligne passe dans le gouvernement du grand Para, près de Saint-Gabriel-de-las-Cachuellas, où il y a une cataracte, mais moins considérable que les deux fameuses des Atures et de Maypares.

La Condamine trouva au contraire les latitudes méridionales à l'Amazone, plus grandes qu'on ne le croyoit en Europe.

Inclinaison magnétique (de la boussole de Borda), à Cumana avant le tremblement de terre du 4 novembre 1799..... 0°,4420=39°46′48″ après le tremblement de terre, 0,4335=39° 0 54 — Oscillations, 229 en 10 minutes.

Des expériences ont prouvé que c'est cette partie du globe, et non l'aiguille, qui a changé de charge magnétique.

A Calabozo, au milieu du Llana, latit. 8° 56′ 56″ B. Longit. de Paris, 4h 40′ 18″. Inclinaison, 0,3930 = 35° 22′ 12″. Oscillations, 222.

A Atures, une des cataractes de l'Orinoco, lat. 5° 39′ 0″; longit. 4° 42′ 19″; inclinaison, 0,3885 = 34° 57′ 54″. Oscillations, 221.

A San-Fernando-de-Atabapo, mission à la bouche de la Guaviare, latit. 4° 9′ 50″; inclinaison, 0,3030 = 27° 16′ 12″. Oscill. 219.

A San-Carlos-del-Rio-Negro, lat. 1° 53′ B.; inclin. 0,2320 = 20° 52′ 48″ Oscill. 216.

On a eu soin, dans ces observations, de tourner la boussole à l'est et à l'ouest, pour trouver les inclinaisons moyennes, et corriger l'erreur qui peut résulter, quand l'axe magnétique de l'aiguille ne passe pas exactement par ses deux pointes, selon les règles données par MM. Cavendish et Dalrymple.

Je tiens, après tant d'observations, 54 endroits

ou points de l'Amérique méridionale, dans lesquels j'ai observé les latitudes et les longitudes; les premières, déduites, pour la plupart, de la hauteur méridienne de deux astres au moins; les dernières, ou par des distances de la lune au soleil et aux astres, ou par les garde-temps et angles horaires. Je suis à former une carte pour les pays que j'ai parcourus; et comme mes observations remplissent le vide qu'il y a dans les cartes, entre le pays de Quito et la Cayenne, au nord de l'Amazone, je me flatte qu'elles intéresseront les géographes.

Mon garde-temps ne me donne avec exactitude que des différences de méridiens avec les endroits de mon départ, avec Caraccas, Cumana et San-Thomé-de-nueva-Guayana (lat. 8° 8′ 24″; longit. 21″ de temps à l'ouest de Cumana). J'ai donc le plus grand intérêt pour ma carte, de bien fixer ces trois endroits par rapport à Paris, et cela par des observations purement astronomiques.

C'est un grand besoin des navigateurs en même temps de trouver, lors de leur arrivée sur cette côte, les ports bien déterminés en longitude, pour connoître l'état de leurs chronomètres. Excepté la Martinique et la Guadeloupe, Portorico où M. de Churruca a observé, Cayenne et le Quito, il y a peu d'endroits sur la longitude desquels on puisse compter, surtout dans l'Amérique espagnole.

Carthagène est, d'après la *Connoissance des temps*, à 5^h 12′ 12″; mais les trois émersions de satellites observées par Herrera, donnent toutes 69° 24′ 10″, depuis Cadix, ou depuis Paris, 5^h 13′ 1″.

J'ai observé avec la lunette de Dollond, grossissant 95 fois,

A Cumana (latitude 10° 27′ 37″.

Immers. II satellite, 16 brum. an 8. 11h 41′ 18″ T. V.
II satellite, 25 fruct..... 16 31 0 T. V.
I satellite, 25 sept. 1800.. 17 10 21 T. M.
Emer. du IV satellite, 26 sept..... 17 28 0 T. M.
III satellite, 27 sept..... 16 25 55 T. M.

Je me défie donc de la longitude de Cumana, que me donna mon chronomètre, après ma traversée, depuis les Canaries. Je trouvai 4h 26′ 4″, et les observations de M. Fidalgo (qui observa des émersions à la Trinité, mais non à Cumana) donnent plus encore, 4h 26′ 16″.

Fidalgo a trouvé le Castille-San-Andres-de-Puerta-Espana-de-la-Trinité, 55° 16′ 32″ à l'occident de Cadix, et Cumana à 2° 41′ 25″ à l'occident de Puerta-Espana. Mais la carte de l'île de la Trinité, publiée à Londres sur les belles observations de M. de Churruca donne Puerta-Espana

61° 22′ ″ à l'occident de Londres.
2 20 15

ou 63 42 15 à l'occident de Paris
8 37 30

ou 55 4 45 à l'occident de Cadix.

Je crois qu'on a eu sous les yeux, en réduisant la carte, le calcul du C. Lalande, de l'occultation d'Aldébaran, observée le 21 octobre 1793, à Portorico. Car la capitale de Portorico est, par les

chronomètres, de 4° 34′ à l'occident de Puerta-Espana ; ce qui me donne, pour Puerta-Espana (en calculant la longitude par celle de Portorico), 63° 48′ 15″, et Cumana 66° 29′ 40″ à l'occ. de Paris, ou..... 4^h 25′ 58″ 40‴

Les cinq éclipses de satellites que je vous envoie, doivent jeter du jour là-dessus, et je pense que la longitude de Cumana ne sera pas beaucoup au-delà de 4^h 25′ 20″.

Malheureusement l'éclipse de ☉ que j'ai amplement observée le 6 brumaire, à Cumana (en faisant passer les cornes par les fils horizontal et vertical), n'étoit pas visible en Europe. J'en ai observé la fin à 2^h 14′ 22″ T. M.

Le tems certain à la seconde, par des hauteurs correspondantes.

Du même jour, à Caraccas (Plaza de la San-Trinidad), lat. 10° 31′ 4″, j'ai observé

Immers. du I satell. 16 frim. an 8, à	16^h 11′ 57″	T. V.
III satell. 16 frim.....	17 11 36	T. V.
Emers. du I satell. 27 nivose...	11 14 8	T. M.
II satell. 8 pluviose...	7 58 9	T. M.
IV satell. 28 nivose....	8 13 3	T. M.

Valle del Tuy al Pic de la Cocursa (latitude, 10° 17′ 23″).

Emers. du I satell. 20 pluviose...	11^h 26′ 57″	T. M.
III satell. 21 pluviose..	7 58 50	T. M.

Mais ces dernières sept éclipses ont été observées avec une lunette de Caroché, très-belle, mais ne grossissant que 58 fois seulement ; n'ayant pu traîner

la grande lunette de Dollond, avec moi, au Rio-Negro.

Déclin. magnét. à Cumana, 5 brum.	4° 13′ 45″	est.
à Caraccas,	4 38 45	
à Calabozo,	4 54	

Le port de la Guayra est très-exactement de 29″ en temps à l'occident de Caraccas, et j'espère que donnant des immersions et des émersions, le méridien de Caraccas sera assez bien fixé.

J'ai décrit plus de 1200 plantes avec le C. Bonpland.

Sur le Galvanisme.

Berlin, 4 avril 1801 (14 germinal an 9).

On fait depuis quelque temps dans cette ville des expériences sur le galvanisme, dont on espère que les résultats n'intéresseront pas seulement la physique, mais donneront encore de nouveaux moyens à l'art de guérir; ce sont nommément MM. *Helvige*, major suédois; *Bourguet*, professeur de chymie; *Hermann*, professeur de physique, et le docteur *Crapengiesser*, qui réunissent leurs lumières pour ajouter ou modifier les expériences faites jusqu'à ce jour dans cette carrière toute nouvelle; les trois premiers ayant surtout en vue d'agrandir le domaine de la physique, et le dernier d'en déduire des applications utiles en médecine.

On ne s'est pas borné à répéter ce qui a été déja

indiqué par les *Volta*, *Nicholson*, *Krinskang* et autres; on les a tous interrogés, on a constaté la vérité de leurs réponses; et si peu de progrès qu'on ait fait sur la route, on a voulu cheminer de soi-même, en ajoutant quelques pas à la trace de ces prédécesseurs. On n'ose se flatter néanmoins de s'être rapproché d'une théorie certaine; les phénomènes se présentent toujours environnés du doute; mais, jusqu'à ce que la cause en soit découverte par le temps ou la sagacité d'un génie supérieur, il est intéressant pour tous d'en utiliser les effets; c'est-là le seul objet des tentatives dont voici un résumé très-succinct.

On a d'abord construit un appareil galvanique, tel qu'il a été imaginé par Volta; les deux métaux qu'on a choisis pour faire les colonnes ont été l'or et le zinc (l'or en pièces de deux Frédérick de Prusse, non frappés, le zinc, en pieces de même grandeur). On a interposé, entre les deux, des morceaux de drap humectés d'eau salée.

Toutes les expériences connues ont été répétées et se sont rapportées parfaitement aux observations des premiers observateurs, notamment la commotion, la décomposition de l'eau en ses deux gaz constituans, etc.

On a formé de plus un second appareil dont les colonnes ont été composées de pieces d'argent et de zinc, et l'on auroit voulu pouvoir déterminer lequel des deux systèmes produira toujours le plus d'effet; mais, par des raisons qui ne sont pas déterminées d'une manière assez précise, chaque appareil ayant

présenté séparément beaucoup d'irrégularités dans ses produits, on n'a point encore de justes motifs pour préférer exclusivement l'un des deux à l'autre. La valeur de chacun ne s'est pas soutenue d'une manière assez constante, et on n'ose assigner à l'or ou à l'argent, ni même au cuivre, plus ou moins de vertu pour l'excitation du galvanisme; mais ce qui a été reconnu, et qui n'avoit point été éprouvé jusque-là, c'est que les deux appareils, mis en combinaison par une chaîne métallique, adaptée à la base d'une colonne et au sommet de l'autre, en contact avec l'or d'une part, et avec le zinc de l'autre, produisent une abondance de galvanisme capable de porter la commotion jusque dans les épaules, tandis que l'appareil ordinaire n'a que la force suffisante pour la donner jusqu'aux coudes.

Ce qui appartient également aux observations des physiciens de cette ville, c'est cette découverte, que l'on obtient plus vite l'étincelle, soit entre les deux conducteurs d'une même colonne, soit entre les deux conducteurs du système combiné, lorsque l'extrémité d'un de ses conducteurs est terminée par une pointe de fil de fer très-fin, et l'extrémité de l'autre par un bouton. L'étincelle qui vient difficilement, dans l'hypothèse que les extrémités des conducteurs ne soient pas telles, paroît bientôt dans cette circonstance, et est accompagnée d'une forte détonation; mais si l'on veut atteindre à la plus grande intensité de cet effet, il faudra revêtir la pointe et le bouton des conducteurs d'une feuille d'or. C'est au hasard que l'on est redevable de ce dernier

dernier moyen. Il étoit question de consulter l'électromètre de Benet, afin de voir s'il seroit affecté par l'appareil de la colonne. On mit, à cet effet, le bouton sur le haut de l'électromètre, et l'on introduisit la pointe jusqu'aux feuilles d'or. Ce métal fit alors lui-même fonction de conducteur, et décida, d'une maniere aussi inattendue que forte, le départ de l'étincelle, résultat auquel on n'étoit qu'imperceptiblement parvenu par les moyens ordinaires. Depuis ce temps, on a revêtu d'or l'extrémité des conducteurs, et on a constamment obtenu une étincelle facile, prompte et forte; on s'en est servi avec le plus grand succès pour l'inflammation du phosphore du soufre sublimé, celle du gaz fulminant, et celle enfin de la poudre à canon, dont la combustion résiste ordinairement à l'affection du fluide électrique; on a fait, toutefois, cette remarque, que dans le cas de ces expériences, la feuile d'or qui recouvroit l'extrémité des conducteurs, s'est elle-même fondue et réduite en globule, plus ou moins parfait, suivant la force de l'étincelle.

On a vérifié et reconnu, avec Nicholson, l'état inverse des deux conducteurs; et, soumis à l'épreuve de l'électromètre de condensation, c'est l'argent qui s'est trouvé négatif, le zinc se montrant positif.

On a fait plus; on a chargé une bouteille de Leyde avec le produit de la colonne, mais par l'intermédiaire du condensateur de Volta. La bouteille a semblé obéir à la loi générale; ses deux surfaces se sont différemment affectées, et ce qu'on a été surpris d'éprouver, c'est qu'elle n'a donné

aucune commotion, aucune même qui puisse approcher de la plus légère commotion simple galvanique, quelque précaution qu'on ait mise à la charger, et de quelque quantité qu'on l'ait faite, quantité cumulée, dont une petite fraction émanée de l'appareil à colonne produit une secousse assez violente.

Voulant enfin interroger, avec le galvanisme, tout ce qui répond à l'électricité, on a produit, à l'aide de deux condensateurs, les figures de Lichtenberg, avec les mêmes dissemblances et sous les mêmes formes qui leur sont assignées dans le fluide électrique.

Telles sont, en substance, les observations des physiciens de cette ville; il eût été très-important, abstraction faite du parti que le docteur Grapengiesser en a tiré pour la pratique et pour la guérison de plusieurs maladies, de pouvoir fixer l'opinion sur la nature du fluide qui se manifeste dans les expériences galvaniques, et de lever tous les doutes à cet égard. On ne sauroit en méconnoître la similitude avec le fluide électrique; mais si l'on étoit porté à croire qu'il existe entre eux une identité absolue, ce seroit une expérience subversive de toute présomption de cette espèce, que celle des physiciens de Berlin.

La dernière qu'ils ayent faite, et la plus propre à persuader que l'électricité et le galvanisme sont d'une nature différente, c'est d'avoir isolé l'appareil, et avec lui un tube de verre où l'influence galvanique opéroit, par le rapprochement des deux

conducteurs, la décomposition de l'eau. Ils ont soumis tout ce système, isolé de la sorte, à l'action électrique d'une machine assez forte; ils en ont obtenu des étincelles très-considérables, et cependant la décomposition de l'eau n'a subi dans le tube aucune modification, ce qui tendroit à démontrer que non seulement l'analogie n'existe pas entre les deux fluides, mais encore que leur action est indépendante, et que la plus grande abondance d'électricité n'influe en rien sur la marche du galvanisme.

D'un autre côté, si l'on rapproche quelques circonstances, telles que la plus grande action de la colonne, les morceaux de drap qui lui sont interposés, sont imprégnés d'une eau chargée de sel ammoniac, duquel l'oxygène se dégage facilement, telles que l'interposition d'une substance animale aux plaques de métal, après laquelle il est visible que la chair est irritée et rougit du coté qui fait face à l'argent, tandis qu'elle est réduite en graisse ou substance animale désoxydée, du côté qui fait face au zinc. Si l'on considère également que l'appareil est d'autant plus susceptible de force, qu'il est armé de métaux soumis à l'action de l'oxygene, enfin que les plaques de métal sont corrodées sensiblement après qu'on a fait agir la colonne et que, lorsqu'il n'y a plus de substance oxygenée en interposition aux métaux, toute action galvanique cesse; des-lors il sera impossible de ne pas reconnoître que la présence de l'oxygene, et même son action sur une substance quelconque, sont des conditions

nécessaires à l'apparence du galvanisme ; que non-seulement les phénomènes galvaniques ont une cause étrangère à celle de l'électricité, mais qu'ils seroient plutôt dans la dépendance de l'oxygène, sans le concours et l'action duquel on n'a pu jusqu'ici produire les effets de ce qu'on nomme, en attendant, *fluide galvanique*.

P. H. *MARRON*, *à* A. L. *MILLIN*.

Paris, 4 germinal an 9.

SOUFFREZ que je relève un peu tardivement, mon cher Millin, une inadvertance qui s'est glissée dans ma lettre sur la traduction grecque de l'*Æneide*, *Mag. enc.* t. V, 6.e année, p. 480. Tout-à-fait à la fin de la page, on lit : *témoin l'extrait ci-joint d'une lettre du premier* (c'est-à-dire, du C. *Ansse de Villoison*) ; et il falloit *du dernier*, c'est-à-dire, du C. *Chardon-la-Rochette*. C'est de lui en effet qu'est le fragment de lettre cité en note, et il m'avoit permis d'en faire usage. Je profiterai de cette occasion pour corriger encore deux choses dans le même article. Je m'étois trouvé un peu embarrassé pour rendre ces mots qui, dans l'intitulé de l'ouvrage, font partie des qualifications de l'auteur : κατὰ τὴν Ἀθωνιάδα ἀκαδημίαν σχολαρχήσαντος. J'ignorois ce que c'étoit que cette *académie athoniade*, et différentes personnes n'avoient pu me le dire. J'ai

appris depuis, qu'au lieu de *recteur de l'académie athoniade*, j'aurois dû mettre : *professeur au collége du Mont Athos* On m'a encore observé qu'*Eugène*, en tête de sa *Logique*, n'est point représenté en *costume de prêtre grec*, mais en *habit de caloyer ou de moine grec*.

J'ajouterai ici, comme une curiosité littéraire que j'ai apprise, à l'occasion de mes recherches sur les traducteurs grecs de *Virgile*, que le feu P. *Barbe*, de la Doctrine-Chrétienne, auteur de six livres de *Fables* en vers français, imprimés à Paris en 1762, de vers iambiques latins, du meilleur goût, et de beaucoup de poésies grecques qu'il adressoit de préférence à la fille d'un lord Irlandais, pensionnaire aux Dames-de Saint-Gervais (M.lle de Barnaval), très-savante en grec, avoit aussi traduit, en beaux vers doriques, les *Églogues* du cygne de Mantoue. L'homme de lettres de qui je tiens cette particularité, est bon juge, et l'on peut s'en rapporter à lui. L'article d'Antoine, fils d'Antoine *Mysias*, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, par JACQUOT, rapporte aussi que ce savant *avoit traduit presque toutes les Églogues de Virgile en vers grecs*, imités de Théocrite.

Encore deux petites corrections pour mon article sur *Eugène* : Dans le vers cité d'Homère, au lieu de Ἀχαλίδα, il faut lire Ἀχαΐδα, et au lieu de ἱκάνει, ἱκάνει.

Au C. A. L. *Millin.*

Le 15 floréal an 9.

Lorsque j'ai lu, dans le dernier N.° du *Magasin*, quelques remarques critiques, relatives à mon mémoire sur le nerf ethmoïdal, j'ai été surpris que leur auteur, sans attendre la publication de ce travail, se soit empressé de le juger d'après un court extrait, dont rien ne lui garantit la fidélité; mais bientôt je me suis aperçu que l'objet de sa lettre etoit moins de relever mes *inadvertances*, que de revéler à ceux qui, depuis longtemps, l'ont perdu de vue, le secret de son existence et de ses travaux.

Je me contenterai donc d'observer au C. Léveillé,

1.° Que, par découverte du nerf ethmoïdal, il doit entendre celle de son passage entre les os et les cartilages latéraux du nez, et de sa distribution sur les ailes et dans le lobe de cet organe.

2.° Que cette terminaison du nerf ethmoïdal n'a point eté connue de *Meckel*, et que, depuis lui, les anatomistes, même les plus modernes, tels que *Sabatier*, *Sœmmering*, etc. enseignent que ce nerf, arrivé à la partie supérieure des fosses nasales, s'y termine en répandant des rameaux sur le cornet supérieur, la cloison ethmoïdale et les sinus frontaux.

3.° Que le professeur *Scarpa*, ayant suivi le nerf

ethmoïdal jusque dans ses dernières distributions, et l'ayant décrit dans le second livre de ses *annotations anatomiques*, en a été d'autant plus aisément regardé comme l'inventeur, qu'il est un des anatomistes de ce siècle, qui s'est illustré par le plus de découvertes, et que, dans le chapitre qu'il a consacré à la description de ce nerf, il ne dit point d'après quel auteur il rectifie les inexactitudes de *Meckel*, et ne paroît pas avoir eu connoissance des travaux de *Lecât* et des professeurs de Strasbourg, cités par ce dernier.

J'ignore absolument sur quoi peut être établie la croyance dans laquelle le C. Léveillé paroît être, que je ne connois point le nerf *naso-palatin*, et que je le confonds avec l'*ethmoïdal*. L'ouvrage de *Scarpa*, dans lequel ce nerf a été décrit pour la première fois, se trouve à Paris, dans plusieurs bibliothéques: j'ai été moi-même assez heureux pour en posséder un exemplaire, et me convaincre, par la dissection, de l'existence du nerf *naso-palatin*, et de l'exactitude de la description qu'en a donnée le professeur de Pavie. Le C. Léveillé ne peut ignorer que, dans un *mémoire sur les odeurs et sur leur emploi comme médicament*, le C. *Alibert* s'est heureusement servi de cette découverte, pour expliquer la correspondance sympathique qui lie si étroitement l'organe du goût à celui de l'odorat (1). En parlant d'un filet nerveux, je ne prétendois pas donner un traité complet de névrologie; je n'ai donc

(1) Voy. les Mémoires de la Société médicale de Paris, pour l'an v, p. 44.

rien dit du nerf *naso-palatin* qui étoit aussi étranger qu'aucun autre au sujet que j'avois entrepris de traiter.

En terminant sa lettre, le C. *Léveillé déclare au public qu'il s'occupe dans ce moment de la traduction d'un ouvrage de* SCARPA, *sur les maladies des yeux.* Le C. Léveillé n'a pas oublié sans doute que, dans la carrière des traductions, son premier pas fut une chute (1). Au reste, le peu de succès de sa première entreprise me fait mal augurer de celle qu'il annonce, et je souhaiterois à l'illustre Scarpa, pour lequel j'ai toujours professé une estime qui va jusquà l'admiration, sinon un plus digne, au moins un plus heureux interprète.

Je ne prétends élever aucun doute sur la pureté des intentions du C. Léveillé; car, quelque défavorable que soit mon opinion sur les productions de son esprit, j'ai toujours prisé beaucoup la bonté de son cœur et la douceur de son caractère.

A. RICHERAND.

NÉCROLOGIE.

Les arts ont perdu Noël LEMIRE, graveur célèbre, des académies impériales et royales, de celles des sciences et arts de Lille, de Rouen, sa ville natale, etc. Indépendamment du nombre infini

(1) Peu de gens savent que le C. Léveillé a fait imprimer une traduction de l'ouvrage de Weikard, sur la doctrine médicale de Brown.

de ses productions, toutes estimées des connoisseurs, il a contribué à enrichir les belles éditions, tant du Boccace que de La Fontaine, des Métamorphoses d'Ovide, de Voltaire, de Montesquieu, de J. J. Rousseau, etc.

Dès sa plus grande jeunesse, il s'attacha constamment à l'étude du dessin, base essentielle de l'art dans lequel il avoit à cœur de se distinguer; aussi joignit-il toujours la correction la plus exacte à la grace, au moelleux, au fini de son burin.

L'âge qui, d'ordinaire, fait dégénérer le talent, n'avoit aucunement affoibli le sien. C'est ce que prouvent ses derniers ouvrages, notamment ceux qui font partie de la magnifique *galerie de Florence.*

Les élèves qu'il a formés, lui font honneur; il emporte leurs regrets et ceux des personnes qui, comme moi, ont eu le bonheur de l'avoir pour ami

Signé, GUICHARD.

VARIÉTÉS.

A la suite de l'audience des ambassadeurs, du 17, le C. Mareschalchi, ambassadeur de la république cisalpine, a présenté au premier consul le C. Antonetti, auteur du plan du *forum* Bonaparte. Cet artiste a reçu l'accueil le plus flatteur du premier consul, sous les yeux duquel il a mis une copie du plan du *forum* que la république cisalpine fait ériger en son honneur.

Le conservatoire de musique a célébré, le 18, en l'honneur de Piccini, la fête funèbre qu'il avoit annoncée. Il s'y étoit rendu beaucoup d'amateurs, de gens de lettres et d'artistes; on y a entendu le fameux *sommeil d'Atys*, et un chœur de l'opéra de *Didon*, auquel on a substitué des paroles analogues à la circonstance. Le C. Lesueur, inspecteur de l'enseignement du conservatoire, y prononça un discours sur Piccini et sur les opinions de ce grand maître, par rapport à la musique théatrale. Ce discours a été généralement regardé comme présentant une excellente théorie de ce genre de musique, théorie que les élèves devront étudier, et qui seroit à peu près perdue et pour eux et pour le public, si le C. Lesueur se bornoit à l'avoir prononcée. Il doit la livrer à l'impression, s'il seconde le vœu de ceux qui l'ont entendue.

M. Bertuch, à Weimar, doit publier, dans la foire actuelle de Leipsic, le premier cahier de chacun des trois regnes de la nature, de ses tables générales d'histoire naturelle, dont nous avons donné le Prospectus dans ce journal (1). Les figures des minéraux sont très-bien exécutées, et surpassent tout ce qu'on connoît dans ce genre.

(1) Mag. encycl. An. VI, t. I, p. 72.

Le C. Noel, préfet du département du Haut-Rhin, vient de fonder une Société d'émulation à Colmar. Le C. Butenschoen, bibliothécaire de l'Ecole centrale de cette ville, s'occupe d'un ouvrage étendu sur la Bibliographie. Il se propose aussi de fouiller dans les trésors de la nombreuse collection de manuscrits de la bibliothèque confiée à ses soins, et d'y rechercher surtout ce qui a rapport à l'histoire et à la topographie de la ci-devant Alsace.

THÉATRES.

Théatre Louvois.

La petite Maison de Thalie.

Les comédiens sociétaires de l'Odéon, errans, depuis longtemps, de théâtre en théâtre, viennent de se fixer à celui de Louvois, dont ils ont fait l'ouverture, le 16 floréal, par *le Collatéral*, ou *la Diligence à Joigny*, précédé d'un prologue, dont voici l'idée : *Momus* vient d'acheter pour *Thalie* une petite maison. Celle-ci vient la visiter, et y reçoit tour-à-tour, un ancien habitué du café Procope, une merveilleuse du jour, un auteur, un homme qui fait des réputations, un danseur et un acteur de pantomimes. Tous ces personnages raisonnent de l'entreprise, selon leur intérêt, mais ils sont tous congédiés par Thalie et Momus, qui veulent plaire

au public par un zele sans borne, et terminent la pièce par ces mots :

> Courez toujours au Palais de Thalie,
> Mais ne négligez pas sa petite Maison.

Cette comédie, froide par elle-même, comme la plupart des pièces épisodiques, offre de jolis vers et des idées agréables : mais il faut observer au C. ARMAND CHARLEMAGNE, qui en est l'auteur, qu'il a été trop exagéré dans ses éloges et trop outré dans sa critique, et que rien n'est plus aisé que de faire applaudir un vers, en y plaçant un nom justement aimé du public. Le C. *Picard* et M.lle *Molière* ont joué les roles de Momus et de Thalie, et ont été bien accueillis ainsi que les anciens acteurs qui sont restés fidelles à l'association. Quelques-uns ont augmenté cette troupe et ne peuvent qu'ajouter à son ensemble. Ce sont : le C. *Bosset*, jadis au théâtre Molière et depuis à la Cité : le C. *Armand*, jadis au Troubadours : le C. *Bertin*, du théâtre Fávart, et M.me *Sara-Lescaut*, du Vaudeville, dont le talent pour la comédie est connu depuis longtemps.

T. D.

La petite Ville.

Cette pièce a été jouée le 19 floréal an 9.

Des ridicules peints avec vérité, des traits comiques, un dialogue vif, voilà ce qu'on y a applaudi : mais un fond trop léger, un plan vicieux, un mau-

vais dénouement, et surtout plusieurs invraisemblances, voilà ce qu'on a improuvé fortement. Le C. PICARD, auteur de cette comédie, a refait un quatrième acte qui dénoue beaucoup mieux les trois premiers, mais qui ne corrige pas le vice du sujet. En voici l'aperçu : *Desroches*, amant de M.me *Belmont*, cousine de *Delille*, l'a vue s'entretenir avec un jeune officier. Cette prétendue infidélité lui fait quitter la capitale : il en part avec Delille son ami, et ignore que M.me Belmont le suit de loin, désolée de sa fuite. Leur voiture casse, une petite ville se trouve sur la route; un chasseur, M. *Rifflard*, les rencontre; M.me *de Senneville*, jeune veuve, arrive en voiture, et leur fait de grandes invitations. Ils se rendent à la petite ville, et prennent une auberge. Desroches, qui a la vue basse, aperçoit de sa fenêtre une femme qui répond à ses signes. Le voilà très-amoureux; mais il voit de près sa Dulcinée, qui est une M.lle *Vernon*, âgée de 35 ans; il la laisse pour M.me de Senneville, et se rend bientôt après chez M.me *Guibert* pour laquelle il a (par hasard) une lettre de recommandation. Celle-ci apprend qu'il a trente mille livres de rentes, et formant des projets pour sa fille, elle veut lui donner un logement ainsi qu'à son ami. Mais pour renverser les projets de M.me Guibert, Delille lui dit que Desroches est marié; alors la vieille trouve moyen de se dédire. Heureusement M.me Senneville arrive et leur offre sa maison. Mais Rifflard, qui donne le ton à la petite ville, décide tout le monde à congédier les Parisiens. M.me Senneville les prie de sortir de chez

elle. M. Rifflard envoie à Desroches un cartel pour le lendemain ; et M.lle Vernon, une sommation de l'épouser. Une chose qui le suprend, c'est l'arrivée de M.me Belmont, avec qui il se réconcilie et qu'il épouse ; ce qui termine toutes les disputes, et rétablit la paix dans la petite ville.

La gaieté est le principal mérite des ouvrages du C. Picard ; celui ci même, sous ce rapport, est inférieur à ses dernieres productions.

M.lle *Adeline*, qui a débuté dans cette pièce par le role de la fille de M.me Guibert, mérite des encouragemens, ainsi que le C. *Picard* jeune, qui a débuté par un petit role de valet.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La Roulette.

Cette pièce a été jouée et sifflée le 12 floréal.

Un sujet froid, point de gaieté, des couplets soignés : mais sans trait : voilà les raisons, plus que suffisantes, qui ont déterminé sa chute.

T. D.

Le Procès des Poulardes de la Flèche et du Mans.

Le sujet de cet *Ambigu*, *lardé de couplets*, est le procès ridicule qui occupe, dans ce moment, nos

nouvellistes, et qui va se juger *très-sérieusement*. Les auteurs des *Dîners du Vaudeville* se sont réunis pour le traiter; mais quoiqu'ils ayent, dans le couplet d'annonce, invoqué le *goût* des spectateurs, ils n'ont pu réussir à lui faire trouver un peu de *sel* dans leur *ambigu réchauffé* de pointes et de calembourgs.

La scène est à Falaise, dans une auberge, dont le maître reçoit ordinairement chez lui M. l'*Ergot* et M.me *Bonbec*, lorsqu'ils passent pour aller vendre à Paris leurs volailles, l'un du Mans, l'autre de la Flèche. *Coco*, fils de M.me Bonbec et *Poulotte*, fille de M. l'Ergot, s'aiment, et viennent prier M. *Dandinet*, juge, qu'a procuré le maître de l'auberge, de faire perdre le procès à leurs parens, qui, à cause de leur dispute, refusent de les unir. Dandinet le promet : il dit que cette cause flatte infiniment le *palais*, et se promet de se faire une réputation dans cette affaire. Au lieu d'un fauteuil, il fait mettre sur une estrade une *chaise*, parce que, dit-il, la justice s'endort quand le juge est *à son aise*.

Les parens viennent plaider eux-mêmes devant Dandinet, après avoir donné chacun quelque argent à un normand, témoin de son métier, qui doit jurer pour eux. M. *Dégustant*, médecin de la ville, et M. *Lesec*, fondateur de l'*athénée de Falaise*, sont adjoints au juge. L'un doit juger, d'après la grande habitude qu'il a de manger des Poulardes de la Flèche et du Mans; l'autre, par la connoissance qu'il a de toutes leurs qualités, connoissance précieuse qu'il a acquise dans les ouvrages d'histoire

naturelle. Malgré leur éloquence, les avocats, ne faisant pas grand effet sur les juges, font apporter chacun une poularde de leur pays. D'après l'*exposé des pièces*, les juges qui ont bien mangé en les *examinant*, prononcent qu'ils sont fort embarrassés sur le choix.

Devineroit on le dénouement ?..... Croiroit-on que la pièce se termine comme une tragédie ancienne, ou comme un opéra moderne ; enfin qu'on a employé pour ressource :

Deus ex machina?

Dandinet invoque le génie de son bisaïeul *Perrin Dandin*, qui prononça dans une affaire non moins *délicate*, celle du chapon mangé par un chien. Le tribunal et le juge sont renversés ; l'illustre Dandin sort de terre, au bruit du tonnerre, et ordonne que les jeunes gens soient unis, et que les parens se réconcilient. Une ronde termine cette *véritable parade.*

Les auteurs n'ont point été demandés. S'ils l'avoient été, nous ne croyons pas qu'ils se fussent fait connoître. T. D.

LIVRES

LIVRES DIVERS (1).

PHYSIQUE.

ÉLÉMENS de Physique, à l'usage des colléges; par P. L. R. LANGE, professeur émérite de philosophie en l'université, au collége du cardinal Lemoine. A Paris, chez *Colas*, libraire, place Sorbonne, n.° 21. in-8.° de 252 pag. Prix : 3 fr. 25 cent.

Ces *élémens* utiles n'ont pas été annoncés dans le temps où ils ont paru, c'est ce qui engage l'auteur à les faire annoncer de nouveau.

TRAITÉ des moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion et d'en arrêter les progrès; par L. B. GUYTON-MORVEAU, membre de l'Institut national de France, et de plusieurs sociétés savantes de France, et étrangères. A Paris, chez *Bernard*, libraire de l'école polytechnique, quai des Augustins, n.° 31, porte cochère, au 1.er, près la rue Git-le-Cœur. An 9 (1801). in-8.° de 307 pag. Prix, 4 fr. pour Paris, 5 fr. franc de port.

Voyez ce qui en a été dit à l'article du compte rendu des travaux de la première classe de l'Institut (2).

ORNITHOLOGIE.

HISTOIRE naturelle des Colibris et des Oiseaux-Mouches, par J. B. AUDEBERT. 3.e livraison. A Paris, chez *Desray*, libraire, rue Hautefeuille, n.° 36.

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont nous donnerons un extrait.

(2) *Magasin Encyclop.* Année VII, t. VI, p. 378.

Cette livraison contient 6 planches qui représentent le Hausse-col doré *(Trochilus aurulentus)* (1) mâle et femelle, espece nouvelle; le Hausse-col à queue fourchue *(Trochilus elegans)*; le Colibri vert *(Trochilus viridis)*, espèce nouvelle; le Plastron blanc *(Trochilus margaritaceus* (2), le Brin blanc *(Trochilus superciliosus)*, mâle et femelle.

Voyez ce que nous avons dit des deux premières livraisons de cet ouvrage, dans le *Magasin encyclopédique*, année VII, t. V, p. 556, et t. VI, p. 556.

MÉDECINE.

LEÇONS d'Alphonse LEROY, professeur à l'école de médecine de Paris, sur les pertes de sang, pendant la grossesse, lors et à la suite de l'accouchement, sur les fausses couches, et sur toutes les hœmorrhagies A Paris, chez *Méquignon* l'aîné, libraire, rue de l'École-de-Medecine, n.° 3, vis-à-vis la rue Hautefeuille. An 9 (1801). 8.° de 102 pag. Prix, 1 fr. 50 cent. broché, et 1 fr. 80 cent., franc de port.

Le C. ALIBERT vient de publier une traduction de l'ouvrage de PASTA, *sur les pertes de sang.* Ce traité, en deux volumes, contient une quantité immense de notes; néanmoins ceux qui veulent se livrer à la pratique de l'art de guérir, ne l'ont pas jugé assez satisfaisant. Ils y ont trouvé trop peu d'ordre, trop de matières étrangères à l'objet, une incertitude sur les points capitaux de pratique,

(1) Nous observerons que ce mot, composé pour montrer que cet oiseau diffère du *Trochilus aureus*, n'est pas latin. Cet oiseau pourroit bien n'être qu'une variété du Hausse-col vert, *Trochilus auratus.*

(2) Il y a dans le texte *Magoritaceus;* mais c'est sans doute une faute d'impression.

propre à plonger ou dans l'erreur, ou dans des perplexités funestes. Le C. *Lobstein*, accoucheur-adjoint de l'hospice civil de Strasbourg, a donc pensé qu'en publiant ces leçons, il rempliroit une lacune importante. Dans l'ouvrage de *Pasta*, on ne trouve rien sur les hæmorrhagies qui arrivent hors le temps de la grossesse; tandis que, dans le petit volume que nous annonçons, il est traité de plus de matieres, et en quelque sorte avec plus d'étendue, parce qu'on n'y a mêlé rien d'étranger à l'objet principal.

Ces *Leçons* du C. Leroy offrent de la clarté, de la méthode, des bases fixes, une théorie fondée sur l'organisation, sur le développement de la matrice par l'etat de grossesse, sur le mécanisme de la formation des enveloppes de l'enfant, et sur les rapports de ces différentes parties entre elles.

Cet ouvrage, résultat précieux de l'enseignement d'un praticien consommé, pourra guider les gens de l'art dans les cas les plus difficiles; il pourra encore, par sa clarté, indiquer l'art aux étudians en médecine et même aux sages-femmes; il enseignera non-seulement à remédier aux pertes, aux hæmorrhagies, mais, ce qui est plus précieux encore, à les prévoir et très-souvent à les éviter.

Ce travail, vraiment utile à l'humanité, mérite d'être dans les mains de tous ceux qui se livrent à l'art de guérir.

Economie.

Canaux de la Manche, indiqués pour ouvrir à Paris deux débouchés à la mer; par David Leroy, *membre de l'Institut national.* Seconde édition. Paris. Germinal an 9 de la république. in-8.° de 16 pages.

Dans un moment où le gouvernement tourne son attention sur tout ce qui peut contribuer à faire fleurir le commerce, principalement dans l'intérieur de la république, on doit savoir gré au C. Leroy d'avoir fait reimprimer ce petit écrit *sur les Canaux de la Manche*, publié, dès l'année 1791, par l'ingénieur-géographe *Dupin-Triel.* Si on ouvroit ces canaux, ils auroient le double avantage d'offrir de grands travaux au peuple, et de concourir à rendre Paris port, au moyen des petits navires décrits par le C. Leroy, dans ses *Lettres à Franklin.*

Le C. Leroy indique successivement les canaux qu'il propose de creuser, il en développe les avantages et donne un aperçu des frais que chacun d'eux entraîneroit. Le *canal de l'Arche*, depuis Bon-Port jusqu'à Porte-Joie, de 7 milles de longueur, 14 à 15 mètres de largeur et 2 $\frac{1}{2}$ de profondeur, coûteroit 1,400,000 fr., en comptant 200 000 fr. pour chaque mille d'un canal de ces dimensions.

Le second canal de la Manche, que le C. Leroy propose, en remontant de cette mer vers Paris, est celui de Vernon; il commenceroit au dessous de Vernonet et seroit conduit jusqu'à l'embouchure la plus orientale de l'Epte dans la Seine. Ce canal feroit éviter aux navires ou aux bateaux qui le suivroient, le passage du pont de Vernon; il auroit 3 milles $\frac{1}{2}$ de longueur et coûteroit 700,000 fr.

Le 3.e de ces canaux de la Manche seroit creusé de Dieppe à cette partie de la Seine où se jette la rivière d'Epte; il aboutiroit au canal de Vernon et ouvriroit à Paris un second débouché à la mer.

La dépense pour le construire seroit de 3,000,000 fr. Le C. Leroy l'appelle *canal des Naupotames*, parce que ces sortes de bâtimens seroient, de tous les navires, ceux qui le parcourroient avec le plus d'avantage. Toutes les marchandises qui arrivent à Paris par terre, de la Flandre, de Dunkerque et de toute la côte comprise entre cette ville et Dieppe, viendroient à la capitale par ce canal. Il serviroit encore à des diligences très-légères qui approvisionneroient Paris, avec autant d'abondance que de célérité, de presque tout le poisson qui y est nécessaire, et même, dans les temps de disette, des blés qu'elle reçoit du Nord.

Le 4.e canal proposé par le C. Leroy, est celui de *Sartrouville*, qui seroit tracé, mais non pas en ligne droite, de Sartrouville jusque vers Argenteuil. Le revenu qu'il rendroit, seroit immense, comparé au peu de dépense que sa construction exigeroit; car il recevroit presque tous les navires qui viendroient du Havre et de Dieppe, tous les bateaux d'une médiocre grandeur, qui remonteroient de Rouen, et tous ceux qui viendroient de l'Oise. Ce canal ne coûteroit que 700,000 fr.

Dès que ces quatre canaux seroient ouverts, tous les navires d'une forme très-alongée, de 150 à 160 tonneaux, pourroient, sans obstacle, arriver au port de Neuilly. Tous ces canaux qui ne coûteroient que 7 millions, faciliteroient et abrégeroient tellement la navigation de la Seine, que le C. Leroy pense pouvoir en fixer les revenus à 8 ou 900,000 fr.

Dès qu'ils seroient ouverts, les navigations maritimes de Paris à la Manche, par Dieppe et par l'embouchure de la Seine, seroient établies. Pour que cette dernière fût sans danger, il faudroit achever le canal de Vauban, pour faire éviter aux navires qui y passeroient, les bancs mobiles et dangereux qui obstruent l'embouchure de la Seine. Lorsqu'il seroit terminé, ce seroit alors, et alors seulement, qu'on verroit un grand nombre de bâtimens venir de la Manche à Paris, sans danger

et dans un temps fort court et déterminé. Ce seroit alors que cette ville pourroit, à juste titre, conserver le vaisseau qu'elle porte pour arme depuis huit siècles. Ce seroit alors enfin que, par ses relations maritimes et commerciales dans les quatre parties du monde, elle seroit digne d'être la capitale d'un état grand et puissant.

GÉOGRAPHIE.

CARTE GÉNÉRALE DE LA PRUSSE, de l'est, de l'ouest, de la nouvelle Prusse orientale et de la Prusse méridionale, conformément au traité des limites de 1797; divisée suivant les départemens actuels des neuf chambres, et accompagnée du cours des nouvelles stations des postes; par D. F. SOTMANN, secrétaire privé et géographe de l'académie royale de Berlin: comprenant en outre les marches de Brandebourg, les duchés de Poméranie, de Silésie et de Magdebourg, ainsi que toutes les possessions de la Prusse, enclavées dans les divers cercles de l'empire d'Allemagne, et en Suisse; par J. B. POIRSON, ingénieur-géographe.

Cette carte, la plus complète qui ait paru jusqu'à ce jour, étoit destinée à accompagner l'*Histoire de Frédéric-Guillaume II, par L. P. SÉGUR.* Elle n'a pu être finie plus tôt. Elle a été gravée par *J. B. P. Tardieu* l'aîné, rue de Sorbonne, n.° 385, chez qui elle se vend. Prix, 3 fr. enluminée sur papier nom de Jesus, et 3 fr. 50 c. sur colombier. Elle se vend aussi chez *Buisson*, lib., rue Hautefeuille, n.° 20.

N. B. Tous ceux qui possèdent l'ouvrage du C. *Ségur*, sont indispensablement interessés à se procurer cette carte, à laquelle le nom seul de son auteur donne déja un très-grand prix; mais le fini parfait dont le burin de l'artiste l'a embelli, est encore un motif pour la faire rechercher par tous les amateurs.

Statistique.

Aperçu statistique de l'Electorat d'Hanovre, dans son état actuel, et de ce qu'il deviendroit par sa réunion aux états du roi de Prusse. A Paris, à l'ancienne librairie du C. *Dupont*, rue de la Loi, n.° 1231, an 9, in-8.° de 32 pages. Prix, 60 cent.

L'auteur de ce petit écrit, originaire du Hanovre, a pensé, avec raison, qu'un aperçu de ce que cet électorat est, et de ce qu'il pourroit devenir, lorsqu'il sera bien administré, mériteroit quelque attention dans un moment où ce pays, trop peu connu en France, vient d'être occupé par les troupes du roi de Prusse; occupation qui, vraisemblablement, aura quelque influence sur le sort de ce pays. L'auteur fait très-bien voir quelle importance la monarchie prussienne doit acquérir par la possession de ce pays.

Beaux-Arts.

Plans, Coupes, Elévations des plus belles maisons et hôtels construits à Paris et dans les environs; par J. Ch. Krafft, architecte, et N. Ransonnette, graveur; premier Cahier. A Paris, chez *Leroult*, quai Malaquais, au coin de la rue des Petits Augustins, in-fol.° Prix, 6 fr. la livraison pour Paris, et 7 fr. pour les départemens.

« Tous les gens de goût, » disent les éditeurs dans l'avant-propos, écrit en français, en allemand et en anglais, qui se trouve en tête de ce recueil, « ont remarqué la révolution qui s'est opérée en « France dans les arts et particulièrement dans l'ar- « chitecture, depuis environ vingt-cinq années. Les « connoissances généralement répandues dans la so- « ciété, la mode des voyages et l'instruction, ont « amené, dans l'art de bâtir et de décorer les édi-

« fices, un changement remarquable. Le grand « nombre des maisons particulières qui ont été éri- « gées dans de nouveaux quartiers, et pour des pro- « priétaires opulens qui avoient rapporté de leurs « voyages en Italie ou d'autres contrées, le goût de « la nouveauté, un certain penchant à s'écarter « des anciennes routines, et à les affranchir de plu- « sieurs préjugés, a totalement changé la physio- « nomie de notre architecture; et les étrangers qui « croiroient en avoir une idée en consultant les an- « ciens recueils de nos bâtimens, ou en puisant ses « principes dans les ouvrages qui ont anciennement « traité cette matière, seroient dans une erreur « grossière. »

Ces réflexions ont engagé les éditeurs à publier ce recueil des bâtimens les plus agréables et les plus élégans, tant sous les rapports de la décoration extérieure, que sous ceux de la distribution et de la décoration intérieure. Pour les donner avec plus de fidélité, les éditeurs se sont procuré, des artistes mêmes qui les ont érigés, les plans et les détails; et lorsque cela n'a pas été possible, ils ont levé et dessiné les plans sur la place avec exactitude.

Comme la plupart des auteurs de ces édifices existent encore, les éditeurs ont cru devoir s'abstenir de toute réflexion critique, « afin, disent-ils, de « laisser au public la plus entière liberté de jugement, « et parce que le seul rapprochement de ces diffé- « rentes productions suffira pour mettre ce public à « même de prononcer sur le mérite de ces bâti- « mens. »

On a adopté pour ce recueil une échelle commune pour les plans, et une pour les élévations, double de la première, afin que l'on puisse juger comparativement de la grandeur des édifices. Souvent les lignes de l'architecture sont détachées sur un fonds de paysage, dont les formes libres contrastent très-bien avec les masses sévères des édifices. On a fait tirer des exemplaires sur papier d'Hollande, à l'u-

sage de ceux qui voudront colorier ces planches en les lavant.

Les six gravures, dont cette 1.ere livraison est composée, représentent, 1.° l'élévation, la coupe et le plan du rez-de-chaussée de la maison de madame de *Brunoy*, aux Champs-Elysées, habitée aujourdhui par le C. *Leavenworth*, américain, bâtie par *Boullée*, architecte, en 1772.

2.° L'élévation, la coupe et le plan du 1.er et du 2.e étage de la maison du C. d'*Argenson*, située aussi aux Champs-Elysées, présentement occupée par le C. *N. Laissiel*, bâtie par l'architecte *Lemoine*, en 1780.

3.° La maison du C. *Olivier*, architecte, rue de la Pépinière, faubourg Honoré, bâtie en 1799. Cette planche offre deux élévations, la coupe et le plan du rez-de-chaussée.

4.° L'élévation, la coupe et le plan du rez-de-chaussée et du 1.er étage de la maison du C. *Bellanger*, située rue Neuve-des-Capucines de la Chaussée d'Antin, aujourd'hui occupée par le C. *Fauchard*, bâtie par le C. Belanger, architecte, en 1787.

La 5.e et la 6.e planche offrent la maison du C. de *Sainte-Foix* et *Carenne*, rue Basse-du-Rempart, près la Chaussée d'Antin, ayant vue sur le Boulevart; elle a été bâtie par le C. *Brogniard*, en 1775; et la restauration, qui comprend la cour et l'escalier, a été faite par le C. *Happe*, architecte, en 1798.

La 5.e planche offre l'élévation de la façade principale de cette maison, ainsi que le plan. Sur la 6.e planche, on voit l'élévation de la même maison du côté du jardin, et la coupe sur la longueur du bâtiment.

L'exécution de cet ouvrage est très-soignée. Les dessins sont faits par le C. *J. C. Krafft*, architecte; et la gravure, qui offre les monumens avec beau-

coup de netteté et au simple trait, a été soignée par *Ransonnette*. Il est à désirer que cette entreprise soit aussi bien accueillie du public qu'elle le mérite.

VOYAGES.

* *VOYAGE dans l'empire de Maroc et le royaume de Fez, fait pendant les années* 1790 *et* 1791, *par G. LAMPRIÈRE; contenant*, 1.° *Une description exacte de ces deux pays, et particulièrement du Mont-Atlas.* 2.° *Un aperçu des productions et du commerce, des revenus et dépenses, des forces de terre et de mer de cet empire.* 3.° *Du gouvernement et des lois, de la religion, des mœurs et coutumes, de l'abrutissement et de l'esclavage des Maures, du despotisme et de la cruauté du prince qui les gouverne.* 4.° *De la décadence des sciences et arts, de l'ignorance des peuples, et surtout des médecins arabes.* 5.° *Enfin, des détails très-curieux sur le harem ou le sérail de l'empereur de Maroc, où l'auteur, en sa qualité de médecin et chirurgien européen, a pu seul pénétrer jusqu'à ce jour: accompagné d'une carte géographique de l'Afrique, par le major* Rennel; *augmentée d'un itinéraire pour l'intelligence de ce voyage, par* Brion *père, ingénieur géographe; et ornée des vues de Tanger et de Maroc; traduit de l'anglais, par M. de SAINTE-SUZANNE.* A Paris, chez *Tavernier*, libraire, rue du Bac, n.° 937 *Legras* et *Cordier*, imprimeurs-libraires, rue Galande, n.° 50. An 9. 1801. In-8.° de 440 pages; caractère cicero, sur papier carré d'Auvergne, orné de cartes et vues. Prix, 5 fr., et 6 fr. 20 cent. franc de port, par la poste.

Nota. Il a été tiré vingt-cinq exemplaires sur papier carré vélin double. Prix, 9 fr., et 10 fr. 20 cent. franc de port.

* *Voyage en Hongrie, précédé d'une description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schoenbrunn, par le D. Robert Townson, publié à Londres en 1797, traduit de l'anglais par le C. Cantwel, enrichi de la carte générale de la Hongrie et de 18 planches.* A Paris, chez *Poignée*, imprim.-lib., rue Hautefeuille, n.° 16. An 7. 2 vol. in-8.° de 270 et 330 pag.

Histoire.

De l'Homme d'État, considéré dans Alexandre-Sévère, mis en parallèle avec les plus vertueux des empereurs romains; par le C. Dememieux, ancien major d'infanterie allemande, inventeur de la Pasigraphie, *membre de l'académie des sciences de Harlem, de la société philotechnique de Paris, et de la société des observateurs de l'homme.* 1 vol. in-8.° A Paris, chez l'auteur, *au bureau de la Pasigraphie*, rue et faubourg Montmartre, n.° 25; chez *Pierre J. Duplain*, libraire, rue de l'ancienne comédie française, passage du Commerce; et chez les frères *Levrault*, imprim.-libr., quai Malaquais. Prix, 2 fr. 50 c.

Ce volume n'est qu'un fragment d'un plus grand ouvrage intitulé : *Pensées sur le synchronisme et la réaction des causes et des effets en morale et en politique, ayant pour but de rechercher les vrais principes du droit et du devoir dans l'homme et dans les peuples.* Les XXV chapitres que le C. Dememieux publie en ce moment, sont extraits de ce manuscrit; Catherine-la-Grande, dit l'auteur, en 1774, Gustave III, en 1775, en entendirent la lecture, et applaudirent aux vues et au plan du C. Dememieux. Frédéric II et son frère, le prince Henri, ont eu communication de cet ouvrage, et le roi de Prusse désigna à l'auteur les divers passages qu'il désiroit qui fussent lus à l'académie des sciences de Berlin.

Numismatique.

Numophylacium Suhmianum seu *Catalogus numismatum, continens numos antiquos ex auro, argento et ære Græcorum et Romanorum, nec non medii et recentioris ævi aureos quæ, dum vixit, collegit perillustris et generosus dominus Dn.* Petrus-Fridericus *Suhmius, cubicularius nobilis, et historiographus regius, nec non membrum variarum societatum scientiarum Hastæ subjicienda initio mensis novembris anni* 1800. *Per J. J. Weber, rationum quæ de donationibus publicis redduntur in cancellaria Danica revisorem. Hanniæ, Schultzii.* In-8.° de 273 pages.

Cette collection de médailles, mise en vente à Copenhague, au mois de novembre 1800, étoit celle du célèbre Suhm, sur lequel M. Engelstoft a donné, dans ce journal, une excellente notice biographique (1). Cette première partie contient les médailles antiques et les médailles d'or, modernes. La seconde partie qui contiendra les médailles d'argent et de bronzes, modernes, sera la plus considérable et la plus importante, principalement à cause de la belle collection de médailles danoises, que M. de Suhm avoit rassemblée lorsqu'il travailloit à son histoire.

Grammaire.

Petite Grammaire des enfans, par le C. Caminade, membre de plusieurs sociétés savantes. A Paris, chez l'auteur, rue Saint-André-des-Arts, n.° 78; et chez les libraires ci-après: *Agasse*, rue des Poitevins, n.° 18; *Deterville*, rue du Battoir, n.° 16; *Moutardier*, quai des Augustins, n.° 28; *Desenne*, au palais du Tribunat. Pluviose an 9. In-12 de 50 pages. Prix, 60 centim. l'exemplaire et 5 fr. la douzaine, ou 75 cent. et 6 fr. francs par la poste.

(1) Année V, t. II, p. 295.

Cette grammaire est simple, claire, courte et facile, et très-utile pour l'enfance à laquelle elle est destinée.

MÉTHODE analytique pour apprendre la langue anglaise, divisée en 3 parties; par le C. BOURGEOIS, professeur de grammaire générale à l'école centrale du département de la Somme. A Paris, chez *Colas*, libraire, place Sorbonne, n.° 412; et se trouve à Amiens, chez *Wallois*, lib. rue Basse-Saint-Martin. An 9. 8.° de 218 pag.

ÉLÉMENS de grammaire générale, appliqués spécialement à la langue française, à l'usage des commençans; par J. F. MICHEL, directeur du pensionnat établi près l'école centrale du département de la Meurthe. A Nancy, chez *Hœner* et *J. R. Vigneulle*, imprimeurs, rue de la Constitution, n.° 10. An 9 de la république. 8.° de 153 pag. Prix, 1 fr. broché.

LITTÉRATURE.

**CORRESPONDANCE littéraire adressée à son Altesse impériale, Mg.r le grand-duc de Russie, aujourd'hui empereur de Russie, et à M. le comte André Schowalow, chambellan de l'impératrice Catherine II, depuis 1774 jusqu'à 1789; par Jean-François LAHARPE.* 4 vol. in-8.° Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue Jacob, n.° 1186; et à l'ancienne librairie de *Dupont*, rue de la Loi, n.° 218. Prix, 15 fr. et 20 fr. par la poste.

Cette correspondance, annoncée avant qu'elle fût livrée à l'impression, étoit attendue avec impatience et sera lue avec empressement. Elle n'obtiendra pas tous les suffrages; on trouvera les jugemens du correspondant sur les auteurs morts, un peu sévères, et les auteurs vivans trouveront injustes, partiaux, ceux qui les intéressent : et cela doit

être. Le C. Laharpe qui s'attend à l'exaspération de tous les amours-propres, qui voit les auteurs du moment prendre la défense même des morts, pour persuader au public qu'il a été peu juste envers eux, a pris son parti, comme il nous l'apprend dans sa préface dialoguée, où on lit une réfutation des critiques qu'on ne manquera pas de lui faire. « Je vous disois, répond-il à l'interlocuteur, que « j'avois toujours été un rapporteur de bonne-foi, « dans les procès littéraires, ce qui m'a souvent « mis bien mal avec les parties; mais j'ai eu aussi « une récompense, en voyant mes conclusions, au « moment où je les ai relues, assez généralement « ratifiées par la cour souveraine du public, avec « le grand sceau du temps..... Il y a longtemps « que je n'ai rien à gagner ni à perdre avec les « auteurs, et de part et d'autre, tout est à peu près « arrangé, du moins jusqu'à ce que je ne sois plus. « Il me suffit que, même dans une espèce d'écrit « qui me dispensoit de toute réserve, surtout avec « ceux qui s'étoient tout permis contre moi, l'on « ne puisse apercevoir, je ne dis pas la haine, « mais même l'inimitié. Vous vous doutez bien que « le personnel est toujours mis de côté, hors dans ce « qui est, pour ainsi dire, du domaine public. — « Soit, mais vous allez r'ouvrir les blessures de « l'amour-propre. — Est-ce que celles-là se ferment ? »

En parcourant les volumes que nous annonçons, nous avons recueilli quelques anecdotes qui nous fourniront un article assez intéressant.

POÉSIE.

* *LA CONQUÊTE de Naples par Charles VIII.* Ouvrage composé sous le règne de Louis XV, par Paul G., avec cette épigraphe : *Juvenilia mea.* 3 vol. 8.° Prix, 12 fr. et 15 fr. franc de port. Paris. An 9. Chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Le Démérite des Femmes, poème, par F. L. *Pelletier-Saint-Julien.* De l'imprimerie de *Guilleminet.* A Paris, chez *Debray*, palais du Tribunat, n.° 235. An 9. In-12 de 52 pages. Prix, 1 fr. et 1 fr. 25 c. franc de port.

Cette satyre contre les femmes ne fera point oublier celle de Boileau.

Romans.

L'Hermite de vingt ans, anecdote du 18.e siécle, avec romances, par Louis *Ponet, avec cette épigraphe :*

De nos premières passions, dépend le reste de nos jours.

2 vol. in-18. Prix, 1 fr. et 1 fr. 25 c. pour les départemens. A Paris, chez *Lemarchand*, libraire, place de l'École, et chez *Imbert*, imprimeur, cloître Notre-Dame. An 9 (1800).

Un jeune homme, après avoir éprouvé tout ce que l'amour malheureux peut causer de tourmens, fuit le monde entier, et se confine dans un petit hermitage où il gémit en liberté. Séparé de sa famille depuis plusieurs années, il rencontre sa sœur que le hasard conduit dans son hermitage, et il lui raconte ses malheurs et la perfidie d'une maîtresse adorée, dont il élève l'enfant auprès de lui. La mort de cet enfant est bientôt suivie de la sienne. Le repentir de sa maîtresse ne vient qu'après sa mort; et la cause première de leurs malheurs, un riche débauché à qui les crimes ne coûtent rien pour se satisfaire, jouit tranquillement du fruit de ses forfaits.

Ce roman offre des situations attachantes; il est bien conduit et rempli de pensées agréables. Il est malheureux que le style ne réponde pas à l'imagination. Les fautes de l'imprimeur se sont jointes aux négligences de l'auteur, pour blesser à tout moment la langue et la grammaire. Cependant nous conseillons à l'auteur de ne pas se décourager et

de continuer une carrière où l'esprit fait les principaux frais. T. D.

LA VISITE NOCTURNE, traduit de l'anglais de Maria-Regina ROCHE, auteur des Enfans de l'abbaye, *par* J. B. J. *BRETON*. A Paris, chez *Gueffier* jeune, au cabinet de lecture, boulevart Cerutti, n.° 21. An 9 (1801). 6 vol. in 18, de 184, 179, 187, 179, 179 et 195 pages. Prix, 4 fr. 50 c. et 6 fr. franc de port.

Un titre annonçant quelque chose de mystérieux, le nom d'une célèbre romancière anglaise, en voilà plus qu'il n'en faut pour exciter la curiosité des lecteurs français. Ils doivent pourtant savoir gré au traducteur intelligent et éclairé d'avoir retranché quelques longueurs et quelques imperfections échappées à la chaleur de la composition et surtout à la facilité de l'auteur. La grande fécondité des Anglais, en fait de romans, semblera toujours étonnante et pourroit effrayer, si l'on ne voyoit pas cette marchandise se débiter rapidement, et le nombre des amateurs croître tous les jours. Celui-ci étant en 6 volumes, nous nous dispenserons d'une analyse détaillée; nous nous contenterons de porter notre jugement, en invitant à lire le roman lui même, qui est bien écrit et intéressant, quoique l'intrigue ne soit pas très-nouvelle. Le titre qui sembleroit annoncer un roman merveilleux, trompe l'attente du lecteur qui n'y trouve que des événemens simples et naturels. Il n'a rapport qu'au dénouement qui a le mérite d'être imprévu. T. D.

(N.° 4.) Messidor an 9.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,
tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les CC. ALIBERT, DOLOMIEU, DESGENETTES, BAST, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, DUMÉRIL, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, BARBIER, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, BASSINET, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, VAN-MONS, TRAULLÉ,

Léveillé, Cuvier, Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Boettiger, Visconti, Villoison, Willemet, Winckler, etc. fournissent des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes;

Il faut affranchir les lettres.

Appendix ad editionem Novi Testamenti græci, è codice MS. Alexandrino à C. G. *Woide descripti, in quâ continentur fragmenta N. T., juxtà interpretationem dialecti superioris Ægypti, quæ Thebaidica vel Sahidica appellatur, cum dissertatione de versione Bibliorum ægyptiacâ, quibus subjicitur codicis Vaticani collatio.* Oxonii, è typogr. *Clarendon.* 1799. Fol.

Ce volume qui est annoncé, par son titre même, comme destiné à faire suite à la magnifique édition du texte original du *Nouveau Testament*, d'après le manuscrit Alexandrin, publiée, en l'année 1786, par les soins de C. G. Woide et par ordre de l'université d'Oxford, comprend trois parties distinctes.

La première est une collation complète du manuscrit du Vatican, pour la partie du *Nouveau Testament;* elle avoit été faite primitivement pour R. Bentley. L'édition avec laquelle ce manuscrit est comparé, est celle d'Oxford, 1675. On y trouve aussi les leçons qu'a suivies *Wolfius Cephalæus*, dans son édition donnée à Strasbourg, en 1524. En publiant cette collation, Woide satisfaisoit au vœu de l'illustre Michaëlis. Ce vœu se trouve aujourd'hui doublement rempli par l'édition critique du N. T. de M. *Birch.* Cette collation qui occupe

119 pages, peut être véritablement considérée comme un supplément à l'édition du manuscrit Alexandrin, et en y joignant l'edition des *Evangiles* et des *Actes des Apôtres*, publiée, d'après le manuscrit de Beze, en l'année 1793, par M. Kipling, et dont la publication est due à l'université de Cambridge, on aura sous les yeux le texte des trois manuscrits les plus célèbres du *Nouveau Testament.*

Le 2.e morceau contenu dans ce volume est une dissertation de Woide *sur les versions de l'Ancien et du Nouveau Testament, en langue ægyptienne.* Cette dissertation avoit déja été publiée en allemand, en l'année 1778, dans le tome III des *Symbolæ Kilonienses*, ou *J. And.* CRAMERS *Beytræge zur Beforderung theologischer und anderer wichtigen Kentnisse.* Mais cette dissertation composée dès 1774, avoit été retouchée en beaucoup d'endroits par Woide qui se proposoit de la faire imprimer de nouveau en latin, à la tête des *fragmens de la version saïdique* du N. T. L'éditeur dont nous parlerons dans un instant, a eu soin de faire remarquer les différences des deux rédactions ; et toutes les fois que la rédaction allemande contenoit quelque chose qui ne se trouvoit pas dans la rédaction latine, il l'a traduit en latin et rejeté en notes au bas des pages. On trouve dans cette dissertation, une collation complète de tous les *fragmens de la version saïdique*, avec le texte grec de l'édition de Millius. Enfin cette dissertation est terminée par *deux visions apocryphes de Daniel*,

tirées de deux manuscrits conservés à Paris, dont l'un appartenoit à la bibliothèque nationale, et l'autre, réunie aujourd'hui au même dépôt, appartenoit précédemment à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Ces deux visions sont écrites en langue copte ou dialecte de la Basse-Ægypte. Elles sont suivies de cinq cantiques en dialecte du Saïd ou de la Haute-Ægypte, attribués à Salomon, et tirés du célèbre manuscrit du docteur Askew, intitulé *la Fidelle sagesse*, ouvrage dû à quelque branche des Gnostiques, et encore trop peu connu. Ces morceaux sont accompagnés d'une version latine. La dissertation entière occupe 151 pag.

Enfin la 3.e partie de ce volume renferme tous les *fragmens* que Woide avoit pu réunir, de la version saïdique des livres du N. T., avec une traduction latine. A la tête de ces fragmens, est une préface de l'éditeur, M. *Henry Ford*, professeur de langue arabe en l'université d'Oxford, qui, après la mort de Woide, arrivée au mois de mai 17 0, fut chargé par les directeurs des presses de Clarendon, de la continuation de l'ouvrage de ce savant. Les fragmens des trois premiers évangélistes seulement étoient imprimés, et ceux de l'Évangile de saint Jean étoient en état d'être livrés à l'impression. Le reste de l'ouvrage étoit en ordre, quant au texte saïdique; mais la version latine, presque toute entière, étoit encore à faire, et le texte même, destiné à l'impression, avoit besoin, en plus d'un endroit, d'être revu sur les manuscrits originaux. M. Ford a rempli cette tâche avec tout

le zèle et toute l'exactitude que lui inspiroient son attachement et son respect pour la mémoire de Woide, et il a poussé l'attention jusqu'à revoir, sur les manuscrits, le texte déja imprimé des trois premiers évangélistes. Enfin il a soumis à une nouvelle vérification, la copie de la collation du manuscrit du Vatican, qui devoit servir à l'impression. La préface contient 24 pages. Les fragmens imprimés en deux colonnes, dont l'une contient le texte saïdique, et l'autre une version latine, sont accompagnés de notes critiques et grammaticales: ils occupent 230 pages, sauf quelques erreurs dans la pagination.

Ce volume est exécuté avec soin, quoique sans luxe. Il est fâcheux que l'on y ait employé des caractères grecs trop menus, qui répondent mal à la grandeur du format. Il est orné de trois planches qui font connoître la forme des caractères grecs ou ægyptiens des manuscrits les plus remarquables, cités dans le corps de l'ouvrage.

Les littérateurs qui s'occupent de l'étude critique du *Nouveau Testament*, sauront gré à M. Ford des peines que lui ont coûtées la révision des manuscrits de l'auteur, et l'édition de ces fragmens, quoiqu'ils n'adoptent peut-être pas sans restriction l'opinion de Woide, sur leur antiquité et leur importance. Ceux qui s'attachent à l'étude de la langue des Ægyptiens ou Coptes, apprécieront aussi son travail et souhaiteront qu'il continue de donner ses soins aux autres ouvrages que Woide a laissés manuscrits, et dont la publication ne pourroit

manquer de contribuer à faciliter l'étude de cette langue et spécialement du dialecte saïdique. Si M. Ford, que le travail qu'il vient de publier, a familiarisé avec ce dialecte, faisoit connoître, du moins en partie, l'ouvrage contenu dans le manuscrit du D. Askew, il ajouteroit beaucoup à ce que lui doivent les amateurs de la littérature ægyptienne; et son nom placé à côté de celui des La Croze, Jablonsky, Scholtz, Woide, etc. auroit les mêmes droits à leur reconnoissance.

En finissant cette courte notice, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que le projet formé, il y a quelques années, par la cour de Rome, pour faire publier le texte du *Nouveau Testament*, d'après le célèbre manuscrit du Vatican, ait trouvé des obstacles qui en ont empêché l'exécution. Ce manuscrit fait partie aujourd'hui des trésors de la bibliothéque nationale. Est-il permis de se flatter que ce qui n'a point été fait à Rome, puisse s'exécuter en France, où ce genre de littérature, et en général la philologie et la critique sacrée sont si peu cultivées? ou faut-il souscrire à cette réflexion de Michaëlis qui, en manifestant le desir de voir publier, en France, le célèbre manuscrit grec et latin, connu sous le nom de *Codex Claromontanus*, comme l'avoit été récemment, en Angleterre, le manuscrit Alexandrin (1), ajoutoit: « Ce souhait

(1) Ce manuscrit est celui dont Aymon avoit volé trente-cinq feuillets qui avoient passé en Hollande et en Angleterre, et furent ensuite restitués à la bibliothéque du roi.

« que je ne puis m'empêcher de former, ne sera « sans doute jamais réalisé. On ne saura pas, même « en France, qu'il ait été fait. Pour l'Angleterre, « de pareils vœux, quoique manifestés en langue « allemande, y retentissent encore quelquefois. »

S. DE S.

BIOGRAPHIE.

EXTRAIT de la notice historique sur DAUBENTON, *lue à la séance publique de l'Institut national de France, du* 15 *germinal an* 8; *par* G. CUVIER, *l'un des sécrétaires de la classe des sciences mathématiques et physiques.*

LOUIS-JEAN-MARIE DAUBENTON, membre du sénat conservateur de la république, et de l'Institut national, professeur au muséum d'histoire naturelle et au collége de France, des académies et sociétés savantes de Berlin, de Pétersbourg, de Londres, de Florence, de Lausane, de Philadelphie, de la société des naturalistes de Paris, de la société philomathique, de celle des pharmaciens, du lycée d'Angers, auparavant pensionnaire anatomiste de l'académie des sciences, et garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle, naquit à Montbar, département de la Côte-d'Or, le 29 mai 1716, de

Jean Daubenton, notaire en ce lieu, et de Marie Pichenot.

Il se distingua dès son enfance par la douceur de ses mœurs et par son ardeur pour le travail, et il obtint aux jésuites de Dijon, où il fit ses premières études, toutes ces petites distinctions qui sont si flatteuses pour la jeunesse, sans être toujours les avant-coureurs de succès plus durables. Il se les rappeloit encore avec plaisir à la fin de sa vie, et il en conserva toujours les témoignages écrits.

Ayant fait ce qu'on nommoit alors la philosophie aux dominicains de la même ville, son père, qui le destinoit à l'état ecclésiastique, dont il lui avoit fait prendre l'habit dès l'âge de douze ans, l'envoya à Paris pour y étudier la théologie ; mais, inspiré par un pressentiment de ce qu'il devoit être un jour, il s'y livra en secret à l'étude de la médecine. Il suivit aux écoles de la Faculté les leçons de Baron, de Martinenq et de Col de Villars, et, dans ce même Jardin des plantes qu'il devoit tant illustrer par la suite, celle de Winslow, d'Hunauld et d'Antoine de Jussieu. La mort de son père, qui arriva en 1736, lui ayant laissé la liberté de suivre ouvertement son penchant, il prit ses degrés à Reims en 1740 et 1741, et retourna dans sa patrie, où il auroit sans doute borné son ambition à l'exercice de la médecine, si un hasard heureux ne l'eût amené sur un théâtre plus brillant.

La petite ville qui l'avoit vu naître, avoit aussi produit un homme qu'une fortune indépendante, une santé robuste, les agrémens du corps et de

l'esprit, un goût violent pour les plaisirs, sembloient destiner à toute autre carrière qu'à celle des sciences, et qui s'y trouvoit cependant sans cesse ramené par la force irrésistible de son génie.

Buffon (c'étoit cet homme), longtemps incertain de l'objet auquel il appliqueroit ses forces, essaya tour-à-tour de la géométrie, de la physique, de l'agriculture. Enfin Dufay, son ami, qui venoit, pendant sa courte administration, de relever le Jardin des plantes de l'état de délabrement où l'avoit laissé l'incurie des premiers médecins qui en étoient alors surintendans nés, lui ayant fait avoir la survivance de sa charge, et étant mort peu de temps après, le choix de Buffon se fixa pour toujours sur l'histoire naturelle, et il vit s'ouvrir devant lui cette immense carrière qu'il a parcourue avec tant de gloire.

Il en mesura d'abord toute l'étendue : il vit d'un coup-d'œil ce qu'il y avoit à faire, ce qu'il étoit en son pouvoir de faire, et ce qui exigeoit des secours étrangers.

Surchargée dès sa naissance par l'indigeste érudition des Aldrovande, des Gessner, des Jonston, l'histoire naturelle s'étoit ensuite desséchée, pour ainsi dire, sous le ciseau des nomenclateurs ; les Ray, les Klein, Linneus même alors, n'offroient plus que des catalogues décharnés, écrits dans une langue barbare, et qui, avec leur apparente précision, avec le soin que leurs auteurs paroissoient avoir mis à n'y placer que ce qui pouvoit être à chaque instant vérifié par l'observation, n'en re-

céloient pas moins une multitude d'erreurs, et dans les détails, et dans les caractères distinctifs, et dans les distributions méthodiques.

Rendre la vie et le mouvement à ce corps froid et inanimé; peindre la nature telle qu'elle est, toujours jeune, toujours en action; esquisser à grands traits l'accord admirable de toutes ses parties, les lois qui les tiennent enchaînées en un système unique; faire passer dans ce tableau toute la fraîcheur, tout l'éclat de l'original : telle étoit la tâche la plus difficile de l'écrivain qui vouloit rendre à cette belle science le lustre qu'elle avoit perdu; telle étoit celle où l'imagination ardente de Buffon, son génie élevé, son sentiment profond des beautés de la nature, devoient immanquablement le faire réussir.

Mais si la vérité n'avoit pas fait la base de son travail, s'il avoit prodigué les brillantes couleurs de sa palette à des dessins incorrects ou infidelles, s'il n'avoit combiné que des faits imaginaires, il auroit bien pu être un écrivain élégant, un poète ingénieux; mais il n'auroit jamais été un naturaliste, il n'auroit jamais pu aspirer au rôle qu'il ambitionnoit, de réformateur de la science.

Il falloit donc tout revoir, tout recueillir, tout observer; il falloit comparer les formes, les dimensions des êtres; il falloit porter le scalpel dans leur intérieur, et dévoiler les parties les plus cachées de leur organisation. Buffon sentit que jamais son esprit impatient ne lui permettroit ces travaux pénibles et obscurs, et que la foiblesse même de sa vue lui in-

terdiroit l'espoir de s'y livrer avec succès. Il chercha un homme qui joignît à la justesse d'esprit et la finesse du tact nécessaire pour ce genre de recherches, assez de modestie, assez de dévouement, pour se contenter d'un rôle secondaire en apparence, pour n'être en quelque sorte que son œil et sa main; et cet homme, il le trouva dans le compagnon des jeux de son enfance, dans Daubenton.

Mais il trouva en lui plus qu'il n'avoit cherché, plus même qu'il ne croyoit lui être nécessaire; et ce n'est pas dans la partie où il demandoit ses secours, que Daubenton lui fut le plus utile. En effet, on peut dire que jamais association ne fut mieux assortie. Il existoit au physique et au moral, entre les deux amis, ce contraste parfait qu'un de nos plus aimables écrivains assure être nécessaire pour rendre une union durable, et chacun d'eux sembloit avoir reçu précisément les qualités propres à tempérer celles de l'autre par leur opposition.

Buffon, d'une taille vigoureuse, d'un aspect imposant, d'un naturel impérieux et porté aux passions, avide d'une jouissance prompte dans les recherches de l'esprit comme dans les plaisirs, sembloit vouloir deviner la vérité, et non l'observer. Son imagination venoit à chaque instant se placer entre la nature et lui, et son éloquence sembloit s'exercer contre sa raison avant de s'employer à entraîner celle des autres.

Daubenton, d'un tempéramment foible, d'un regard doux, d'une modération qu'il devoit à la nature plus encore qu'à la sagesse, portoit dans toutes

ses recherches la circonspection la plus scrupuleuse ; il ne croyoit, il n'affirmoit que ce qu'il avoit vu et touché; bien éloigné de vouloir persuader par d'autres moyens que par l'évidence même, il écartoit avec soin de ses discours et de ses écrits toute image, toute expression propre à séduire; d'une patience inaltérable, jamais il ne souffroit d'un retard ; il recommençoit le même travail jusqu'à ce qu'il eût réussi à son gré, et, par une méthode trop rare peut-être parmi les hommes occupés de sciences réelles, toutes les ressources de son esprit sembloient s'unir pour anéantir son imagination.

Buffon croyoit n'avoir pris qu'un aide laborieux qui lui aplaniroit les inégalités de la route, et il avoit trouvé un guide fidelle qui lui en indiquoit les écarts et les précipices. Cent fois le sourire piquant qui échappoit à son ami, lorsqu'il concevoit du doute, le fit revenir de ses premières idées ; cent fois un de ces mots que cet ami savoit si bien placer, l'arrêta dans sa marche précipitée, et la sagesse de l'un s'alliant ainsi à la force de l'autre, parvint enfin à donner à l'histoire des quadrupèdes, la seule qui soit commune aux deux auteurs, cette perfection qui en ait fait, sinon la meilleure de celles qui entrent dans la grande histoire naturelle de Buffon, du moins celle qui est le plus exempte d'erreurs, et qui restera le plus longtemps classique pour les naturalistes.

C'est donc moins encore par ce qu'il fit pour lui, que par ce qu'il l'empêcha de faire, que Daubenton

fut utile à Buffon, et que celui-ci dut se féliciter de se l'être attaché.

Ce fut vers l'année 1742 qu'il l'attira à Paris. La place de garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle étoit presque sans fonctions, et le titulaire, nommé Noguez, étant absent depuis longtemps, elle étoit remplie de temps à autre par quelqu'une des personnes attachées au jardin. Buffon la fit revivre pour Daubenton, et elle fut conférée par brevet en 1745. Ses appointemens, qui n'étoient d'abord que de 500 fr., furent augmentés par degrés jusqu'à 4000 fr. Lorsqu'il n'étoit qu'adjoint à l'Académie des sciences, Buffon, qui en étoit le trésorier, lui fit avoir quelques gratifications. Dès son arrivée à Paris, il lui avoit donné un logement. En un mot, il ne négligea rien pour lui assurer l'aisance nécessaire à tout homme de lettres et à tout savant qui ne veut s'occuper que de la science.

Daubenton, de son côté, se livra sans interruption aux travaux nécessaires pour seconder les vues de son bienfaicteur, et il érigea par ces travaux mêmes les deux principaux monumens de sa propre gloire.

L'un de ces monumens, pour n'être pas un livre imprimé, n'en est pas moins un livre très-beau et très-instructif, puisque c'est presque celui de la nature. Je veux parler du cabinet d'histoire naturelle du Jardin des Plantes. Avant Daubenton ce n'étoit qu'un simple droguier, où l'on recueilloit les produits des cours publics de chymie, pour les distribuer aux pauvres qui pouvoient en avoir be-

soin dans leurs maladies. Il ne contenoit en histoire naturelle proprement dite, que des coquilles rassemblées par Tournefort, qui avoient servi depuis à amuser l'enfance de Louis XV, et dont plusieurs portoient l'empreinte des caprices de l'enfant royal.

En bien peu d'années, il changea totalement de face : les minéraux, les fruits, les bois, les coquillages, furent rassemblés de toute part et exposés dans le plus bel ordre. On s'occupa de découvrir ou de perfectionner les moyens par lesquels on conserve les diverses parties des corps organisés ; les dépouilles inanimées des quadrupèdes et des oiseaux reprirent les apparences de la vie, et présentèrent à l'observateur les moindres détails de leurs caractères, en même temps qu'ils firent l'étonnement des curieux par la variété de leurs formes et l'éclat de leurs couleurs.

Auparavant, quelques riches ornoient bien leurs cabinets de productions naturelles ; mais ils en écartoient celles qui pouvoient en gâter la symétrie et leur ôter l'apparence de décoration. Quelques savans recueilloient les objets qui pouvoient aider leurs recherches ou appuyer leurs opinions ; mais, bornés dans leur fortune, ils étoient obligés de travailler longtemps avant de compléter même une branche isolée : Quelques curieux rassembloient des suites qui satisfaisoient leurs goûts ; mais ils s'arrêtoient ordinairement aux choses les plus futiles, à celles qui étoient plus propres à flatter la vue qu'à éclairer l'esprit : les coquillages les plus brillans, les agates les plus variées, les gemmes les mieux taillées, les

plus éclatantes, faisoient ordinairement l'objet de leurs collections.

Daubenton, appuyé par Buffon, et profitant des moyens que le crédit de son ami lui obtint du gouvernement, conçut et exécuta un plan plus vaste : il pensa qu'aucune des productions de la nature ne devoit être écartée de son temple ; il sentit que celles de ses productions que nous regardons comme les plus importantes, ne peuvent être bien connues qu'autant qu'on les compare avec toutes les autres ; qu'il n'en est même aucune qui, par ses nombreux rapports, ne soit liée plus ou moins directement avec le reste de la nature. Il n'en exclut donc aucune, et fit les plus grands efforts pour les recueillir toutes ; il fit surtout exécuter ce grand nombre de préparations anatomiques qui distinguèrent longtemps le cabinet de Paris, et qui, pour être moins agreables à l'œil du vulgaire, n'en sont que plus utiles à l'homme qui ne veut pas arrêter ses recherches à l'écorce des êtres créés, et qui tâche de rendre l'histoire naturelle une science philosophique, en lui faisant expliquer aussi les phénomènes qu'elle décrit.

L'étude et l'arrangement de ces trésors étoient devenus pour lui une véritable passion, la seule peut-être qu'on ait jamais remarquée en lui. Il s'enfermoit pendant des journées entières dans le cabinet ; il y retournoit de mille manières les objets qu'il y avoit rassemblés ; il en examinoit scrupuleusement toutes les parties ; il essayoit tous les ordres possibles, jusqu'à ce qu'il eût rencontré celui

qui ne choquoit ni l'œil ni les rapports naturels.

Ce goût pour l'arrangement d'un cabinet se réveilla avec force dans ses dernières années, lorsque des victoires apportèrent au Muséum d'histoire naturelle une nouvelle masse de richesses, et que les circonstances permirent de donner à l'ensemble un plus grand développement. A quatre-vingt-quatre ans, la tête courbée sur la poitrine, les pieds et les mains déformés par la goutte, ne pouvant marcher que soutenu de deux personnes, il se faisoit conduire chaque matin au cabinet, pour y présider à la disposition des minéraux, la seule partie qui lui étoit restée dans la nouvelle organisation de l'établissement.

Ainsi, c'est principalement à Daubenton que la France est redevable de ce temple si digne de la déesse à laquelle il est consacré, et où l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, de l'étonnante fécondité de la nature, qui a produit tant d'êtres divers, ou de l'opiniâtre patience de l'homme qui a su recueillir tous ces êtres, les nommer, les classer, en assigner les rapports, en décrire les parties, en expliquer les propriétés.

Le second monument qu'a laissé Daubenton, devoit être, d'après son plan primitif, le résultat et la description complète de ce cabinet; mais des circonstances que nous indiquerons bientôt, l'empêchèrent de pousser cette description plus loin que les quadrupèdes.

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser la partie descriptive de l'*Histoire Naturelle*, cet ouvrage aussi im-

mense par ses détails qu'étonnant par la hardiesse de son plan, ni de développer tout ce qu'il contient de neuf et d'important pour les naturalistes. Il suffira, pour en donner une idée, de dire qu'il comprend la description, tant extérieure qu'intérieure, de cent quatre-vingt-deux espèces de quadrupèdes, dont cinquante-huit n'avoient jamais été disséquées, et dont treize n'étoient pas même décrites extérieurement. Il contient de plus la description extérieure seulement de vingt-six espèces, dont cinq n'étoient pas connues. Le nombre des espèces entièrement nouvelles est donc de dix-huit ; mais les faits nouveaux relatifs à celles dont on avoit déja une connoissance plus ou moins superficielle, sont innombrables. Cependant le plus grand mérite de l'ouvrage est encore l'ordre et l'esprit dans lequel sont rédigées ces descriptions, et qui est le même pour toutes les espèces. L'auteur se plaisoit à répéter qu'il étoit le premier qui eût établi une véritable anatomie comparée, et cela étoit vrai dans ce sens, que toutes ses observations étant disposées sur le même plan, et que leur nombre étant le même pour le plus petit animal comme pour le plus grand, il est extrêmement facile d'en saisir tous les rapports ; que, ne s'étant jamais astreint à aucun système, il a porté une attention égale sur toutes les parties, et qu'il n'a jamais dû être tenté de négliger ou de masquer ce qui n'auroit pas été conforme aux règles qu'il auroit établies.

Quelque naturelle que cette marche doive paroître aux personnes qui n'en jugent que par le simple

simple bon sens, il faut bien qu'elle ne soit pas très-facile à suivre, puisqu'elle est si rare dans les ouvrages des autres naturalistes, et qu'il y en a si peu, par exemple, qui ayent pris la peine de nous donner les moyens de placer les êtres qu'ils décrivent, autrement qu'ils ne le sont dans leurs systèmes.

Aussi cet ouvrage de Daubenton peut-il être considéré comme une mine riche où tous ceux qui s'occupent des quadrupèdes sont obligés de fouiller, et d'où plusieurs ont tiré des choses très-précieuses, sans s'en être vantés. Il suffit quelquefois de faire un tableau de ses observations, de les placer sous certaines colonnes, pour obtenir les résultats les plus piquans; et c'est ainsi qu'on doit entendre ce mot de Camper, que *Daubenton ne savoit pas toutes les découvertes dont il étoit l'auteur.*

On lui a reproché de n'avoir pas tracé lui-même le tableau de ces résultats. C'étoit avec une pleine connoissance de cause qu'il s'étoit refusé à un travail qui auroit flatté son amour-propre, mais qui auroit pu le conduire à des erreurs. La nature lui avoit montré trop d'exceptions, pour qu'il se crût permis d'établir une règle, et sa prudence a été justifiée, non-seulement par le mauvais succès de ceux qui ont voulu être plus hardis que lui, mais encore par son propre exemple : la seule règle qu'il ait osé tracer, celle du nombre des vertèbres cervicales dans les quadrupèdes, s'étant trouvée démentie sur la fin de ses jours.

Un autre reproche fut celui d'avoir trop resserré

ses anatomies, en les bornant à la description du squelette et à celle des viscères, sans traiter des muscles, des vaisseaux, des nerfs ni des organes extérieurs des sens ; mais on ne prouvera qu'il lui étoit possible d'éviter ce reproche, que lorsqu'on aura fait mieux que lui, dans le même temps et avec les mêmes moyens. Il est certain du moins qu'un de ses élèves qui a voulu étendre son cadre, ne l'a presque rempli qu'avec des compilations la plupart insignifiantes.

Aussi Daubenton ne tarda-t il pas, sitôt que son ouvrage eut paru, d'obtenir les récompenses ordinaires de toutes les grandes entreprises, de la gloire et des honneurs, des critiques et des tracasseries ; car, dans la carrière des sciences, il est moins difficile peut-être d'arriver à la gloire et même à la fortune, que de conserver sa tranquillité, lorsqu'on y est parvenu.

Réaumur tenoit alors le sceptre de l'histoire naturelle : jamais personne n'avoit porté plus loin la sagacité dans l'observation : jamais personne n'avoit rendu la nature plus intéressante, par la sagesse et l'espèce de prévoyance de détail, dont il avoit trouvé des preuves dans l'histoire des plus petits animaux. Ses mémoires sur les insectes, quoique diffus, étoient clairs, élégans, et pleins de cet intérêt qui vient de la curiosité, sans cesse piquée par des détails nouveaux et singuliers ; ils avoient commencé à répandre parmi les gens du monde le goût de l'étude de la nature.

Ce ne fut pas sans quelque chagrin que Réaumur

se vit éclipsé par un rival dont les vues hardies et le style magnifique excitoient l'enthousiasme du public, et lui inspiroient une sorte de mépris pour des recherches en apparence aussi minutieuses que celles dont les insectes sont l'objet. Il témoigna sa mauvaise humeur d'une maniere un peu vive (1); on le soupçonna même d'avoir contribué à la publication de quelques lettres critiques (2) où l'on vouloit opposer à l'éloquence du peintre de la nature les discussions d'une obscure métaphysique, et où Daubenton, dans lequel Réaumur croyoit voir le seul

(1) Voyez, dans les *Mémoires de l'Académie* pour 1746, p. 483, un Mémoire de Réaumur *sur la manière d'empêcher l'évaporation des liqueurs spiritueuses dans lesquelles on veut conserver des objets d'histoire naturelle.* Il s'y plaint violemment de ce que Daubenton avoit publié, dans le tome III de l'*Histoire naturelle*, un extrait de ce Mémoire avant qu'il fût imprimé.

(2) *Lettre à un Américain, sur l'Histoire naturelle générale et particulière de M. de Buffon*, première partie, Hambourg (Paris) 1751; seconde, troisième parties, *ibid. eod. ann.* C'est dans la neuvième lettre de cette troisième partie qu'on montre le plus l'intention de défendre Réaumur contre Buffon. — *Lettres, etc. sur l'Histoire naturelle de M. de B. et sur les observations microscopiques de M. Needham*, quatrième partie, *ibid. eod. ann.* C'est dans la dixième lettre que l'on critique Daubenton sur l'arrangement du cabinet du roi, et qu'on lui oppose celui de Réaumur. Cinquième partie, même titre et même année. Puis, *Suite des lettres, etc. sur les quatrième et cinquième vol. de l'Hist. nat. de M. de Buffon, et sur le Traité des animaux de M. l'abbé de Condillac*, sixième partie, Hambourg, 1756. Le titre et la date restent les mêmes pour la septième, la huitième et la neuvième partie, qui est la dernière.

L'auteur, ex-oratorien, natif de Poitiers, se nommoit *l'abbé* Deliénac : il étoit très-lié avec Réaumur. On a encore de lui, *Mémoire pour l'histoire des araignées aquatiques*, etc.

appui solide de ce qu'il appeloit les prestiges de son rival, n'étoit pas épargné. L'Académie fut quelquefois témoin des querelles plus directes, dont le souvenir ne nous est point entièrement parvenu, mais qui furent si fortes, que Buffon fut obligé d'employer son crédit auprès de la favorite d'alors pour soutenir son ami, et pour le faire arriver aux degrés supérieurs qui étoient dus à ses travaux.

Il n'est point d'hommes célèbres qui n'ayent éprouvé de ces sortes de désagrémens; car, dans tous les régimes possibles, il n'y a jamais d'homme de mérite sans quelques adversaires; et ceux qui veulent nuire ne manquent jamais de quelques protecteurs.

Le mérite fut d'autant plus heureux de ne point succomber dans cette occasion, qu'il n'étoit pas de nature à frapper la foule. Un observateur modeste et scrupuleux ne pouvoit captiver ni le vulgaire, ni même les savans étrangers à l'histoire naturelle; car les savans jugent toujours comme le vulgaire les ouvrages qui ne sont pas de leur genre, et le nombre des naturalistes étoit alors très-petit. Si le travail de Daubenton avoit paru seul, il seroit resté dans le cercle des anatomistes et des naturalistes, qui l'auroient apprécié à sa juste valeur, et leur suffrage déterminant celui de la multitude, celle-ci auroit respecté l'auteur sur parole, comme ces dieux inconnus d'autant plus revérés que leur sanctuaire est plus impénétrable: mais, marchant à côté de l'ouvrage de son brillant émule, celui de Daubenton fut entraîné sur la toilette des femmes et dans le cabinet des littérateurs. La comparaison de son style me-

suré et de sa marche circonspecte avec la poésie vive et les écarts hardis de son rival, ne pouvoit être à son avantage; et les détails minutieux de mesures et de descriptions dans lesquels il entroit, ne pouvoient racheter auprès de pareils juges l'ennui dont ils étoient nécessairement accompagnés.

Ainsi, lorsque tous les naturalistes de l'Europe recevoient avec une reconnoissance mêlée d'admiration les résultats des immenses travaux de Daubenton, lorsqu'ils donnoient à l'ouvrage qui les contenoit, et par cela seulement qu'il les contenoit, les noms d'*ouvrage d'or*, d'*ouvrage vraiment classique* (3), on chansonnoit l'auteur à Paris; et quelques-uns de ces flatteurs qui rampent devant la renommée comme devant la puissance, parce que la renommée est aussi une puissance, parvinrent à faire croire à Buffon qu'il gagneroit à se débarrasser de ce collaborateur importun. On a même entendu depuis le secrétaire d'une illustre Académie assurer que les naturalistes seuls purent regretter qu'il eût suivi ce conseil.

Buffon fit donc faire une édition de l'*Histoire naturelle* en treize volumes in-12, dont on retrancha non-seulement la partie anatomique, mais encore les descriptions de l'extérieur des animaux, que Daubenton avoit rédigées pour la grande édition; et comme on n'y substitua rien, il en est résulté que cet ouvrage ne donne plus aucune idée de la forme, ni des couleurs, ni des caractères distinctifs

(3) Voyez Pallas.

des animaux : en sorte que si cette petite édition venoit à résister seule à la faux du temps, comme la multitude de contrefaçons qu'on en publie aujourd'hui peut le faire craindre, on n'y trouveroit pas plus de moyens d'y reconnoître les animaux dont l'auteur a voulu parler, qu'il ne s'en trouve dans Pline et dans Aristote, qui ont aussi négligé le détail des descriptions.

Buffon se détermina encore à paroître seul dans ce qu'il publia depuis, tant sur les oiseaux que sur les minéraux. Outre l'affront, Daubenton essuyoit par là une perte de 12,000 fr. par an. Il auroit pu plaider; mais pour cela, il auroit fallu se brouiller avec l'intendant du Jardin du roi, il auroit fallu quitter ce cabinet qu'il avoit créé, et auquel il tenoit comme à la vie : il oublia l'affront et la perte, et il continua à travailler.

Les regrets que témoignèrent tous les naturalistes, lorsqu'ils virent paroître le commencement de l'*Histoire des Oiseaux*, sans être accompagné de ces descriptions exactes, de ces anatomies soignées qu'ils estimoient tant, durent contribuer à le consoler.

Il auroit eu encore plus de sujets de l'être, si son attachement pour le grand homme qui le négligeoit, ne l'eût emporté sur son amour-propre, lorsqu'il vit ces premiers volumes, auxquels Gueneau de Montbéliard ne contribua point, remplis d'inexactitudes, et dépourvus de tous ces détails auxquels il étoit physiquement et moralement impossible à Buffon de se livrer.

Ces imperfections furent encore plus marquées dans les supplémens, ouvrages de la vieillesse de Buffon, et où il poussa l'injustice jusqu'à charger un simple dessinateur de la partie que Daubenton avoit si bien exécutée dans les premiers volumes.

Aussi plusieurs naturalistes cherchèrent-ils à remplir ce vide; et le célèbre Pallas, entre autres, prit absolument Daubenton pour modèle, dans ses mélanges et dans ses glanures zoologiques, ainsi que dans son *Histoire des Rongeurs*, livres qui doivent être considérés comme les véritables supplémens de Buffon, et comme ce qui a paru de mieux sur les quadrupèdes, après son grand ouvrage.

Tout le monde sait avec quel succès l'illustre continuateur de Buffon, pour la partie des poissons et des reptiles, qui fut aussi l'ami et le collégue de Daubenton, et qui le pleure encore avec nous, a réuni dans ses écrits le double avantage d'un style fleuri et plein d'images, et d'une exactitude scrupuleuse dans les détails, et comment il a su remplacer également bien ses deux prédécesseurs.

Au reste, Daubenton oublia tellement les petites injustices de Buffon, qu'il contribua depuis à plusieurs parties de l'*Histoire naturelle*, quoique son nom n'y fût plus attaché; et nous avons la preuve que Buffon a pris connoissance de tout le manuscrit de ses leçons au collége de France, lorsqu'il a écrit son *Histoire des Minéraux*. Leur intimité se

rétablit même entièrement, et se conserva jusqu'à la mort de Buffon.

Pendant les dix-huit ans que les quinze volumes in-4.° de l'*Histoire des Quadrupèdes* mirent à paroître, Daubenton ne put donner à l'Académie des Sciences qu'un petit nombre de mémoires; mais il la dédommagea par la suite, et il en existe de lui, tant dans la collection de l'Académie, que dans celles des Sociétés de médecine et d'agriculture, et de l'Institut national, un assez grand nombre qui contiennent tous, ainsi que les ouvrages qu'il a publiés à part, quelques faits intéressans, ou quelques vues nouvelles.

Leur seule nomenclature seroit trop longue pour les bornes d'un éloge; contentons-nous d'indiquer sommairement les principales découvertes dont ils ont enrichi certaines branches des connoissances humaines.

En zoologie, il a découvert cinq espèces de chauve-souris (4) et une de musaraigne (5), qui avoient échappé avant lui aux naturalistes, quoique toutes assez communes en France.

Il a donné une description complète de l'espèce de chevrotain qui produit le musc, et il a fait des remarques curieuses sur son organisation (6).

Il a décrit une conformation singulière dans les

(4) *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour 1754, p. 257.
(5) *Ibid.* pour 1756, p. 203.
(6) *Ibid.* pour 1772, seconde partie, p. 215.

organes de la voix de quelques oiseaux étrangers (7).

Il est le premier qui ait appliqué la connoissance de l'anatomie comparée à la détermination des espèces de quadrupèdes dont on trouve les dépouilles fossiles; et quoiqu'il n'ait pas toujours été heureux dans ses conjectures, il nous a néanmoins ouvert une carrière importante pour l'histoire des révolutions du globe: il a détruit pour jamais les idées ridicules de géans, qui se renouveloient chaque fois qu'on déterroit les ossemens de quelque grand animal (8).

Son tour de force le plus remarquable en ce genre fut la détermination d'un os que l'on conservoit au garde-meuble comme l'os de la jambe d'un géant. Il reconnut, par le moyen de l'anatomie comparée, que ce devoit être l'os du rayon d'une giraffe, quoiqu'il n'eût jamais vu cet animal, et qu'il n'existât point de figure de son squelette. Il a eu le plaisir de vérifier lui-même sa conjecture, lorsque, trente ans après, le muséum a pu se procurer le squelette de giraffe qui s'y trouve aujourd'hui.

On n'avoit avant lui que des idées vagues sur les différences de l'homme et de l'orang-outang; quelques-uns regardoient celui-ci comme un homme sauvage; d'autres alloient jusqu'à prétendre que c'étoit l'homme qui avoit dégénéré, et que sa na-

(7) *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour 1781, p. 569.
(8) *Ibid* pour 1762, p. 206.

ture étoit d'aller à quatre pattes. Daubenton prouva, par une observation ingénieuse et décisive sur l'articulation de la tête, que l'homme ne pouvoit marcher autrement que sur deux pieds, ni l'orang-outang autrement que sur quatre (9).

En physiologie végétale, il est le premier qui ait publié la remarque, que tous les arbres ne croissent pas par des couches extérieures et concentriques. Un tronc de palmier, qu'il examina, ne lui montra aucune de ses couches; éveillé par cette observation, il s'aperçut que l'accroissement de cet arbre se fait par le prolongement des fibres du centre, qui se développent en feuilles. Il expliqua par là pourquoi le tronc du palmier ne grossit point en vieillissant, et pourquoi il est d'une même venue dans toute sa longueur (10); mais il ne poussa pas cette recherche plus loin. Le C. Desfontaines qui avoit observé la même chose longtemps auparavant, a épuisé, pour ainsi dire, cette matière, en prouvant que ces deux manières de croître distinguent les arbres dont les semences sont à deux cotylédons et ceux qui n'en ont qu'une, et en établissant, sur cette importante découverte, une division qui sera désormais fondamentale en botanique (11).

Daubenton est aussi le premier qui ait reconnu dans l'écorce, des trachées, c'est-à-dire, ces vais-

(9) *Mémoires de l'Académie des Sciences* pour 1764, p. 568.

(10) Leçons de l'École normale.

(11) *Mémoires de l'Institut national*, classe de physique, t. I.

seaux brillans, élastiques et remplis d'air, que d'autres avoient découverts dans le bois.

La minéralogie a fait tant de progrès dans ces dernières années, que les travaux de Daubenton dans cette partie sont presque éclipsés aujourd'hui, et qu'il ne lui restera peut-être que la gloire d'avoir donné à la science celui qui l'a portée le plus loin : c'est lui qui a été le maître du C. Haüy. Il a publié cependant des idées ingénieuses sur la formation des albâtres et des stalactites (12), sur les causes des herborisations dans les pierres (13), sur les marbres figurés, et des descriptions de minéraux peu connus aux époques où il les publia (14). Il est vrai que sa distribution des pierres précieuses n'est point conforme à leur véritable nature; mais elle donne du moins quelque précision à la nomenclature de leurs couleurs.

On retrouve plus ou moins, dans tous ces travaux de Daubenton sur la physique, le genre de talent qui lui étoit propre, cette patience qui ne veut point deviner la nature, parce qu'elle ne désespère pas de la forcer à s'expliquer d'elle-même en répétant ses interrogations, et cette sagacité habile à saisir jusqu'aux moindres signes qui peuvent indiquer une réponse. On reconnoît, dans ses travaux sur l'agriculture, une qualité de plus, le dévouement à l'utilité publique. Ce qu'il a fait pour

(12) *Mémoires de l'Académie* pour 1754, p. 237.
(13) *Ibid.* pour 1782, p. 667.
(14) *Ibid.* pour 1781.

l'amélioration de nos laines, lui méritera à jamais la reconnoissance de l'état, auquel il a donné une nouvelle source de prospérité. Il commença ses expériences sur ce sujet en 1766, et les continua jusqu'à sa mort. Favorisé d'abord par Trudaine, il reçut des encouragemens de tous les administrateurs qui succédèrent à cet homme éclairé et patriote, et il y répondit d'une manière digne de lui.

Mettre dans tout son jour l'utilité du parcage continuel; démontrer les suites pernicieuses de l'usage de renfermer les moutons, dans des étables, pendant l'hiver; essayer les divers moyens d'en améliorer la race; trouver ceux de déterminer avec précision le degré de finesse de la laine; reconnoître le mécanisme de la rumination, en déduire des conclusions utiles sur le tempérament des bêtes à laine, et sur la manière de les nourrir et de les traiter; disséminer les produits de sa bergerie dans toutes les provinces; distribuer ses béliers à tous les propriétaires de troupeaux; faire fabriquer des draps avec ses laines, pour en démontrer aux plus prévenus la supériorité; former des bergers instruits, pour propager la pratique de sa méthode; rédiger des instructions à la portée de toutes les classes d'agriculteurs: tel est l'exposé rapide des travaux de Daubenton sur cet important sujet. Presque à chaque séance publique de l'Académie, il rendoit compte de ses recherches, et il obtenoit souvent plus d'applaudissemens de la re-

connoissance des assistans, que ses confrères n'en recevoient de leur admiration pour des découvertes plus difficiles, mais dont l'utilité étoit moins évidente. Ses succès ont été surpassés depuis : les troupeaux entiers que le gouvernement a fait venir d'Espagne, sur la demande de Tessier, ceux que Gilbert est allé chercher nouvellement, ont répandu et répandront la belle race, avec plus de rapidité que Daubenton ne put le faire avec des beliers seulement ; mais il n'en a pas moins donné l'éveil, et fait tout ce que ses moyens rendoient possible.

Il avoit acquis, par ces travaux, une espèce de réputation populaire qui lui fut très-utile dans une circonstance dangereuse. En l'an 2, à cette époque déja bien éloignée de nous, où, par un renversement d'idées qui sera longtemps memorable dans l'histoire, la portion la plus ignorante du peuple eut à prononcer sur le sort de la plus instruite et la plus généreuse, l'octogénaire Daubenton eut besoin, pour conserver la place qu'il honoroit depuis 52 ans par ses talens et par ses vertus, de demander à une assemblée qui se nommoit la section des *Sans-Culottes*, un papier dont le nom tout aussi extraordinaire étoit *certificat de civisme*. Un professeur, un académicien, auroit eu peine à l'obtenir: quelques gens sensés, qui se mêloient aux furieux dans l'espoir de les contenir, le présentèrent sous le titre de *berger*, et ce fut le berger Daubenton qui obtint le certificat néces-

saire (15) pour le directeur du muséum national d'histoire naturelle. Cette pièce existe : elle sera un document utile, moins encore pour la vie de Daubenton, que pour l'histoire de cette époque funeste.

Ces nombreux travaux auroient suffi pour fatiguer une activité brûlante ; ils ne suffirent point à l'amour paisible d'une occupation constante, qui faisoit une partie du caractère de Daubenton.

Depuis longtemps on se plaignoit qu'il n'y eût point en France de leçons publiques d'histoire naturelle : il obtint, en 1773, qu'une des chaires de médecine-pratique du collége de France seroit changée en une chaire d'histoire naturelle, et il se chargea, en 1775, de la remplir. L'intendant de

(15) Copie figurée du certificat de civisme de Daubenton.

SECTION DES SANS CULOTTE.

Copie de L'Extrait des délibérations de l'assemblée Générale de la Séance du cinq de la première décade du troisième mois de la seconde année de la République françoise une et indivisible.

Appert que d'après le Rapport faite de la société fraternelle de la section des sans culotte sur le bon Civisme et faits d'humanité qu'a toujour témoignés Le Berger Daubenton L'assemblée Generale arrete unanimement qu'il lui sera accordé, un certificat de Civisme, et le President suivie de plusieurs membre de la dite assemblée lui done lâcolade avec toutes les acclamation dues a un vraie modèle d'humanité ce qui a été témoigné par plusieurs reprise.

Signé R. G. DARDEL, *président.*

Pour extrait conforme.

Signé DÔMONT, *S.taire*

Paris, Berthier, l'engagea, en 1783, à faire des leçons d'économie rurale à l'école vétérinaire d'Alfort, dans le même temps où Vic-d'Azyr y en donnoit d'anatomie comparée, et le C. Fourcroy de chymie.

Il demanda aussi à faire des leçons dans le cabinet de Paris, où les objets même auroient parlé avec plus de clarté encore que le professeur; et n'ayant pu y parvenir sous l'ancien régime, il se joignit aux autres employés du Jardin des Plantes, pour obtenir de la Convention la conversion de cet établissement en école spéciale d'histoire naturelle.

Daubenton y fut nommé professeur de minéralogie, et il a rempli les fonctions de cette charge jusqu'à sa mort, avec la même exactitude qu'il mettoit à tous ses devoirs.

C'étoit véritablement un spectacle touchant de voir ce vieillard entouré de ses disciples qui recueilloient avec une attention religieuse ses paroles dont leur vénération sembloit faire autant d'oracles, d'entendre sa voix foible et tremblante se ranimer, reprendre de la force et de l'énergie, lorsqu'il s'agissoit de leur inculquer quelques-uns de ces grands principes qui sont le résultat des méditations du génie, ou seulement de leur développer quelques vérités utiles.

Il ne mettoit pas moins de plaisir à leur parler qu'ils en avoient à l'entendre : on voyoit, à sa gaieté aimable, à la facilité avec laquelle il se prêtoit à toutes les questions, que c'étoit une vraie jouissance Il oublioit ses années et sa foiblesse,

lorsqu'il s'agissoit d'être utile aux jeunes gens et de remplir ses devoirs.

Un de ses collégues, lui ayant offert, lorsqu'il fut nommé sénateur, de le soulager dans son enseignement : *Mon ami*, lui répondit-il, *je ne puis être mieux remplacé que par vous ; lorsque l'âge me forcera à renoncer à mes fonctions, soyez certain que je vous en chargerai.* Il avoit 83 ans.

Rien ne prouve mieux son zèle pour les élèves, que les peines qu'il prenoit pour se tenir au courant de la science, et pour ne point imiter ces professeurs qui, une fois en place, n'enseignent chaque année que les mêmes choses. A 80 ans, on l'a vu se faire expliquer les découvertes d'un de ses anciens élèves, le C. Haüy ; s'efforcer de les saisir, pour les rendre lui-même aux jeunes gens qu'il instruisoit. Cet exemple est si rare parmi les savans, qu'on doit peut-être le considérer comme un des plus beaux traits de l'éloge de Daubenton.

Lors de l'existence éphémère de l'école normale, il y fit quelques leçons : le plus vif enthousiasme l'accueilloit chaque fois qu'il paroissoit, chaque fois qu'on retrouvoit, dans ses expressions, les sentimens dont ce nombreux auditoire étoit animé, et qu'il étoit fier de voir partager par ce vénérable vieillard.

C'est ici le lieu de parler de quelques-uns de ses ouvrages, qui sont moins destinés à exposer des découvertes, qu'à enseigner systématiquement quelque corps de doctrine : tels sont ses articles pour les deux *Encyclopédies*, surtout pour l'*Encyclopédie Méthodique*.

Méthodique, où il a fait les quadrupèdes, les reptiles et les poissons ; son *Tableau minéralogique*, ses leçons à l'école normale. Il a laissé le manuscrit complet de celles de l'école vétérinaire, du collége de France et du muséum : on doit espérer que le public n'en sera pas privé.

Ces écrits didactiques sont remarquables par une grande clarté, par des principes sains, et par une attention scrupuleuse à écarter tout ce qui est douteux : on a seulement été étonné de voir que le même homme qui s'étoit expliqué avec tant de force contre toute espèce de méthode en histoire naturelle, ait fini par en adopter qui ne sont ni meilleures, ni peut-être aussi bonnes que celles qu'il avoit blâmées.

Enfin, outre ces ouvrages, outre toutes ces leçons, Daubenton avoit encore été chargé de contribuer à la rédaction du *Journal des Savans ;* et dans ses dernières années, sur la demande du comité d'instruction publique, il avoit entrepris de composer des élémens d'histoire naturelle, à l'usage des écoles primaires : ces élémens n'ont point été achevés.

On se demande comment, avec un tempérament foible et tant d'occupations pénibles, il a pu arriver, sans infirmités douloureuses, à une vieillesse si avancée : il l'a dû à une étude ingénieuse de lui-même, à une attention calculée d'éviter également les excès du corps, de l'ame et de l'esprit. Son régime, sans être austère, étoit très-uniforme; ayant toujours été dans une honnête aisance, n'é-

timant la fortune et la grandeur que ce qu'elles valent, il les desira peu. Il eut surtout le bon esprit d'éviter l'écueil de presque tous les gens de lettres, cette passion désordonnée d'une réputation précoce; ses recherches furent pour lui un amusement plutôt qu'un travail. Une partie de son temps étoit employée à lire, avec son épouse, des romans, des contes et d'autres ouvrages légers; les plus frivoles productions de nos jours ont été lues par lui : il appeloit cela *mettre son esprit à la diète.*

Sans doute que cette égalité de régime, cette constance de santé contribuoient beaucoup à cette aménité qui rendoit sa société si aimable : mais un autre trait de son caractère qui n'y contribuoit pas moins, et qui frappoit tous ceux qui approchoient de lui, c'est la bonne opinion qu'il paroissoit avoir des hommes; elle sembloit naturellement venir de ce qu'il les avoit peu vus, de ce qu'uniquement occupé de la contemplation de la nature, il n'avoit jamais pris de part aux mouvemens de la partie active de la société. Mais elle allait quelquefois à un point étonnant. Cet homme, d'un tact si délicat pour distinguer l'erreur, n'avoit jamais l'air de concevoir le mensonge; il éprouvoit toujours une nouvelle surprise, lorsqu'on lui dévoiloit l'intrigue ou l'intérêt caché sous de beaux dehors. Que cette ignorance fût naturelle en lui, ou qu'il ait renoncé volontairement à connoître les hommes, pour s'épargner les peines qui affectent ceux qui les connoissent trop, cette disposition n'en répandoit

pas moins sur sa conversation un ton de bonhommie d'autant plus aimable, qu'il contrastoit davantage avec l'esprit et la finesse qu'il portoit dans tout ce qui n'étoit que raisonnement. Aussi suffisoit-il de l'approcher pour l'aimer; et jamais homme n'a reçu de témoignages plus nombreux de l'affection ou du respect des autres, à toutes les époques de sa vie, et sous tous les gouvernemens qui se sont succédés.

On lui a reproché d'avoir souffert des hommages indignes de lui et odieux par les noms seuls de ceux qui les lui rendoient; mais c'étoit une suite du système qu'il s'étoit fait, de juger même les hommes d'état par leurs propres discours, et de ne leur supposer jamais d'autres motifs que ceux qu'ils exprimoient eux-mêmes: méthode dangereuse, sans doute; mais que nous avons un peu trop abandonnée aujourd'hui.

Une autre disposition de son esprit, qui a encore contribué à ces odieuses imputations de pusillanimité ou d'égoïsme, qu'on lui a faites, même dans des ouvrages imprimés, et qui ne les prouve cependant pas davantage, c'étoit son obéissance entière à la loi, non pas comme juste, mais simplement comme loi. Cette soumission pour les lois humaines étoit absolument du même genre que celle qu'il avoit pour les lois de la nature; et il ne se permettoit pas plus de murmurer contre celles qui le privoient de sa fortune, ou même de l'usage raisonnable de sa liberté, que contre celles qui lui faisoient déformer les membres par la goutte. Quelqu'un a dit de lui qu'il observoit les nodus de ses

doigts, avec le même sang-froid qu'il auroit pu faire ceux d'un arbre, et cela étoit vrai à la lettre.

D'ailleurs, quand le maintien de sa tranquillité auroit été le motif de quelques-unes de ses actions, l'usage qu'il a fait de cette tranquillité ne l'absoudroit-il pas? Et l'homme qui a su arracher tant de secrets à la nature, qui a posé les bases d'une science presque nouvelle, qui a donné à son pays une branche entière d'industrie, qui a créé l'un des plus importans monumens des sciences, qui a formé tant d'élèves instruits, parmi lesquels plusieurs sont déja assis dans les premiers rangs des savans, un tel homme auroit-il besoin aujourd'hui que je le justifiasse de s'être ménagé les moyens de faire tout ce bien à sa patrie et à l'humanité?

Les acclamations universelles de ses concitoyens répondent pour moi à ses accusateurs : les dernières et les plus solennelles marques de leur estime ont terminé, de la maniere la plus glorieuse, la carrière la plus utile; peut-être avons-nous à regretter qu'elles en aient abrégé le cours.

Nommé membre du sénat conservateur, Daubenton voulut remplir ses nouveaux devoirs, comme il avoit rempli ceux de toute sa vie; il fut obligé de faire quelque changement à son régime; la saison étoit très-rigoureuse; la première fois qu'il assista aux séances du corps qui venoit de l'élire, il fut frappé d'apoplexie, et tomba sans connoissance entre les bras de ses collegues effrayés; les secours les plus prompts ne purent lui rendre le sentiment que pour quelques instans, pendant lesquels

il se montra tel qu'il avoit toujours été. Observateur tranquille de la nature, il tâtoit, avec les doigts qui étoient restés sensibles, les diverses parties de son corps, et il indiquoit aux assistans les progrès de la paralysie. Il mourut le 11 nivose, sans avoir souffert ; de manière que l'on peut dire qu'il a atteint au bonheur, sinon le plus éclatant, du moins le plus parfait et le moins mélangé qu'il ait été permis à l'homme d'espérer.

Ses funérailles ont été telles que les méritoit un de nos premiers magistrats, un de nos plus illustres savans, un de nos concitoyens les plus respectables à tous égards. Les citoyens de tous les âges, de tous les rangs, se sont fait un honneur de rendre à sa cendre le témoignage de leur vénération : ses restes ont été déposés dans ce jardin que ses soins embellirent ; que ses vertus honorèrent pendant soixante années, et dont son tombeau, selon l'expression d'un homme qui honore également les sciences et le sénat, va faire un élysée, en ajoutant aux beautés de la nature les charmes du sentiment. Deux de ses collègues ont été les interprètes éloquens des regrets de ceux qui l'avoient connu. Pardonnez si ces sentimens douloureux m'affectent encore aujourd'hui que je ne devrois plus être que l'interprète de la reconnoissance publique, et s'ils m'écartent du ton ordinaire d'un éloge académique, pardonnez-le, dis je, à celui qu'il honora de sa bienveillance, et dont il fut le maître et le bienfaiteur.

VOYAGE.

VOYAGE dans l'empire de Maroc et le royaume de Fez, fait pendant les années 1790 *et* 1791 *par* G. *LAMPRIÈRES, traduit de l'anglais par M.* DE *SAINTE-SUZANNE.* Paris, chez *Tavernier,* libraire, rue du Bacq, n.° 937, et *Legras* et *Cordier,* imprimeurs-libraires, rue Galande, n.° 50. An 9 (1801). 8.° de 383 pag.

UNE circonstance assez naturelle a fait entreprendre ce voyage. L'art avoit épuisé tous les remèdes sur le fils chéri de l'empereur, en danger de perdre la vue. Malgré la prévention des empyriques du pays contre les médecins européens, il fallut cependant consentir d'en faire appeler un. Le sort destina *G. Lemprières* à soigner *muley Absulem.* Remarquons avec l'auteur que *muley* est un titre honorifique qui revient à celui de *prince.*

Comme tout le monde sait que l'empire de Maroc s'est formé de la réunion de plusieurs royaumes, nous nous dispenserons de rappeler son étendue géographique actuelle, observant seulement qu'il a trois capitales, Mequinez, Fez et Maroc.

Lemprières passa dans beaucoup de villes, plus ou moins considérables, dont il parle plus ou moins briévement. Il n'a eu en général rien de bien important à en raconter. Celles sur lesquelles il s'arrête

davantage sont Mogodore, le comptoir des négocians européens, Tarudant, où il séjourna pour traiter son illustre malade, et Maroc, résidence du chef suprême. Il fut appelé dans celle-ci par ordre de l'empereur; ayant traversé, pour s'y rendre, le Mont-Atlas, il indique les animaux qu'il nourrit et les minéraux qu'il renferme. Ce trajet qu'il fit en décembre, l'empêcha de rien recueillir sur la partie végétale; mais d'après quelques observations, il promet une ample moisson aux botanistes qui le franchiroient. C'est dans cette chaîne de montagnes qu'on voit une espèce d'hommes, que l'on regarde comme les véritables originaires du pays; ils n'ont des Maures et des Arabes que la foi musulmane, et vivent tellement indépendans, qu'ils ne payent qu'à volonté les tributs qu'on leur impose. Les uns les nomment *Brèbes*, les autres *Bérèbes*, d'autres enfin *Bérebères* ou *Barbares*.

Le traitement d'Absulem, par des remèdes intérieurs que proscrit la faculté maure, avoit soulevé celle-ci contre notre docteur, qui, malgré tous ses succès, éprouva des alarmes assez fondées, surtout d'après un fait qu'on lui confirma : le prince régnant avoit déja forcé un chirurgien européen de se donner la mort en sa présence, parce que ses remèdes furent suspects et n'opéroient pas assez promptement.

Cependant un mois après son arrivée, il eut enfin audience de l'empereur, alors âgé de 80 ans, dont il trace le portrait, le caractère, et la vie publique et privée; on n'en concevra surement pas une

haute estime pour Sidi-Mahamet. Quoi qu'il en soit, s'il ne trouva pas dans le père et le fils une munificence royale, au moins en fut-il dédommagé par une faveur signalée, en voyant s'ouvrir devant lui les portes formidables de leurs *harems*. On s'amusera beaucoup moins de l'architecture des bâtimens, que de ce qu'il en rapporte sur le régime intérieur. Les petites aventures qu'il y eut, et son imprudente curiosité faillirent le perdre. L'idée que l'on se forme ordinairement de la fraîcheur et de l'extrême beauté des prisonnieres que renferment les sérails, cessera d'après l'assertion de l'auteur, qui n'en a vu que très-peu au dessous de 28 à 30 ans. Elles ne sortent jamais que pour suivre leur maître de son palais habituel dans un autre, et cela arrive très-rarement; on use pour cette translation de précautions étranges.

Maroc n'est guère remarquable que par sa situation, son étendue, et le palais impérial, qui ressemble à une ville. De tous les édifices, un seul a fixé l'attention de notre voyageur, c'est l'hôtel de l'effendi, ou premier ministre; à une composition élégante, il réunit tous les agrémens et toutes les commodités de la vie asiatique. Il seroit assez important pour les arts de savoir quel degré de perfection, de finesse et de vivacité avoient les couleurs que Lemprières a eu occasion d'examiner en quelques endroits, et surtout dans un des pavillons du palais. Il y a admiré un plafond de bois peint, très-bien sculpté, et un pavé de tuiles bleues et blanches, arrangées en échiquier. Il a vu ailleurs une balus-

trade peinte de plusieurs couleurs fraîches et brillantes. Quels sont les procédés employés pour composer ou assortir ces couleurs ? Quels sont ceux suivis pour la fabrique des tuiles ? Ces tuiles sont-elles faites de sable ou d'une espèce de terre particulière ; et les couleurs qu'elles présentent sont-elles fondues et mariées avec la matière, ou bien est-ce un vernis ou un émail ? Ces différens objets sont-ils l'ouvrage des naturels, ou d'étrangers que l'esclavage y enchaîne ? C'est ce que l'auteur a négligé de nous apprendre. En fait d'arts cependant, un voyageur ne sauroit trop recueillir. En revanche, le nôtre parle très au long des mœurs et coutumes des Maures. Leur habillement, leurs repas, leur manière de s'entre-saluer, la cérémonie des mariages, les droits réciproques des époux, les funérailles et les actes qui en sont la suite, en un mot, tous leurs usages offrent des détails infiniment curieux. Le luxe qui pénètre partout, règne chez les Maures, mais d'après leur éducation ; les anneaux d'or, les pendules et les montres sont, pour les riches, des objets de magnificence. Leur goût le plus dominant paroit être pour les femmes, les chevaux et la musique. En Europe, les femmes reçoivent des hommages, et commandent presque en souveraines ; en Barbarie, comme dans tous les pays orientaux, elles n'excitent que le mépris le plus révoltant. L'entrée des mosquées leur est formellement interdite, par la raison que *n'ayant été créées que pour les plaisirs des hommes, elles n'auront point de part à la félicité des élus.* La coquetterie, ou si

l'on veut, l'amour de la parure n'est pas la moindre passion des Maresques ; elles ont adopté l'usage des habitans des îles de la mer du Sud, celui de se tatouer, c'est-à-dire de se peindre une ou plusieurs parties du corps. Les Maures, sans en excepter ceux d'un rang distingué, ont un penchant décidé pour le vol et la filouterie ; il en cite un exemple dans la personne d'un général en chef. Parmi les animaux domestiques, qui sont presque tous ceux d'Europe, on distingue le dromadaire. On n'a pas chez nous une véritable idée de sa vîtesse : *elle est telle que le cavalier qui le monte perdroit haleine sans de grandes précautions.* Dans un beau chemin, le dromadaire peut courir environ quarante-deux lieues par jour. La passion des Maures pour les chevaux est constante ; leur manière de les élever, de les dresser, de les panser, de les manier et de les harnacher est suffisamment développée dans le texte. Ils s'en servent pour des tours de force d'une adresse inouïe.

L'auteur nous instruit encore, avec assez d'étendue, sur les finances, le commerce, la marine, les lois civiles et criminelles, les forces militaires et la politique du pays. Nécessairement l'équilibre ne peut s'établir entre ces diverses branches dans un gouvernement où le caprice dispose de la fortune et de la vie des citoyens, où les hommes en place imitent la rapacité du maître, où, en un mot, le brigandage seul domine. Les négocians européens ne se maintiennent qu'à force d'or. Les emplois à la cour sont aussi multipliés que partout ailleurs, et leurs noms sont en général les mêmes que ceux

adoptés dans les autres états. Là, comme dans les cours d'Europe, on obtient difficilement justice; et même pour y parvenir, l'on doit faire ses présens d'après le tarif que l'auteur a transcrit, et qui amusera beaucoup. Néanmoins, le plus sûr moyen de réussir est de répandre force présens et force argent dans le harem, et particulièrement entre les mains des femmes de l'empereur ou sultanes. On croira difficilement que, durant tout le règne de Sidi-Mahamet, elles ne recevoient que l'équivalent d'un petit écu par jour, somme avec laquelle elles étoient obligées de pourvoir à leur nourriture et à leur entretien. Elles trouvoient donc une puissante ressource dans les cadeaux de ceux pour qui elles s'intéressoient, à la vérité, très-vivement.

Le code criminel a établi une coutume bien étrange : toutes les exécutions doivent se faire en présence de l'empereur et de toute sa cour; toujours elles terminent les audiences publiques. Ce que le docteur anglais nous apprend du culte se réduit à très-peu de chose. Quoiqu'à beaucoup d'égards, Sidi-Mahamet fût pour lui plein de bienveillance, il n'a jamais pu obtenir de visiter les mosquées, où les fidelles croyans n'entrent jamais que nus pieds. Une loi en interdit l'entrée aux infidelles sous peine de mort. On ne lira donc que de briefs détails sur quelques pratiques extérieures, comme prières, jeûnes, ablutions, etc. La superstition, vice principal des peuples sauvages ou ignorans, est extrême parmi les Maures. On y gagne, comme chez beaucoup d'autres nations policées, des indulgences plénières;

et le pélerinage de la Mecque, qui est le plus grand acte de religion, acquiert à ceux qui le font, et même aux animaux qui servent à ce voyage, des faveurs spéciales.

La description de cette caravane est extrêmement attachante par les préparatifs qu'elle exige et qui ont lieu sept mois avant, par les formalités qu'elle nécessite pour l'entreprendre, et celles qui précedent immédiatement son départ, par l'ordre de sa marche, et par l'obligation de chaque pélerin arrivé à la Mecque.

L'histoire de tous les siécles parle du droit d'asile accordé aux criminels, quels qu'ils soient. Ce droit existe en Barbarie pour quiconque se réfugie dans une mosquée ou dans un sanctuaire, qui est une chapelle consacrée à la sépulture d'un mahométan réputé saint. Personne n'ignore que chaque religion a ses imposteurs. On en distingue quatre classes dans l'empire de Maroc; les plus singuliers sont les mangeurs de serpens. Lemprières dit avoir assisté à l'une de leurs représentations dégoûtantes, dont il rend compte. Il y a eu chez tous les peuples un serment redoutable : celui des Maures et de l'empereur lui-même, est de jurer par la barbe; il est toujours irrévocable.

En plusieurs endroits, notre voyageur se plaint de la licence effrénée de la multitude, et des insultes qu'en reçoivent les étrangers. C'est dans cette classe misérable que se trouvent les messagers de la cour; eux seuls en portent les dépêches et les ordres par

tout l'empire ; ce qu'il dit de la célérité de leur marche semblera tout-à-fait extraordinaire.

La nation maure se divise, pour ainsi dire, en plusieurs peuples : les Maures proprement dits, qui habitent les villes ; les Arabes, partagés en tribus errantes ; les Arabes montagnards fixés sur l'Atlas ; et les Juifs, très-multipliés dans ces contrées, quoiqu'ils y soient humiliés et opprimés plus qu'ailleurs. Les habitudes de ceux-ci s'éloignent à certains égards de celles des Juifs européens. On lira avec plaisir tout ce qui concerne ces différentes sectes. Il y existe aussi des bandes d'Arabes, dont les cheveux, qu'ils portent fort longs contre l'usage des Maures, se dressent sur leur tête, comme les flèches d'un porc-épic qui se met en colère. Il seroit bien difficile de reconnoître lesquels de tous les indigènes sont les descendans de ceux que le génie et la valeur ont maintenus si longtemps en Espagne, et qui ont signalé leur goût pour les grandes choses. Les naturels d'aujourd'hui sont absolument dans l'enfance de la civilisation. Les arts qui contribuent à perfectionner tout, à rendre utiles, agréables et commodes les grandes routes, les ports, les villes, les rivieres, les maisons, les campagnes et les jardins, y sont à peine ébauchés. Sans doute le soleil ardent du climat, le peu de rapports qu'ont ses habitans avec le reste du monde, et le despotisme violent sous lequel ils tremblent, sont les causes principales de leur indolence, de leur abrutissement et de leur barbarie. S'étonnera-t-on alors de leur apathie absolue pour tous les genres d'industrie ? Ainsi, il

n'y a guère que les Juifs, dont l'active avidité se reproduit partout, qui travaillent avec quelque intelligence. Ils sont consultés dans toutes les affaires pécuniaires et commerciales ; c'est à eux, bien entendu, qu'on s'adresse pour le change des monnoies. L'agriculture, le premier des arts, n'y fleurit pas plus que les finances et le commerce. Cependant, il faut que la fertilité du sol soit prodigieuse, puisque, malgré la mauvaise culture des terres, et la quantité des friches qu'on y rencontre, il en produit encore assez pour permettre quelques exportations, et à l'empereur d'avoir ses greniers particuliers, qui s'ouvrent en temps de disette. La famine est un fléau particulier au climat de la Barbarie, exposé à voir souvent ses moissons brûlées par des sécheresses inouies, et dévorées par des essaims innombrables de sauterelles. Qui ne déplorera l'avilissement et la dégradation des Maures? Qui ne gémira pas de voir qu'un si beau ciel, qu'une région si vaste et si riche soient devenus le domaine de l'ignorance et de la tyrannie ? Nous terminerons cette analyse en prévenant nos lecteurs qu'un mauvais cheval, une montre d'or, et quelques rixdales furent l'unique et magnifique récompense d'un voyage d'environ deux cents lieues, et de la guérison radicale du prince Absulem.

Les désagrémens sans nombre que Lemprières avoit essuyés, les dangers qu'il avoit courus dans son premier voyage ne l'effrayèrent point assez pour l'empêcher d'en entreprendre un second. Mais il ne lui a fourni de nouveau que le récit de l'événement

qui hâta la mort de Sidi-Mahamet, et qui plaça sur le trône Muley-Yazid, son fils aîné. On trouvera surprenant que dans cette seconde excursion notre docteur ne se soit pas décidé à pousser jusqu'à Fez, la plus considérable, la plus belle de toutes les villes de l'empire. Des mosquées magnifiques, des édifices somptueux, de riches manufactures, des écoles publiques d'instruction, une bibliothèque auroient dû attirer les égards de G. Lenprières. Les sciences et les arts y étant mieux cultivés, le peuple doit y avoir nécessairement une autre physionomie. On regrettera d'autant plus cette lacune, que toujours l'auteur voit, observe et raisonne juste. Rien de plus sensé, de plus frappant et de plus philosophique que ses réflexions sur un pays peu connu, et qui pourroit être, selon lui, d'une grande importance politique et commerciale. On doit savoir gré à son traducteur, M. de *Sainte-Suzanne*, d'avoir enrichi la littérature française d'une relation aussi intéressante, aussi utile, sous tous les rapports, et que nous croyons la meilleure et la plus complète sur l'empire de Maroc.

GUILLAUME.

MORALE.

Du véritable usage de la Retraite et de l'Etude, traduit de l'anglais de BOLINGBROKE.

Depuis la dernière lettre que vous avez reçue de moi, voici, milord, la première occasion favorable qui se présente, de satisfaire à la promesse que je vous ai faite. J'éviterai la prolixité, autant du moins qu'il me sera possible, en laissant courir ma plume aussi vîte que mes pensées : vous les aurez sans liaison, sans ordre, telles enfin qu'elles se présenteront à mon esprit.

Quelque fier que soit l'homme de sa raison, il n'y a rien de plus absurde qu'un système général de la vie et des connoissances humaines. Cette faculté de distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste, ce qui répugne ou convient à la nature, soit que cette faculté s'exerce en nous rapidement, ou dans une suite de réflexions approfondies, l'auteur de notre être nous l'a donnée avec moins de réserve que les apparences ne sembleroient l'annoncer. Si on la cultivoit de bonne heure et avec plus de soin, si on lui laissoit son essor et sa liberté, nos opinions seroient moins contraires à la vérité ; et la vérité étant une, elles seroient par conséquent plus uniformes ; mais elle est dégradée et dénaturée dans son essence, cette raison, cette Minerve de l'homme, qui lui a été donnée pour le diriger dans

sa

sa conduite et dans ses études. Elle se trouve réduite à la condition misérable, à l'occupation basse et servile de tolérer des principes et de défendre des opinions qu'elle desavoue. Ceux qui lui font le plus d'honneur, qui la consultent et lui obeissent le plus souvent, sont encore coupables de mettre des bornes à son autorité. Je les vois à genoux devant des fantômes qui doivent leur existence a l'ignorance ou à l'intérêt, consacrés par la coutume, la coutume, ce résultat des préjugés de la multitude et des desseins cachés de ses maîtres; ce singe de la raison, qui, du trône qu'il a usurpé sur elle, règne arbitrairement sur les hommes et leur dicte des lois qu'ils reçoivent aveuglément. Rien de plus facile que d'établir des systèmes de spéculation et de pratique; ils favorisent à la fois les vues oppressives des gouvernemens et la paresse naturelle des hommes, disposés, par l'éducation qu'ils reçoivent, à vivre sur parole. On prodigue la peine et le temps pour nous apprendre ce que nous devons croire; à peine nous instruit-on à penser; on meuble notre mémoire; on en fait un magasin où tout est entassé sans règle, sans methode; et l'entendement, cette qualité vraiment distinctive de l'homme, est non-seulement négligé, mais encore on en défend le libre exercice. Combien de pays sur la terre, où tout est permis à l'homme, excepté de raisonner?

Examinez les institutions humaines, et voyez avec quelle étrange méfiance elles se sont mises en garde contre la raison. Cette méfiance se montre à découvert dans l'aveugle soumission à une autorite quel-

conque, exigée de nous au sortir du berceau. On pétrit nos foibles cervelles d'idées fausses, de raisonnemens baroques, de préjugés absurdes; on nous fait croire, avant l'âge de la raison; et quand arrive le moment d'en faire usage, on nous défend de nous en servir; et nous tremblons nous-mêmes de l'exercer sur des objets de son ressort, ou qui émanent d'une autorité dont il seroit si facile à la raison de discuter les titres.

Il est des sujets sur lesquels pensent également les hommes de tous les pays de la terre, qui cultivent leur raison : telles sont les lois générales de la religion naturelle, d'une bonne police et de la société. Les mêmes principes les ont conduits aux mêmes conséquences, et avec le même guide, ils ont suivi la même route; les différences du moins sont si légères, et les nuances qui les séparent sur ces points généraux, si délicates, qu'à peine peut-on distinguer, sous ces rapports essentiels, une nation d'une nation, une secte d'une secte, une religion d'une religion. Comment arrive-t-il donc qu'il y ait d'autres points débattus avec tant de violence et de fureur, que, de deux hommes séparés par un ruisseau, l'un mourroit pour l'affirmative, et l'autre pour la négative? Toute opinion est assez forte pour se faire éprouver au prix de la vie, dit Montaigne, que je cite souvent, ainsi que Sénèque, moins pour la force des pensées que pour celle de l'expression. Regardez-y bien, milord, et vous trouverez que ces objets de dispute et de controverse éternelle n'offrent point de prise

au sens commun et à la raison générale de l'espèce humaine. Le moyen de s'entendre sur ce qui n'a point de proportion avec l'entendement ! La nature et la vérité sont les mêmes partout ; et d'un bout du monde à l'autre, la raison les voit ainsi ; mais les causes accidentelles qui donnent naissance aux opinions et qui les propagent, soit dans la spéculation, soit dans la pratique, sont d'une variété infinie ; et quand une fois les opinions confirmées par la coutume, le sont encore par l'éducation, quel que soit leur degré d'absurdité, d'inconséquence et de contradiction, elles prétendent toutes avoir pour elles la raison ou la révélation, ou l'une et l'autre ensemble ; quoique la raison et la révélation ne soient pas plus d'un côté que de l'autre, ou, pour parler plus juste, quoiqu'elles ne soient et ne puissent être d'aucun.

Il arrive de là que les hommes sont idolâtres au Tibet, mahométans à Constantinople, papistes à Rome et en Italie. Il arrive encore de là que le Français est catholique à Paris, et l'Anglais, protestant à Londres ; quoique l'éducation et les moyens d'acquérir des connoissances soient plus perfectionnés en France et en Angleterre. On adopte le système de son pays natal, comme on en parle la langue ; ou si le très-petit nombre y pense d'après une raison pure et dégagée de tout préjugé national, personne n'oseroit agir en conséquence, à moins qu'on ne veuille prétendre que la raison consiste à faire, parler et agir, suivant les opinions de la latitude

où l'on vit, et à renfermer dans son ame les hommages dus à la nature et à la vérité.

La majeure partie de l'espèce humaine paroît donc réduite à un état très-inférieur à celui des autres animaux, sous le rapport qui nous fait prétendre à une si grande supériorité; car l'instinct qui a toujours son effet, est préférable à la raison qui n'a pas le sien. Je veux bien, pour un moment, supposer avec le vulgaire, et même avec quelques philosophes, ce que je suis bien loin d'affirmer avec eux, que les animaux n'ont aucune espèce de raison. Car, qu'il me soit permis de le dire en passant, il y auroit beaucoup moins d'inconséquence à gratifier les animaux d'une foible partie de notre raison, qu'à soutenir, comme ils le font, que la raison de l'homme est une émanation de l'intelligence suprême. Mais encore une fois, prenons pour vrais le système de Descartes, et les préjugés du peuple, sur ce qu'on appelle l'instinct des bêtes. Répondez, milord, et soyez juste : n'aimeriez-vous pas mieux marcher à quatre pattes, avoir une longue queue et porter le nom de bête, avec l'avantage inestimable d'être déterminé par un mouvement irrésistible à tout ce qui pourroit constituer votre bien être, que de marcher sur deux jambes, et d'être honoré du nom d'homme, aux dépens de ce même bien être et à condition de passer toute votre vie dans l'erreur ? L'instinct agit de son propre mouvement, toutes les fois que son action est nécessaire, et il dirige constam-

ment l'animal vers le grand but de la nature. La raison est sans doute une faculté plus noble et plus étendue, puisqu'elle embrasse en même temps le nécessaire et le superflu, puisqu'elle nous a été donnée pour satisfaire nos besoins et notre curiosité ; mais la raison doit être excitée, ou, par sa tendance naturelle, elle restera dans l'inaction ; il faut lui laisser toute sa liberté, ou elle nous conduira mal et nous éloignera de notre but, au lieu de nous diriger vers lui. Dans le premier cas, nous n'avons point de guides ; et dans le second, plus nous nous servons de notre raison, plus nous devenons déraisonnables.

Si ces réflexions sont justes, si ce n'est pas la raison, mais l'ignorance, la coutume, l'intérêt, les passions enfin, qui forment nos opinions et dirigent notre vie, tout être pensant ne doit-il pas desirer le bonheur accordé par la fortune à si peu de personnes, *secum esse, secum vivere.* Ne dois-je pas chérir la facilité de vivre quelque temps avec moi-même ; libre, dégagé de tout, sous les seules lois de la raison, au lieu de perdre le reste de mes jours, dans un véritable état d'esclavage, sous l'empire de la coutume et de l'autorité ? Quel plus digne emploi du petit nombre d'années qui me restent à passer sur la terre, que d'étudier l'homme dans les autres et dans moi-même ; et avant de quitter ce monde, d'examiner les choses de ce monde, sans prévention, sans préjugés, et si je puis m'exprimer ainsi, à travers le medium d'une raison pure et sans tache ? Enfin, n'est-ce pas à moi seul

qu'il appartient d'approuver ou de condamner, de ma propre et seule autorité, ce que j'ai reçu, en entrant dans la vie, sur l'autorité des autres qui ne doivent plus juger pour moi-même ?

Me direz-vous, milord, qu'il seroit possible de faire cet examen important, sans s'éloigner, autant que je le projette, des affaires et de la société ? Vous me citerez quelques exemples que je ne nierai pas ; mais je croirai toujours qu'on réfléchit plus mûrement dans la retraite, et qu'on s'y livre aux travaux de l'esprit, avec plus de plaisir et de facilité. Tant que nous vivons dans le monde, nous y sommes fixés plus ou moins au niveau des gens du monde ; nous n'avons ni le temps, ni les moyens de prendre notre essor. La retraite seule, en rompant tous nos fers, nous procure tous les avantages qui nous manquoient dans la société.

Dire qu'il faut considérer l'homme, abstraction faite de la matière qui le compose, et réduire son être au pur spiritualisme, c'est employer des mots prétendus métaphysiques et absolument vides de sens ; mais on se trompe beaucoup, si l'on croit qu'il soit bien facile, en se retirant du monde, d'oublier entierement les préjugés qui le gouvernent, les habitudes qu'on y a contractées, et le tourbillon dans lequel on a été plus ou moins rapidement emporté. Celui qui aura le courage et le bonheur d'y parvenir, élevera son ame, dans la retraite, à la plus haute région possible ; il réalisera, pour ainsi dire, le songe de Scipion ; et du séjour de la paix et du bonheur, il jettera un coup-

d'œil philosophique sur le petit tas de boue, appelé la terre; il y découvrira à peine le royaume où il sera né. En parcourant cet immense horizon, la sphère des connoissances s'étend nécessairement. On apprend à distinguer tous les degrés de probabilité, depuis le plus foible jusqu'au plus fort. On voit les distances qui les séparent de la certitude. On voit surtout s'évanouir et se dissiper peu à peu les illusions de l'esprit et les rêves de la philosophie. On se démontre qu'il n'y a de bonheur que dans la paix de l'ame et dans la résignation à la nécessité. Enfin, parvenue à cette hauteur, la vie nous paroîtra plus agréable et la mort moins terrible. Je vous le demande, milord, cette grande affaire ne vaut-elle pas en même temps le plus grand de tous les plaisirs? Croyez que le monde ne m'en offrit jamais de comparable. Je devrai au monde d'en jouir avec plus de satisfaction. Mais ce n'est qu'en le quittant que mon ame pourra goûter ce plaisir dans toute sa pureté. Cette foible portion de voluptés sensuelles, qu'un homme de mon âge ose quelquefois se permettre encore, est à peine digne de mon attention. L'impuissance n'est pas loin, quand la satiété commence à se faire sentir. Les moindres réflexions doivent suffire pour faire perdre à des habitudes de cette espèce, le pouvoir qu'elles ont usurpé sur moi, trop assuré du moins d'en sentir la justesse, à proportion que le dépérissement de mes facultés me les rendra moins nécessaires. D'ailleurs, vous n'ignorez pas que mon plan de retraite n'exclut aucun des plai-

sirs qui peuvent s'allier avec la bienséance et l'honnêtete publique ; et entre nous, je m'en promets beaucoup plus dans la spéculation que je n'en goûterai dans la pratique. Quant à l'habitude des affaires, elles ne peuvent avoir de prise sur celui qu'elles ont fatigué si longtemps.

Peut être me direz-vous que le sage, en perdant le goût des affaires et en étouffant dans son ame les derniers soupirs de l'ambition, ne doit pas renoncer à la chose publique, au service de laquelle un principe bien supérieur à celui qui me fixe dans la retraite, l'amour de son pays, peut le rappeler à chaque instant. Cette objection est imposante ; j'y souscris avec sincérité. Personne, j'ose le dire, n'a, sur les devoirs du citoyen, des idées plus relevées que moi. Je pense qu'il n'y a point d'âge, point de circonstances qui puissent nous débarrasser entierement des devoirs qu'ils nous imposent Je dirai plus : de même que nous sommes portés à prendre souvent l'intérêt personnel pour une invitation à remplir ces devoirs, il est juste aussi de supposer à cette invitation des motifs dignes de son objet, toutes les fois que, sans écouter le sophisme des passions, nous rentrons dans la retraite, au moment où la patrie n'a plus besoin de nous. J'ajouterai qu'il y a différentes manieres de remplir les mêmes devoirs, et que tout dépend des circonstances et des situations où l'on se trouve. Du sein de ma retraite, en quelque lieu du monde qu'elle soit fixée, je peux contribuer à défendre et à maintenir la constitution du gouver-

nement britannique ; et reposez-vous sur moi de ce soin précieux ; il m'occupera jusqu'à mon dernier soupir. Si quelqu'un ne rougissoit pas de vous demander de qui je pourrois attendre ma récompense dans la solitude où je vis, répondez avec Cicéron : « De l'Être suprême qui, en me faisant recueillir « le fruit des veilles et des travaux de mes ancê- « tres, m'impose le devoir de consacrer à l'avan- « tage de la postérité, les foibles talens qu'il a pu « me donner. »

Mais, pour retirer du genre de vie que je me propose de mener, tout le fruit et les plaisirs que j'en attends, il ne suffit pas de renoncer au monde et d'avoir perdu le goût et l'habitude de tous les genres de distraction qu'il offre à ses adorateurs. L'homme foible et superficiel qui se sera contenté jusque-là de quelques notions générales, et qui ne portera pas dans la retraite cette vigueur et cette constance de caractère auxquelles est attachée la découverte de la vérité, un tel être aura beau renoncer aux grandes charges de la société, trop souvent confiées à des personnages de cette espèce ; il aura beau s'enfoncer, comme un père des déserts, dans la solitude la plus profonde, il fera de sa maison une espèce de tombeau, et l'on pourroit écrire d'avance sur sa porte : Ici repose un tel. Il ne fera jamais un bon usage de la retraite. Livré trop tard à l'étude, la moindre occupation lui deviendra dégoûtante et même impraticable. Il a perdu les facultés intellectuelles, faute de les exercer ; et le mauvais emploi qu'il a fait du printemps de

la vie, en condamne l'hiver à une enfance éternelle. Il en est de l'esprit comme du corps. On peut naître avec la trempe d'esprit de Newton, avec cette disposition organique qui fait le grand mathématicien, et devenir incapable de la moindre opération algébrique ; et tel qui avoit reçu de la nature cette élasticité dans les muscles, cette souplesse dans les jointures, qui nous étonne dans les sauteurs, ne sera peut être, faute d'exercice, qu'une masse de chair informe et pesante. Je vais plus loin encore, et je crois que celui qui a pensé toute sa vie qu'il étoit inutile et dangereux d'examiner dans l'âge de raison ce qu'on lui a dit dans son enfance être la vérité, recueillera de la solitude aussi peu de fruit que l'être foible et léger dont je viens de vous parler ; à moins qu'on n'appelle avantage, ce qui lui arrivera probablement, de se fortifier encore dans ses préjugés, d'y tenir jusqu'à l'enthousiasme, et de vivre et mourir ainsi dans le délire et l'égarement.

Les préjugés confirmés par le temps et par une suite de réflexions mal digérées, sont aussi difficiles à détruire, que l'habitude d'une vie passée dans l'indolence et l'inaction ; et comme on conserve dans l'âge avancé le goût des riens, pour en avoir fait l'aliment de sa jeunesse, on reste errant toute sa vie dans un labyrinthe d'erreur, pour y avoir été trop longtemps égaré.

Il y a un préjugé à la Chine, en faveur des petits pieds. En conséquence, on y comprime le pied des filles au berceau, dans des bandelettes serrées

étroitement. Il en résulte que les Chinoises ne marchent point, mais chancellent et trébuchent toute leur vie. Parmi les peuplades de l'Amérique, il y en a une qui tient à grand honneur d'avoir la tête plate et les oreilles d'une longueur démesurée; et comme ces gens-ci raisonnent aussi conséquemment que les Chinois, ils pressent si violemment la tête de leurs enfans entre deux planches, et leur tirent les oreilles avec tant de force qu'ils détruisent sans retour les véritables proportions de la nature; et dans l'enchantement de ce bel œuvre, ils ont en pitié toute créature humaine qui n'a pas la tête plate et les oreilles longues. Voilà précisément l'image de nos deux solitaires. L'un s'est mis dans l'impossibilité de faire le moindre progrès; l'autre, plein de préjugés et de la haute idée de ses prétendues connoissances, n'aura jamais l'impartialité nécessaire pour en acquérir de véritables.

Entreprendre, sur le déclin de sa vie, de contracter l'habitude du travail et de la méditation, c'est se mettre en cheveux gris dans une roulette d'enfant, et vouloir apprendre à marcher, quand on a perdu l'habitude de ses jambes. En général, c'est dans la jeunesse qu'il faut jeter les fondemens de son bonheur pour l'âge avancé. Il n'y a point d'exemple que la raison négligée au printemps de sa vie, ait été cultivée avec succès dans son hiver. Cicéron l'a dit avec son éloquence et son grand sens : « Parmi les vieillards, ceux-là seuls conservent les moyens de s'occuper, qui se sont occupés avant de devenir vieux. »

Non-seulement l'amour de l'étude et le desir des connoissances doivent croître avec nous; il faut y joindre encore une application infatigable, et ne jamais perdre de vue que ce n'est qu'à force de constance et d'opiniâtreté, que l'on parvient à découvrir la vérité, dans le dédale profond et ténébreux, où les hommes sont parvenus à l'ensevelir.

Cet amour de l'étude, le besoin d'acquérir des connoissances, je l'ai senti toute ma vie. Je ne suis point étranger aux charmes du recueillement et de la méditation. Je ne sais quel bon génie qui ne m'a jamais abandonné dans le tourbillon des affaires et des plaisirs, murmuroit souvent à mon oreille : Jeune homme, tu ne le seras pas toujours. Mais ce génie, bien différent du démon de Socrate, me parloit malheureusement trop bas. Le moyen de l'écouter, au sein du désordre et des passions turbulentes auxquelles mon ame étoit en proie! Survenoit-il par hasard quelques instans de calme, mon ange tutélaire en profitoit aussitôt. C'étoit alors le moment de la réflexion. Je ne sais quoi de vague, d'indéterminé, mais de pressant, réveilloit dans mon cœur le goût de l'honnête, et dans mon esprit le desir de savoir. Ce n'est donc pas sans s'y être déja préparé, que je vais me livrer à une vie studieuse et retirée, et ce n'est pas sans raison que j'en attends plus de plaisir et de satisfaction réelle que des plus beaux jours de ma jeunesse.

Vous me direz peut-être, milord, que voilà des projets bien vastes pour quelqu'un qui a déja perdu tant de temps. Vous m'objecterez que la vie de

l'homme n'a qu'un printemps et qu'un été ; et vous me demanderez sans doute si je me flatte de recueillir en hiver ce que je vais semer à la fin de mon automne. Je réponds à cela que je pense fort différemment de la plupart des hommes, sur le temps que nous avons à passer, et sur les affaires que nous avons à terminer dans ce monde. Je pense que nous avons beaucoup plus de temps et beaucoup moins d'affaires qu'on ne le croit communément. La brièveté de la vie est un des lieux communs dont on s'est toujours servi contre l'ordre et l'établissement des choses d'ici-bas. Ils sont aussi absurdes qu'impies, ces deux grands objets de murmure du vulgaire et des pathétiques lamentations du philosophe. L'homme occupé d'affaires sérieuses a pitié du vain emploi que l'homme de plaisirs fait de son temps. L'homme de plaisirs rit à son tour, et pour la même raison, de l'homme occupé. Ils ne s'accordent que dans un point, dans le reproche qu'ils font à l'Être suprême du peu de jours qui leur sont accordés. Le philosophe qui, trop souvent, dépense les siens assez mal, joint sa voix à tant de clameurs, et appuie de son autorité ces vaines et coupables déclamations. Théophraste vous dit sérieusement qu'il lui paroît bien dur de mourir à 90 ans, et de partir de ce monde, précisément au moment où il venoit de se décider sans retour sur la manière d'y vivre. Son maître, Aristote, reproche à la nature d'avoir partagé l'homme, sous ce rapport, moins favorablement que quelques autres animaux. Combien tout cela est petit et peu

philosophique ! Et qu'à cet égard, Sénèque est plus raisonnable et plus conséquent ! Nous sommes frappés en tant de manières, de la juste proportion des choses, suivant leurs différentes relations entre elles, que l'analogie devroit nous amener à conclure que les proportions existent encore, là où nous ne les apercevons pas; au lieu de nous faire décider qu'elles n'existent point, ou parce qu'elles échappent à notre vue, soit parce que nous croyons voir le contraire. Conclure autrement est une présomption choquante. Falloit-il donc que l'éternel géomètre nous appelât à son conseil, pour combiner le système de la nature avec plus de sagesse ? ou faudroit-il aujourd'hui que le créateur corrigeât son ouvrage, sur l'avis de sa créature ? Cette vie que notre amour-propre nous fait trouver si courte, quand nous la comparons aux idées que nous nous formons de l'éternité, ou même à la durée de quelques autres êtres, la vie de l'homme, considérée philosophiquement et avec impartialité, nous semblera parfaitement combinée avec le but de notre création, et justement proportionnée au cours successif des générations. Le terme en est assez long : c'est nous seuls qui le rendons trop court; et le manque de temps dont nous nous plaignons, vient plus de notre profusion que de notre pauvreté. Nous sommes tous d'une prodigalité excessive de ce précieux trésor; nous le dissipons en babioles et en superfluités; et puis, nous nous plaignons de n'avoir pas le pur nécessaire. La plupart ne se corrigent jamais et meurent banque-

routiers envers Dieu et envers les hommes. D'autres font des réflexions tardives ; et après s'être rendu compte de leur état de situation, effrayés de la diminution de leurs fonds, se persuadent qu'il ne leur reste rien, parce qu'ils n'ont pas le tout. Ils se trompent ; ils étoient plus riches qu'ils ne pensoient. Ils sont moins pauvres qu'ils ne pensent. S'ils savoient ménager ce qui leur reste, le fonds suffiroit encore aux nécessités, peut-être même à quelques superfluités de la vie ; mais alors il faudroit changer le premier ordre de dépense, et pourvoir au nécessaire avant de se permettre le plus léger superflu.

Laissons-là les gens du monde. En général, ils sont assez ingénus pour avouer qu'ils ont passé leur temps à le perdre, et pour avouer par conséquent qu'ils n'accusent l'Être suprême que de n'avoir pas proportionné sa bonté à leur extravagance. Arrêtons-nous donc à l'homme de lettres et aux philosophes, qui, loin d'imiter la franchise des gens du monde, font des sarcasmes éternels sur la perte du temps. Adressons-nous à un grave personnage, sevré des affaires et des plaisirs du monde, et livré sans réserve à la culture des sciences et à la recherche de la vérité. Quand un homme de cette trempe se plaint de la briéveté de la vie humaine en général, et du peu qui lui reste en particulier, sans être aussi important que lui, ne pourroit-on pas, avec autant de vérité, lui adresser ainsi la parole ?

Vos plaintes sur le peu de temps accordé à

l'homme, sont effectivement très-conformes à l'usage que vous en faites; mais si nous examinons ensemble l'emploi de votre vie, ces plaintes seroient moins amères, peut-être même n'oseriez-vous plus vous les permettre. Je sais qu'il ne faut que des livres pour faire un savant, mais vous conviendrez bien que tout savant n'est pas philosophe, et que tout philosophe n'est pas un sage. Vous avez consumé vingt ans à dévorer tous les volumes d'un côté de votre bibliothéque; vous êtes un grand critique en grec et en latin, dans les langues orientales, en histoire et en chronologie; cependant vous n'êtes pas satisfait. Vous avouez que ce fatras n'est que de l'érudition, de la littérature, et tout cela ne guérit de rien, *litteræ nihil sanantes*, et vous manquerez de temps pour acquérir d'autres connoissances. Mais vous avez eu le temps; vous avez passé vingt autres années à parcourir l'autre côté de votre bibliothéque, entouré de philosophes, de rabbins, de commentateurs, de scolastiques, et de la légion poudreuse de tous les docteurs modernes. On n'est pas plus versé que vous dans tout ce qui a été écrit sur la nature de Dieu et sur celle de l'ame, sur la matière et la forme des esprits et des corps, sur l'espace et la durée, les essences éternelles, les substances incorporelles, et tout le reste des profondes spéculations de cette espèce. Vous possédez merveilleusement toutes les controverses qui se sont élevées sur la nature et la grace, la prédestination et le libre arbitre, et sur d'autres questions abstraites qui ont fait tant de bruit

bruit dans les écoles, et encore plus de mal dans le monde. Vous avez parcouru cette double carrière aussi vîte qu'ont pu vous le permettre des infirmités inséparables d'une vie sédentaire et trop appliquée. Cependant vous commencez à prévoir que le temps va vous manquer, et vous vous désolez du peu de jours qui vous restent à vivre. Permettez-moi de vous faire encore une question. De combien de milliers d'années faudroit-il que le maître de la vie daignât prolonger la vôtre, pour vous réconcilier avec sa justice? Il me paroît démontré, il est probable du moins qu'une vie aussi longue que celle des patriarches seroit encore trop courte pour l'accomplissement de vos projets, puisque les objets de vos recherches occupent, depuis tant de siécles, la sagacité des savans, et qu'ils restent toujours dans le même état d'incertitude et d'obscurité. Souffrez encore une autre question, et soyez vrai avec moi et surtout avec vous-même. Dans le cours de ces quarante années consacrées à l'étude, vous est-il arrivé une seule fois d'examiner les premiers principes et les points fondamentaux qui servent de base à ces questions éternelles? Les avez-vous considérées avec une scrupuleuse exactitude? Les avez-vous jugées avec cette indifférence et cette impartialité si nécessaires pour bien juger? Avez-vous examiné, dans les mêmes dispositions, les conséquences opposées qu'on a tirées de ces principes, et les opinions contradictoires auxquelles ils ont donné naissance? N'avez-vous jamais posé en fait ce qui étoit en question? ou lorsque vous avez

considéré le fait avec les preuves qui l'étayent, n'avez-vous point imité le mathématicien qui jette un coup-d'œil rapide sur une démonstration faite depuis longtemps, moins pour la recommencer que pour se rafraîchir la mémoire? Si vous aviez procédé en bon logicien dans votre manière d'étudier, vous devriez avoir beaucoup de regrets au temps et à l'embonpoint que vous avez perdu; ou pour mieux dire, il seroit inconcevable que vous eussiez pâli si longtemps sur de pareilles matières. Si au contraire, après avoir entassé dans vôtre tête toutes les visions et les folies des autres, vous vous déterminez enfin à faire de vos connoissances acquises un examen froid et réfléchi, vous serez forcé de convenir qu'avec tout votre savoir, vous ne savez rien du tout. Car la vérité seule tient à la vérité; et sans une discussion rigoureuse des faits et des axiomes, il ne peut y avoir de résultat certain, ni de conséquence juste.

Tels sont, je crois, les argumens que l'on peut employer contre plus d'un savant dogmatique, et même contre de profonds philosophes. Vous voyez à quoi se reduisent, appréciées à leur juste valeur, les déclamations sur le manque de temps et la briéveté de la vie. Notre berceau décide de nos opinions; et sur les plus importans sujets, la routine est notre apôtre; l'éducation qui vient fortifier les opinions, nous instruit à les défendre avec opiniâtreté; la latitude sous laquelle nous naissons, peut nous en présenter quelques-unes de vraies; mais vraies ou fausses, le même zele, le même

attachement pour elles nous est également inspiré. Le Tartare croit aussi fermement à l'ame de Foë dans son daïro, que le Chrétien à l'union hypostatique, ou au symbole d'Anasthase. Tout cela répond, assez bien sans doute, aux fins générales de la société, et convient parfaitement au peuple de toutes les conditions; mais cette routine de principes ne peut être suivie par ceux qui cultivent leur raison, et qui, capables de penser, doivent en effet penser pour eux et d'après eux. Pour tout être de cette classe privilégiée, chaque opinion qu'il n'aura pas discutée, approfondie, examinée avec tout le soin dont il est capable, ne sera jamais à ses yeux que ce qu'elle est effectivement, l'opinion des autres. Comme elle est vraie ou fausse, il doit la connoître, avant de l'adopter. Ajoutons qu'il ne restera pas longtemps dans un état d'incertitude sur quelques points d'une telle importance, qu'elle s'étend même au-delà du tombeau. Il voudra se procurer promptement le plus grand bien de la vie, la paix de l'esprit. Ces points délicats seront donc les premiers objets de ses recherches et de son attention. S'il a perdu du temps, il n'en perdra plus; et quand il aura épuisé sur ce grand sujet toutes les reflexions dont son esprit est capable, et rassemblé toutes les connoissances qui étoient en son pouvoir, satisfait du bon emploi de son temps, heureux du présent, il s'inquiétera peu de l'avenir. Eût-il passé sa vie dans le tourbillon des affaires et des plaisirs, combien la sécurité qu'il aura acquise sera préférable aux

éternelles agitations du philosophe. Notre fortuné solitaire pourra se reposer en paix dans l'opinion qu'il aura adoptée sans retour, ou procéder avec beaucoup plus de facilité à l'acquisition de nouvelles connoissances, tandis que le philosophe, condamné à poursuivre des chimères, perdra sa vie entière entre des hypothèses et des inutilités.

Il y a une autre règle, milord, dont l'observation peut à la fois nous rendre une partie du temps que nous avons perdu, et nous donner un avantage marqué sur ces présomptueux savans qui, du haut de leurs sublimes connoissances, jettent un regard de mépris sur votre ignorance et la mienne. Cette règle consiste à nous tenir en garde contre les piéges tendus de toutes parts à la bonne-foi et à la simplicité. Il est dans la nature de l'homme de chercher à séduire celui qu'il n'a pu convaincre. Etendons jusqu'aux autres la méfiance où nous devons être de nous-mêmes. Si nos passions peuvent nous égarer dans nos raisonnemens, celles des autres peuvent produire le même effet. Quand on le veut bien sérieusement, il est aisé de prévenir le premier danger; et le moyen sûr de braver le second, est de remonter, dans la revue générale de nos opinions, à leurs causes premières, aux principes qui leur servent de fondement, fallût-il s'enfoncer avec eux dans les ténèbres de l'antiquité. Ni le respect accordé généralement aux opinions reçues, ni l'habitude, ni même une certitude apparente, ne doivent s'opposer à cet examen. L'affectation que l'on met à nous en détourner, doit augmenter

nos soupçons. Plus l'examen que nous entreprenons est important, plus cette méthode de procéder devient importante. Ne nous laissons donc effrayer ni par la longueur, ni par la difficulté d'une semblable recherche. Persuadons-nous bien au contraire que c'est la voie la plus aisée, la plus courte, et même la seule qui conduise surement à la vérité. C'est encore le seul moyen de ranger les opinions que nous avons à discuter, dans les différentes classes du vrai, du probable ou du faux, suivant la vérité, la probabilité ou la fausseté des principes d'où elles découlent, s'ils sont faux, et presque toujours vous les trouverez tels. Arrêtons-nous là, et gagnons tout de suite le temps prodigieux que nous aurions perdu en suivant une autre méthode. Le musulman, résolu de couler à fond toutes les disputes qui se sont élevées entre les sectateurs d'Omar et d'Ali et les autres docteurs de sa loi, pourra sans doute acquérir une connoissance parfaite de tout le système mahométan, et il aura autant de droits que les théologiens de toutes les religions de se plaindre que la vie lui est échappée dans ces pénibles discussions. Mais n'avouez-vous pas que, sans toute cette perte de temps et ce grand étalage d'érudition, il auroit pu tout de suite, en remontant à Mahomet, à l'alcoran, découvrir que le prophète est un imposteur, et le koran, un chef-d'œuvre d'absurdité.

Résumons, milord. Celui qui se retire du monde dans le louable dessein de recueillir les opinions anciennes et modernes, et de les agiter dans le

crible de la philosophie, est inexcusable, s'il ne commence par celles qui l'intéressent directement et qui importent le plus essentiellement à son bonheur. Il remplira cette tâche avec succès, s'il observe les règles que j'ai prescrites, s'il se livre à ces recherches avec candeur et bonne-foi, et surtout s'il ne permet pas aux erreurs du monde de le suivre dans sa retraite. Chacun de nous a un oracle dans sa raison. C'est dans le silence de la retraite que cet oracle se plaît à être consulté. Quand nous l'avons interrogé, quelle que soit sa réponse, qu'elle soit favorable ou contraire à nos préjugés, tenons-nous-y fermement. Car il est évident qu'appelé à rendre compte au tribunal de l'Être suprême, si vous pouvez lui dire : je me suis servi, pour m'élever à toi, de la raison que tu m'as donnée, vous trouverez plus certainement grace à ses yeux, que l'aveugle mortel qui, sans avoir jamais réfléchi sur les objets de sa croyance, en aura lâchement abandonné l'examen à des prétendus interprètes des volontés du ciel, et n'aura été, sur la terre, qu'un instrument passif dans les mains de l'autorité.

Il existe un Dieu, et nous vivons en société; de-là nos relations avec Dieu et avec les hommes. Ces relations une fois établies, les devoirs qui en résultent, bien convenus avec nous-mêmes, tous les grands objets bien médités, mûrement réfléchis, arrêtés par nous sans retour, nous avons terminé notre plus importante affaire; et quand même vous l'auriez commencée tard, il vous restera encore

assez de temps pour vous livrer à d'autres recherches qui seront également heureuses, si vous y apportez la même méthode et le même esprit. Découvrez-vous qu'un axiome est faux, qu'un principe est erroné, alors le charme est rompu, alors vous voyez disparaître et se perdre dans la nuit des mensonges, les châteaux enchantés, les roches sourcilleuses, les lacs enflammés; alors les sentiers qui conduisent au temple de la vérité, et que votre imagination s'étoit représentés si longs, si embarrassés, si difficiles, s'aplanissent à vos yeux étonnés, et vous offrent, jusqu'au terme de vos desirs, un marcher doux, commode et agréable.

Quand on a le nécessaire, il est permis de s'amuser de superfluités et même des bagatelles de la vie. *Dulce est desipere,* dit Horace; vive la bagatelle, dit Swift. Je suis assez de l'avis de l'épicurien, et je blâme encore moins le philosophe moderne; mais j'insiste pour que les amusemens soient encore des plaisirs de l'esprit, et pour que l'on fasse de l'étude même, de la lecture et de la conversation, des objets de délassement: vous savez ce que j'entends par conversation. Nous perdons l'avantage le plus essentiel de notre nature et de notre constitution, si nous souffrons que l'exercice de notre pensée soit interrompu; arrivés à cette époque de la vie, où, au lieu d'acquérir une vigueur nouvelle et de puiser dans le plaisir un nouveau goût pour le plaisir, le corps commence à décliner, il va se trouver bientôt ou rassasié ou épuisé. L'ame est un feu qui peut s'alimenter en-

core ; et dans le dépérissement de la machine, il est pour l'esprit des jouissances qui se renouvellent. A mesure que l'on avance dans la carrière des connoissances, une nouvelle scène de plaisirs s'ouvre devant nous; et la joie dont elle nous pénètre, est un sûr garant du bonheur qui nous attend plus loin. C'est en cherchant à tarir cette source inépuisable de félicité, que la mort vient terminer à la fois nos plaisirs et nos peines. *In his studiis laboribusque viventi, non intelligitur quando obstrepit senectus. Ita sensim sine sensu ætas senescit, nec subitò frangitur, sed diuturnitate extinguitur.*

Voilà certainement, milord, la manière la plus sage et la plus agréable de dévider le peloton de la vie. Heureux celui qui ne rencontre point, dans sa situation et dans les circonstances où il se trouve, d'obstacles à ce genre de bonheur! Adieu ; quoique j'eusse encore beaucoup à dire sur ce sujet, je m'aperçois, et je crains bien que vous ne l'ayez remarqué depuis longtemps, que j'en ai trop dit, surtout pour une lettre. Je réserve le reste pour notre première entrevue. J'espère que la pratique aura confirmé mes spéculations. En attendant, permettez-moi de vous renvoyer à notre ami Pope. Il vous dira que c'est moi qui l'ai rendu philosophe. S'il étoit vrai qu'il me dût ce bonheur, il est encore plus sûr que je lui dois de m'être fait hermite, et que je ne saurois trop l'en remercier.

ARCHÆOGRAPHIE.

Observations sur une dissertation du C. A. L. Millin, conservateur des médailles, antiques et pierres gravées de la Bibliothèque nationale, sur le monument connu sous le nom de Bouclier de Scipion, *insérée dans le* Magasin Encyclopédique, *en nivose de l'an 9; par le C. J. Mulliot, professeur de costume près l'école centrale du département de la Haute-Garonne, membre du Lycée de Toulouse.*

On trouva, l'an 1656, dans le Rhône, un monument d'argent. Spon en publia la description, et prétendit que c'étoit un bouclier votif, sur lequel on avoit représenté la *continence de Scipion.* On sait que ce général ayant appris qu'une belle captive, qu'on lui avoit amenée, étoit promise à Allucius, jeune chef espagnol, la lui rendit intacte, et ajouta à sa dot la rançon qu'on avoit offerte pour elle.

Scipion à demi-nu, est assis au milieu de cette composition, une lance à la main : à sa droite est Allucius et sa prétendue : à sa gauche est le père de cette jeune personne. Celui-ci n'est point rasé, ni ses parens ou amis non plus, qui sont au nombre

de quatre. A côté sont deux Romains armés, près d'une table sur laquelle sont deux pains et un vase.

Winckelmann, qui a découvert bien des erreurs dans les ouvrages sur l'Archæologie, et qui peut-être, dans ce cas-ci, n'en est pas exempt lui-même, a pensé que le sujet de ce bas-relief est Briséis rendue à Achille, et la réconciliation de ce héros avec Agamemnon.

Ce sentiment a été adopté par des savans, l'auteur de la dissertation est de ce nombre. Il croit que c'est un disque et non un bouclier votif. Je vais hasarder quelques observations sur cet écrit intéressant pour les savans et les artistes. Si l'on s'y est souvenu quelquefois de la liberté, dont, selon Horace, ces derniers, ainsi que les poètes, ont toujours eu le droit de jouir, on semble quelquefois aussi leur faire un reproche d'en avoir usé.

S'il étoit vrai que, dans les sujets héroïques et historiques, l'exactitude la plus rigoureuse dût être observée en tout, l'auteur seroit peut-être lui-même forcé de convenir que le monument dont il s'agit, ne représente pas plus Briséis rendue à Achille, que la continence de Scipion.

Homère faisant l'énumération des présens envoyés par Agamemnon, spécifie sept autres filles d'une rare beauté, sept trépieds, vingt vases éclatans, douze coursiers et dix talens d'or. L'histoire romaine parle d'une grosse somme que le père et la mère de la captive offrirent au général romain, et dit que celui-ci, aux pieds duquel on l'avoit dépo-

sée, la fit accepter par Allucius comme un supplément de dot. Nous ne voyons ici que des armes offensives et défensives aux pieds du personnage principal.

L'auteur de la dissertation convient que tous les portraits de Scipion le représentent sans barbe, comme la figure principale de ce bas-relief : il pense néanmoins que ce n'est pas une raison pour connoître ici ce général. Je pense, avec lui, que cette conformité seule n'est pas une raison décisive, mais elle n'est pas non plus à mépriser.

Les poètes et les historiens nous disent qu'Achille et Scipion avoient les cheveux longs. Si, par ces mots, on entend parler d'une longue chevelure, comme celle des femmes, le personnage représenté les a courts. Mais aussi, quoique ce ne soit nullement une belle chevelure, si nous les comparons avec ceux des Romains de ce temps-là, ils sont longs.

L'auteur prétend que le vêtement qui couvre le bas de cette figure, est évidemment une chlamyde. La chlamyde n'étoit pas aussi ample. L'agencement de cet habit, dans le bas-relief en question, ne permet pas d'en suivre le développement, pour savoir si c'est le paludament ou la toge. Celle-ci étoit demi-circulaire, l'autre étoit un manteau que les guerriers romains portoient quelquefois par dessus leur armure, ou par dessus leur tunique ou leur saie.

Spon se trompe en disant que la lance que tient Scipion, est la marque distinctive du général d'armée ; son antagoniste n'est pas mieux fondé,

en disant que Scipion n'étant que questeur, ne pouvoit pas en tenir une, puisque l'histoire nous apprend que ce jeune Romain partit pour aller faire la guerre en Espagne, en qualité de proconsul. J'observerai de plus, qu'on ne peut pas, d'après quelques monumens isolés, établir, ainsi que les empereurs n'ont jamais ni lance ni sceptre à la main, que, lorsqu'ils sont représentés allégoriquement comme des dieux ou des héros. Les colonnes trajane et antonine sont des monumens historiques où l'on voit la preuve du contraire.

L'auteur de la dissertation nous dit, d'après Homère, que Patrocle se revêtant des armes d'Achille, prit de fortes lances qu'il put manier, mais qu'il ne prit pas celle de ce héros, « lance robuste, lon-« gue et pesante que lui seul pouvoit vibrer. » Si, comme il paroît le croire, cette description convient à l'arme que tient la figure assise, en question, il sera forcé d'en conclure que la vigueur des héros de ce temps-là ne répondoit guère aux récits pompeux que nous en ont faits les poètes.

Si ce personnage représentoit Scipion, est-il dit, « il ne pourroit pas être assis sur un trône avec un « *subsellium* qui étoit particulier aux personnages « héroïques et aux rois. Les magistrats romains sont « toujours assis sur cette espèce de pliant, appelé « *chaise curule*, ou sur une espèce de banc. »

Je conviendrai avec l'auteur que le trône ne convenoit qu'à des souverains et à certains personnages héroïques, mais non pas à tous. Il est inutile de

discuter sur la forme de ce siége, puisqu'il est entièrement caché sous la draperie. Quant au *subsellium*, l'artiste a pu en donner un au général romain, dans une ville conquise, puisque l'on sait que, même dans Rome, les sénateurs avoient chez eux un siége élevé, sur lequel ils affectoient de se placer, lorsqu'ils donnoient audience.

Le même personnage se trouve vers le vieillard qui lui adresse la parole. Si c'étoit Scipion, il devroit, selon l'auteur, regarder Allucius à qui il rend sa fiancée. Mais ce n'est pas l'instant qu'a voulu choisir l'artiste. Le jeune guerrier l'a déja reçue, puisqu'il l'a tient embrassée d'un main. Il écoute, et elle aussi, les offres du vieillard et les réponses généreuses du vainqueur. J'observerai, à mon tour, que si c'est à Achille à qui Antiloque ramène sa favorite, celui-ci redoute bien peu sa jalousie et sa colère, puisqu'il ose la caresser en sa présence.

Ainsi qu'Agamemnon qu'on suppose être ce vieillard qui parle à Achille, il a, au dessous des mollets, de petites pentes, comme les oreilles de nos bottines : les orteils se dessinant, l'auteur a cru que ces deux personnages étoient nus-pieds, et qu'ils portoient seulement les attaches de leurs cnémides autour des jambes. Mais ces attaches, ainsi seules, seroient aussi déplacées que nos jarretières, après avoir quitté les bas. C'étoit une chaussure faite comme un gant, qui commença d'être connue à Rome vers la fin de la république. On en voit de

pareilles à une statue de Marc-Aurèle, et dans divers fragmens de la colonne de Théodose, rapportés dans l'antiquité expliquée par Montfaucon. Quelques-unes ne montoient que jusqu'aux malléoles.

Si les divers personnages représentés sur le monument qui nous occupe, sont peu chargés de vêtemens; s'il y en a un de nu, c'est parce que la scène se passe sous un climat chaud : ce qui s'accorde avec le sentiment de Spon, et celui de Winckelmann.

L'instrument à vent que tient le prétendu Talhtibius, n'est ni une *tuba* qui étoit droite, ni un *lituc*. Je dirai plus bas ce que c'est.

L'auteur rapporte une foule de citations, pour prouver que le voile, dans les siécles héroïques, étoit la marque du deuil et de la plus grande douleur, et que des femmes célèbres, selon les poètes, l'ont pris dans de pareilles circonstances. Il auroit pu ajouter, que c'étoit alors pour s'en couvrir le visage, et cacher l'excès de leur affliction. Mais ce n'est pas ici le cas. Il sait aussi bien que moi que bien des jeunes vierges et des dames respectables le portoient par modestie, lorsqu'elles sortoient de chez elles; que certaines prêtresses ne le quittoient jamais, et (ce qui convient surtout à notre sujet) que les jeunes mariées en portoient un jaune le jour de leurs noces : c'étoit le *flammeum*.

On ne peut pas dire que le vieillard qui parle au personnage assis, s'appuie sur son épée : il la tient, et elle ne porte sur rien. La disposition de

sa main droite n'est pas celle d'une personne qui fait un serment, elle paroît seulement indiquer. Son vêtement n'est pas une chlamyde : celle-ci étoit une espèce de manteau qui s'agrafoit à volonté sur l'une ou les deux épaules, ou sur la poitrine. La ceinture ne se plaçoit guere sur les vêtemens de ce genre.

Spon n'a pas spécifié de quels feuillages sont composés les festons qui pendent de dessus la table. L'idée de la guirlande de cyprès n'est pas heureuse. C'eût été une mal-adresse de la part d'Agamemnon, de la joindre à ses présens. D'ailleurs, ces sortes d'ornemens décoroient souvent le cercueil, le bucher, l'urne cinéraire, le tombeau, les offrandes funéraires que l'on y déposoit, et seulement le jour des funérailles la porte de la maison du défunt, et non la demeure de ses amis, et encore moins les présens du genre de ceux qu'Agamemnon offroit à Achille.

Le vase et les corps ronds qui sont sur la table, conviennent à l'histoire de Scipion, soit que l'on suppose que ce sont des signes du repas de noces, ou des présens. L'artiste n'auroit pas manqué de placer ces objets sur un des sept trépieds, si c'eût été le sujet homérique en question.

Quant aux armes étalées à terre, j'observerai que s'il y en a d'offensives et de défensives qui étoient en usage chez les Grecs, elles l'étoient aussi chez les Romains, que les Espagnols avoient deja pu en prendre et adopter certaines, et qu'il conste même

par des médailles rapportées par Pelerin et Augustin, que leurs boucliers n'étoient pas toujours ronds, et qu'ils en avoient d'ovales.

L'instrument militaire qui est groupé avec ces armes, est un cornet et non un lituus. Celui-ci étoit beaucoup plus long et plus recourbé ; il y avoit une traverse qui servoit à l'appuyer sur l'épaule. Le cornet, originairement, n'étoit que la corne plus ou moins recourbée d'un animal. Ceux que l'on fit dans la suite de divers métaux, en conservèrent la forme primitive.

Spon se seroit trompé, s'il eût dit affirmativement que Scipion est assis devant un arc de triomphe. Ce savant regarde, avec raison, les divers ornemens qui enrichissent le fond de ce bas-relief, comme une partie de la décoration de l'appartement où est ce général. Le Triton et la Nereïde ne sont pas déplacés dans l'intérieur d'un palais situé dans une ville maritime, telle que Carthage la neuve. Ils ne le seroient pas non plus dans le palais d'Achille : mais ils le sont dans une tente à laquelle de la sépulture et de pareils lambris ne conviennent point.

L'histoire ne nous dit pas que Scipion se soit marié en Espagne : ce disque, en ce cas, n'est pas un présent de noces : elle nous parle de ce Romain, comme d'un général vaillant, chaste, prudent et généreux, qui, des plus redoutables partisans de Carthage, sut en faire de fidelles alliés de Rome. Ce n'est donc pas, comme on le donne à entendre,

un

un jeune homme impétueux, à qui l'on voulut, par ce présent, donner une leçon de morale, en mettant sous ses yeux l'histoire de Briséis.

Cette dissertation est une preuve de la grande érudition de son auteur. On la relit avec un nouveau plaisir : on est entraîné, malgré soi, par la manière ingénieuse dont il appuie sa conjecture, et par le jour favorable sous lequel il présente ses preuves. Il pardonnera à un vieillard de lui faire part de ses doutes qu'il croit fondés, et qui l'empêchent de préférer, comme lui, l'opinion de Winckelmann à celle de Spon (1).

(1) J'ai dû insérer les observations du C. Mulliot, quoique je sois très-persuadé qu'elles ne détruisent pas mon explication. Une réponse à chaque article entraîneroit des redites. La plupart des ses assertions ne sont appuyées sur aucune preuve, sur aucun témoignage classique, et leur discussion fatigueroit les lecteurs du journal, en les occupant trop longtemps du même objet; j'y pourrai revenir dans le recueil de monumens que je compte publier, et dont celui-ci fera partie.

A. L. M.

LITTERATURE ORIENTALE.

PIEN-HOE-YE.

THE Explanation of the elementary characters of the Chinese; with an Analysis of their ancient symbols and hieroglyphics; by J. *HAGER, D. D.* London.

EXPLICATION des caractères élémentaires des Chinois, avec une analyse de leurs anciens caractères symboliques et hiéroglyphiques; par le D.r J. *HAGER.* Londres, 1801. Fol. 43 pag. et 70 pag. de discours préliminaire.

C'EST ici le commencement de l'exécution d'une grande entreprise, qui a été annoncée dans ce journal. Le prospectus du Dictionnaire de la langue chinoise, proposé par souscription, par le docteur Hager, de Vienne, qui y a été inséré (1), a fait connoître à nos lecteurs le plan de ce Dictionnaire, les matériaux d'après lesquels il doit être formé, les avantages que l'on peut espérer de sa publication, et les divers secours dont le savant éditeur se propose de l'enrichir pour en faciliter l'usage, et ouvrir un accès plus aisé à une étude jusqu'ici regardée presque comme impossible, et dont un très-petit

(1) *Magasin Encyclop.* Année VI, t. II, p. 183 et suiv.

nombre de personnes ont eu le courage de vaincre les difficultés.

M. le docteur Hager, depuis la publication de ce prospectus, n'a pas perdu un instant pour mettre sous les yeux des savans et de tous ceux qui s'intéressent aux progrès des lettres, un essai de ce grand ouvrage; et la manière dont cet essai est exécuté, est bien propre à exciter le zèle de tous les amateurs, et doit les engager à concourir, par leurs souscriptions, à l'érection d'un monument aussi utile que glorieux pour la nation chez laquelle il recevra son exécution. Si les travaux faits, il y a longtemps, sous les auspices et aux frais du gouvernement françois (2), pour un semblable projet, eussent été mis en œuvre, il est vraisemblable que nous aurions aujourd'hui plus d'un littérateur, dont les études, dirigées vers cet objet, auroient porté un nouveau jour sur l'histoire, la langue, les sciences et les arts de la Chine; et ainsi la Nation françoise auroit eu l'honneur d'avoir, la première, ouvert cette nouvelle carrière aux spéculations de la philosophie, et à l'étude des progrès de l'esprit humain.

Un ouvrage du genre de celui-ci est peu susceptible d'analyse, et nous ne pouvons mieux faire que d'engager nos lecteurs à se le procurer, pour y puiser des notions plus justes, que ne le sont celles qu'on a d'ordinaire sur l'écriture chinoise. Nous tâcherons cependant de faire connoître en abrégé le contenu du discours preliminaire.

(2) Voy. *Magasin Encycl.* à l'endroit déjà cité, p. 199.

Si l'on en croit les écrivains chinois, les premiers caractères, inventés par leurs anciens rois ou philosophes, n'avoient pour objet que de représenter les deux principes mâle et femelle de tout ce qui existe, le *Yang* et *Yn* et les huit élemens ou productions primitives de ces deux principes.

Diverses circonstances portent à croire que les Chinois, avant l'invention d'aucun caractère, se servoient, comme beaucoup d'autres peuples, de cordes auxquelles on faisoit des nœuds pour suppléer au défaut d'écriture, moyen grossier et très-borné dans ses effets, qui ne convient qu'à un peuple à peine sorti de l'état de sauvage, et dont les besoins sont aussi bornés que ses rapports avec les autres sociétés sont circonscrits. La manière dont les Chinois figurent les constellations, l'instrument dont ils se servent pour compter, la forme même de leurs *taëls*, ainsi que divers symboles de leur théologie physique, semblent conserver des traces de cet ancien usage. A propos des signes dont les Chinois se servent pour marquer les nombres, M. Hager développe une idée qui mérite de fixer l'attention des savans. Feu M. de Guignes avoit trouvé des rapports singulièrement remarquables entre la doctrine des nombres de Pythagore et la valeur numérique que les Chinois associent à leurs huit élémens, ainsi qu'aux diverses combinaisons qui en résultent. Une multitude de traits particuliers, observés par le même savant, par les missionnaires et par M. Hager lui-même, ajoutent à ce que ce rapprochement ingénieux a de remarquable. Tel est

le rapport que M. Hager trouve non-seulement entre les caractères numériques des Chinois, et les chiffres des Romains, dont les institutions ayant Numa pour auteur, ne sont pas étrangeres à l'école de Pythagore; mais encore entre les mots qui servent à la numération en chinois, et le son propre aux lettres employées comme chiffres par les Romains. Les Chinois disent *Ye*, ce qui se prononce presque I pour *un :* or, la lettre I est le caractère employé pour l'unité par les Romains. M. Hager trouve le même rapport entre les mots chinois *U* et *Xe*, qui signifient *cinq* et *dix*, et le son des lettres latines V et X. Peut-être, néanmoins, ce rapprochement est-il plus ingénieux que fondé en réalité.

Les premiers caractères inventés par *Fo-hi*, pour désigner les huit élémens, en fournirent, par de nouvelles combinaisons, 64 à son successeur *Xinnung*. Ce sont là les premiers caractères symboliques ou hiéroglyphiques des Chinois, la matière primitive de toutes les spéculations de leurs philosophes, le texte dont leurs plus célèbres ouvrages ne sont que le commentaire.

Si de la considération de ces caractères symboliques on passe à l'histoire de l'écriture proprement dite chez les Chinois, on apprend que divers systèmes de caracteres ont précédé celui dont ils font usage aujourd'hui. C'est surtout à l'empereur *Kienlung* qu'on doit les recherches les plus curieuses sur la forme de ces anciens caractères. Il les a recueillis avec soin de tous les monumens de l'antiquité, et en a formé jusqu'à trente-deux systèmes

différens, dans chacun desquels il a fait imprimer le poème qu'il avoit composé sur la ville de Moukden, et qui, traduit en François par M. Amiot, a été publié par M. de Guignes.

M. Hager fait connoître quelques-uns de ces caractères, qu'il a tirés de l'Encyclopédie japonoise, nouvellement apportée du Japon en Europe, par M. Tissingh, ambassadeur hollandois à Pekin. « Ces « caractères, dit ensuite M. Hager, sont-ils réelle- « ment anciens, et ont-ils véritablement été en usage, « ou quelques-uns d'entre eux ne doivent-ils pas être « placés au même rang que les alphabets d'Adam, « d'Enoch et de Seth, publiés à Nuremberg (3); « c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider. » Si l'on fait attention aux noms bizarres que portent ces divers systèmes d'écriture, tels que *sui hoe*, *lung-hoe*, *pao-ting-chuen*, *fang-xiug*, *caractères en forme d'épis*, de *dragons*, de *vases précieux*, de *coiffure de femme*, etc., et si l'on réfléchit que les Arabes, les Juifs et tous les orientaux admettent ainsi un grand nombre d'alphabets imaginaires, *cabalistiques*, *célestes*, *magiques*, *talismaniques*, etc., on sera tenté de pencher en faveur de la seconde des deux suppositions, et de souscrire à l'opinion d'un missionnaire, qui ne craint pas de dire que la collection de caractères faite par l'empereur *Kien-lung* est très-suspecte, et a plutôt obscurci qu'éclairci la paléographie chinoise.

(3) Voy. *Synopsis universæ philologiæ*, par G. *Henselius*. Nuremberg, 1741, les Curiosités inouïes de Gaffarel, divers manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, etc.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que les caractères chinois n'ayent subi beaucoup de changemens dans la suite des siécles ; il est extrêmement vraisemblable que, dans l'origine, la plupart de ces caractères avoient une ressemblance plus grande avec l'objet qu'ils désignoient, et cette supposition paroît même prouvée par divers monumens anciens. A cette occasion, M. Hager met sous les yeux du lecteur l'inscription gravée par *Ta-yu*, sur un rocher, près de la source du *Hoang-ho* ; inscription dont quelques missionnaires avoient parlé sans pouvoir en donner une copie, et que M. Hager a tirée de l'Encyclopédie japonoise, déja citée.

Nous sommes obligés de passer ce que dit le docteur Hager, en examinant et réfutant l'opinion de divers savans, qui ont cru pouvoir établir des rapprochemens et une conformité générale entre les caractères chinois, et les hiéroglyphes ægyptiens ou les caractères à *clous* de Persépolis, pour nous occuper des caractères actuellement en usage.

Les uns, qui étoient communément employés du temps de *Kong-fu-tsu* ou Confucius, ne servent plus aujourd'hui que pour les inscriptions, les titres de livres, les sceaux, etc., comme le caractère *estranghélo* parmi les Syriens, et le *cufique* chez les Arabes. M. Hager en donne un exemple, tiré du commencement du livre intitulé : *Innocentia Victrix*, ouvrage publié par les Jésuites, à la Chine.

Ces caractères diffèrent peu de ceux qui sont aujourd'hui d'un usage général, et qui se sont formés par l'altération successive des figures primitives. On

a souvent dit qu'on en comptoit jusqu'à 80,000 ; « mais, dit M. Hager, si on retranche de ce nombre « ceux qui sont synonymes, et ceux qui sont particu- « liers à chaque secte religieuse de l'empire chinois, « on trouvera que la connoissance de 10,000 caractères « suffit pour lire les meilleurs ouvrages de toutes les « dynasties. »

Il résulte de là effectivement que le nombre des caractères chinois est inutilement augmenté par la multiplicité des figures employées pour exprimer une même idée ; mais il n'en est pas moins nécessaire, ce nous semble, de connoître ces caractères synonymes, dès que l'usage les a une fois introduits.

Ici, M. Hager compare cette surabondance de caractères avec la pauvreté apparente de la langue chinoise, composée de monosyllabes, dont le nombre ne monte pas à 400, et dont la signification est diversifiée par diverses intonations, qui rendent la prononciation de cette langue vraiment musicale. Ce caractère n'est pas exclusivement propre à la langue chinoise ; il se retrouve, suivant les observations de plusieurs savans, dans celles du Tibet et du Tonquin. Cette dernière est, comme la langue chinoise, entièrement monosyllabique, tandis que le japonois, idiome absolument différent du chinois, a des mots de sept, huit et neuf syllabes.

« C'est une chose surprenante et digne d'être re- « marquée, dit, à cette occasion, M. Hager, qu'au- « jourd'hui même, bien des personnes doutent si le « japonois n'est pas un dialecte du chinois, tandis « qu'il n'y a pas, dans le fait, la moindre affinité entre

« ces deux langues. Le chinois est purement mo-
« nosyllabique, le japonois est polysyllabique, et a
« même des mots extrêmement longs. En chinois,
« on ne compte guère plus de trois cent cinquante
« mots : en japonois, il y en a un nombre très-con-
« sidérable, comme dans la plupart des langues ;
« le chinois est sans inflexions, et ne connoît ni
« déclinaisons, ni conjugaisons ; on peut le com-
« parer à cette *lingua franca* de l'Orient, qui s'ex-
« prime toujours par l'infinitif. Le japonois suit la
« même marche que le grec, le latin, et les autres
« langues. Le système de construction qu'il suit,
« semble commencer là où finit celui de la langue
« chinoise. En un mot, toute expression vraiment
« japonoise est totalement étrangère au mot chi-
« nois qui exprime la même idée. »

Le caractère de simplicité de la langue chinoise, dont il est ici question, n'est pas absolument particulier à cette langue. Le malai, où il n'y a pas même de terminaison pour indiquer le passage du singulier au pluriel, et où l'on dit *cheval cheval* pour *des chevaux*, en offre un autre exemple bien remarquable. Il se pourroit faire que l'écriture chinoise, qui représente les idées et non les sons, eût contribué à maintenir la langue de ce peuple dans cette simplicité primitive, et empêché la réunion des formes destinées à indiquer les genres, les nombres, les personnes, etc., avec les mots primitifs et radicaux ; ce qui a formé, en général, les déclinaisons et les conjugaisons. Quoi qu'il en soit, ce caractère de simplicité, dans deux langues

aussi étendues que le chinois et le malai, présente un contraste bien frappant avec certaines langues, propres à des peuples sans culture, qui sont surchargées de formes et d'inflexions grammaticales. Telle est, pour en citer un exemple, la langue groenlandoise.

M. Hagér, parlant ensuite de l'usage adopté par les Chinois, de placer leurs caractères perpendiculairement les uns au dessous des autres, remarque que cet usage n'est pas tellement général qu'on n'observe le contraire sur un grand nombre de monumens, tant anciens que modernes, où les caractères sont rangés horizontalement; et il en conclut que rien n'empêche qu'on n'adopte en Europe cette marche plus commode pour des livres où le chinois doit être mêlé avec d'autres caractères.

Nous omettons plusieurs autres considérations sur les avantages du système d'écriture des Chinois; avantages dont nous ne contestons pas la réalité, mais qui ne sauroient compenser ses inconvéniens, et sur les caractères alphabétiques introduits à la Chine et au Japon, pour nous arrêter à ce qui concerne la méthode employée pour classer les nombreux caractères de l'écriture chinoise, et rendre sinon facile, du moins possible, l'usage des dictionnaires.

Pour se faire une idée de cette méthode, il faut observer que les caractères chinois sont ou *élémentaires* ou *composés* : les caractères élémentaires ou *clefs* sont au nombre de deux cent quatorze, et ce sont ceux-là dont l'ouvrage que

nous annonçons offre le dictionnaire. Chaque caractère composé contient un des deux cent quatorze caractères élémentaires, qui lui sert pour ainsi dire de base. L'ordre dans lequel les caractères élémentaires sont placés est déterminé par le nombre de coups de pinceau dont ils sont formés; ils sont divisés en dix-sept classes, dont la première est formée d'un seul, et la dernière de dix-sept coups de pinceau. Le nombre des caractères est plus grand dans une classe, moindre dans un autre. Ces dix-sept classes principales se divisent en deux cent quatorze classes secondaires, conformément au nombre des caractères élémentaires. Ainsi, lorsqu'on veut chercher un caractère élémentaire dans le dictionnaire, il faut observer de combien de coups de pinceau il est formé, ce qui suffit pour trouver la classe principale à laquelle il appartient. La place qu'il occupe dans cette classe est purement arbitraire. La même opération sert à trouver un caractère composé. On cherche d'abord quel est le caractère élémentaire qui lui sert de clef, et quand on l'a reconnu, ce qui n'est pas sans difficultés, on sait à laquelle des deux cent quatorze classes secondaires, qui composent le dictionnaire, appartient le caractère que l'on cherche. On a observé, entre tous les caractères composés de chacune de ces deux cent quatorze classes, la même méthode de classification, qui a servi à ranger les classes principales; c'est à-dire, qu'on a placé, sous chaque classe, d'abord les caractères moins compliqués, et ensuite les autres, à proportion du nombre de coups de pinceau

dont ils sont formés. Si donc on a un caractère composé, dont la clef ait cinq coups de pinceau, et qui, dans sa totalité, en comprenne dix-huit, on cherchera d'abord la cinquième classe principale : dans cette classe, qui renferme vingt-trois clefs, on cherchera au hasard la classe secondaire à laquelle appartient la clef qui entre dans le caractère demandé ; quand on l'aura trouvé, on cherchera de nouveau sous cette clef la subdivision qui contient tous les caractères formés de dix-huit coups de pinceau ; et arrivé à ceux-là, on cherchera au hasard parmi eux celui dont on a besoin. Cette opération, déjà fort compliquée, le devient beaucoup plus, par les altérations que subit fréquemment la forme des clefs dans les caractères composés, par le peu d'uniformité dans la place assignée à chaque clef, dans les caractères dans lesquels elle entre, par la manière peu régulière de compter les coups de pinceau, enfin, par une multitude d'autres circonstances que nous ne détaillerons pas ici. Une longue pratique, un travail assidu, le desir de réussir, excité par les obstacles mêmes, peuvent seuls triompher de tant de difficultés.

Elles seroient bien moindres, si, comme on l'a quelquefois avancé, l'analogie qui est entre les caractères élémentaires et les caractères composés, auxquels chacun des premiers sert de clef, se trouvoit aussi entre leurs significations ; mais M. Hager prouve que si ce rapport se rencontre quelquefois, il arrive bien plus souvent qu'il ne se trouve pas, ou que du moins il soit absolument insuffisant pour

qu'on puisse découvrir la signification du caractère composé par celle du caractère élémentaire qui lui sert de clef.

M. Hager, comme on voit, ne cherche pas à séduire ses lecteurs, en leur déguisant les obstacles qu'ils auront à vaincre, pour faire usage du dictionnaire chinois. Entre les mains des Européens, il n'est presque pas douteux que ce dictionnaire, par une meilleure classification, ne puisse devenir par la suite d'un usage plus commode; mais il faut commencer par suivre fidellement la méthode employée par les Chinois eux-mêmes, et c'est ce qu'a fait ici M. Hager.

« Les caractères qui se ressemblent, dit-il, de-
« vroient être placés ensemble dans la table gé-
« nérale des élémens, pour qu'on parvînt plus fa-
« cilement à les distinguer; le tout même, ainsi
« que Bayer l'a observé, il y a longtemps, devroit
« être assujetti à un ordre plus méthodique. Mais
« tant que les dictionnaires et le langage des Chi-
« nois ne subiront point de changement, il seroit
« inutile et impossible à un Européen de tenter cette
« réforme. Il ne reste donc d'autre ressource que
« de vaincre les difficultés par la pratique. » L'intention de M. Hager n'est pas néanmoins, comme son Prospectus nous l'apprend, de disposer les caractères comme ils le sont dans le *Ching-su-turg* ou *Su-guei*, d'après leurs clefs : il se propose de les placer conformément aux sons auxquels ils correspondent, et qui seront exprimés en caractères européens. Si cette méthode a l'avantage de diminuer

beaucoup l'étendue de l'ouvrage, n'a-t-elle pas aussi l'inconvénient d'en rendre l'usage plus difficile à ceux qui étudient le chinois, moins pour le parler ou l'écrire, que pour lire les écrivains de cette nation ? C'est une réflexion que nous soumettons à M. Hager.

Le dictionnaire des deux cent quatorze caractères élémentaires, qui suit l'introduction que nous venons d'analyser, est intitulé : *Uhl-pe-xe-su-pu (les deux cent quatorze tribunaux* ou *élémens)*.

A chaque caractère se trouve joint le monosyllabe auquel il répond, et la signification de ce monosyllabe. M. Hager y a ajouté assez souvent des observations qui indiquent la forme que prennent certaines clefs, quand elles entrent dans des caractères composés, et le lieu qu'elles y occupent, soit à la droite, soit à la gauche, ce qui doit être d'un grand secours pour reconnoître à laquelle des deux cent quatorze classes secondaires appartient un caractère composé.

Nous finirons cet article, en observant que la beauté de l'exécution de ce volume répond parfaitement à l'importance de l'ouvrage. Nous desirons vivement que M. le docteur Hager trouve au plutôt tous les encouragemens nécessaires pour que rien ne retarde la publication de cet important dictionnaire ; et nous ne doutons point que son nom, déja justement célèbre, ne soit placé au nombre de ceux des savans qui ont puissamment contribué à la gloire de leur siècle, en etendant les bornes du domaine de la littérature. S. DE S.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

FRANCE.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

INSTITUT NATIONAL.

LE comte de Livourne a assisté, le 1.er messidor, à la séance de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut. Il étoit accompagné du C. Chaptal, ministre de l'intérieur, et membre de la classe, du chevalier Azara, ministre d'Espagne, et de deux personnes de sa suite. Il s'est placé parmi les membres de l'Institut, à côté du président. Le choix et la variété des lectures ont rendu cette séance très-intéressante.

Le C. HUZARD a rendu compte de l'état actuel du troupeau de Rambouillet, et du produit de la dernière tonte.

Le C. CHAPTAL a lu un mémoire sur divers procédés récemment employés dans le blanchiment des toiles. Ils sont également importans par leur

célérité, leur économie, et par la beauté des résultats.

Le C. CUVIER a lu un mémoire sur les dents des poissons. Il a présenté des faits curieux et des observations importantes sur cette partie de leur organisation; et a fait connoître les motifs qui l'avoient obligé de renoncer au projet de s'en servir comme d'un caractère générique dans la classification de ce grand ordre d'animaux.

Le C. LA PLACE a lu un mémoire sur les recherches qui ont été faites jusqu'à ce jour pour la détermination du mouvement de la lune, et sur leur résultat. Il appartenoit sans doute au géomètre qui a tant contribué à perfectionner cette importante théorie, de tracer son histoire.

Le C. DOLOMIEU a lu un mémoire sur plusieurs phénomènes qui ont accompagné l'éruption du Vésuve de l'an 2, ou qui en sont la suite. Ce savant a fait voir des fragmens d'ustensiles de fer, de cuivre, de plomb et de verre, recueillis au milieu de la lave, et que, dans son état de fusion, elle avoit altérés ou minéralisés d'une manière très-remarquable.

Le C. Sage a lu un mémoire sur plusieurs espèces nouvelles de *belemnites*.

Le C. LALANDE a lu une note sur la détermination précise de la longitude, et par conséquent de la position de la ville de Florence.

Le C. BERTHOLLET a communiqué une lettre du célebre Herschel qui lui fait part de quelques opinions nouvelles sur la structure et la composition du

du globe solaire. L'Institut a paru penser, comme tous les bons physiciens de l'Europe, que les observations du savant Anglais valent mieux que ses hypothèses.

La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire des CC. FOURCROY et VAUQUELIN, sur le galvanisme. Il fait suite aux travaux dont ces chymistes ont déja entretenu la classe, et il a été accompagné de quelques expériences nouvelles, faites avec une pile galvanique, formée de plaques métalliques de 8 à 10 pouces de côté. Elle a produit une vive scintillation et une inflammation brillante dans l'air atmosphérique et dans le gaz oxygène.

Musée d'histoire naturelle.

Cours du C. CUVIER.

En l'absence du C. MERTRUD, professeur d'anatomie des animaux, le C. CUVIER, membre de l'Institut national, professeur au collége de France et à l'école centrale du Panthéon, a commencé, le 7 messidor, à 6 heures du soir, dans l'amphithéâtre du Jardin des Plantes, un cours publique d'anatomie comparée, considérée dans ses rapports avec la physiologie, et le continue les 2, 3, 4, 7, 8 et 9 de chaque décade, à la même heure.

Distributions de graines.

Depuis le 21 floréal an 8, jusqu'au 1.er prairial an 9, le Muséum d'histoire naturelle a distribué aux jardins nationaux et à divers cultivateurs, 4,223 espèces d'arbres, arbustes, plantes vivaces, oignons, boutures, et 68,551 individus de ces espèces. Ces distributions ont surpassé de 20,984 individus celles qui ont eu lieu l'année précédente; et comme le ministre de l'intérieur vient de mettre à la disposition des administrateurs, pour être changé en pépiniere, le parterre inutile qu'on voyoit au jardin du Muséum, il est certain que, les années suivantes, on pourra favoriser encore davantage le zèle qui se manifeste partout en faveur de l'agriculture.

Société des Amis des Arts.

Cette Société, vraiment amie des arts, prit naissance en 1789. L'idée de son institution est due aux lumières de feu de Wailly, architecte justement célèbre. Il prévit que les grands intérêts politiques alloient momentanément distraire le peuple français de celui qu'il portoit aux arts, et voulut réparer le malheur des circonstances, en offrant aux artistes un moyen de vendre, pendant les orages inévitables de la révolution, les tableaux que

la ruine des fortunes particulières laissoit dans les ateliers. Cette idée philantrophique obtint le succès qu'elle méritoit ; de vrais amis des arts s'empressèrent de seconder ses vues, et feu Béthune Charost, les CC. Decoste, Sylvestre, Foubert, Tourzel, Pajou, Château-Giron, Fourcroy, et plusieurs amateurs distingués, prirentdes actions de fondateurs dans cette société, qui a déja répandu, dans les mains des artistes, une somme d'environ 200,000 fr. Le tirage de la cinquième série aura lieu le 30 prairial, à 11 heures du matin. Au nombre des objets précieux, dont la possession sera due au sort, on distingue particulièrement :

1.° Deux très-jolis tableaux de *Taunay.*

2.° Une jeune fille lisant une lettre. — Une jeune fille effeuillant une fleur ; — M.lle *Gerard.*

3.° Un joli paysage ; — *Van-der-Burk.*

4.° La jeune fille montrant à lire à son chien ; — M.me *Chaudet.*

5.° Une femme faisant de la musique ; — Des musiciens ambulans ; — *Drolling.*

6.° Une vue de Tivoli ; — superbe dessin de *Battard.*

7.° Un vieillard jouant de la vielle ; — *Leroi* de Liancourt.

8.° Héro et Léandre, — *Taillasson.*

9.° Le chien qui pleure son maître ; — *Demarnes,* — et plusieurs autres bons tableaux.

La Société, voulant encourager les graveurs par sa fondation, s'est engagée à faire graver, chaque

année, une planche dont elle donne des épreuves aux souscripteurs qui n'ont point eu de lots. Celle qu'elle a fait graver, pour cette série, est, sans contredit, un ouvrage de mérite; elle est due au burin du C. Bervic, et représente *l'Innocence nourrissant des serpens*, d'après le tableau du C. Merimée. Pour honorer la mémoire de son fondateur, la Société a arrêté que son portrait seroit gravé au bas de cette planche importante, avec cette inscription : *Société des Amis des Arts. Charles de Wailly, fondateur.*

Il est à souhaiter qu'une réunion aussi intéressante que la Société des Amis des Arts, continue ses travaux. Le bien qu'elle a fait jusqu'à ce jour, à travers les nombreux tourmens que nous avons éprouvés, fait présager qu'à la paix, elle sera d'un grand secours pour les artistes, et favorable aux progrès des arts, par les puissans encouragemens qu'elle pourra leur donner.

Lycée du département de l'Aube.

Le Lycée du département de l'Aube sera composé de vingt-quatre membres résidans, de vingt-quatre associés et de correspondans dont le nombre est indéterminé.

Cette société sera divisée en quatre classes, composée chacune de six membres et de six associés; savoir: la première, d'agriculture; la seconde, des

sciences physiques et mathématiques ; la troisième, d'histoire et de philosophie ; la quatrième, des beaux-arts.

Société d'émulation de Colmar.

L'objet principal des travaux de la Société libre d'émulation de Colmar, depuis son établissement, a été de recueillir les matériaux qui doivent composer la description topographico statistique du département du Haut-Rhin, demandée par le gouvernement. Ce travail est poussé avec activité par les deux premières classes de la Société ; mais il n'en empêche pas les membres de tourner leurs regards vers d'autres objets d'utilité publique.

Dans la séance du 13 du courant, le C. FRANÇAIS, secrétaire de la Société, lui a présenté un instrument aussi simple qu'utile, sous le nom de *comparateur logarithmique* du nouveau système des poids et mesures avec l'ancien. Cet instrument sert principalement à résoudre, sans aucun calcul, et par un mouvement unique d'une seule pièce, les problèmes suivans : 1.° Convertir un nombre donné de mesures anciennes en leurs correspondantes nouvelles, et réciproquement. 2.° Etant donné le prix d'une ancienne mesure, déterminer le prix de sa correspondante nouvelle, *et vice versâ*. Il sert encore à faire, avec la même facilité, et par un seul mouvement, des multiplications, des divisions, des règles de trois, des réductions de fractions à

leur plus simple expression, etc. On doit observer que les divers comparateurs qu'on a proposés jusqu'ici, ne peuvent servir qu'à résoudre le premier des problèmes énoncés; le *comparateur logarithmique du C. Français* a donc sur eux des avantages marqués. L'idée de sa construction est si simple, qu'il est étonnant que ceux qui ont cherché avant le C. Français à construire des comparateurs, ne soient pas tombés sur elle. Probablement la Société en enverra le modèle au gouvernement.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ALLEMAGNE.

Bibliothèque publique de la ville de Hambourg.

Depuis quelques années, elle a fait des acquisitions importantes. Outre les ouvrages français achetés pour les sommes qui ont été fournies par une souscription libre de plusieurs négocians, le cabinet des médailles, attaché à cette bibliothèque, a été enrichi également par une suite assez nombreuse de monnoies de la ville de Hambourg, que possédoient les héritiers de M. *Amsink*. Les frais de cet achat ont également été faits par une société de négocians, moyennant une souscription volontaire.

Le bourguemestre, Ch. *Widow*, a contribué beau-

coup à l'accroissement de la bibliothéque, surtout pendant qu'il étoit premier inspecteur des écoles, en faisant acquérir pour elle beaucoup d'ouvrages d'histoire naturelle et de médecine, dans la vente des livres d'un savant médecin.

Elle a été encore augmentée d'une collection complète de tous les médecins anciens, par la libéralité d'un inconnu. Dans cette partie, peu de bibliothéques seront mieux fournies que celle de Hambourg; ce qui fait espérer que les trésors qu'elle contient, seront bientôt mis en ordre. Comme le local est trop resserré, le plan du sénateur *Cordes*, actuellement premier inspecteur des écoles, est d'y joindre quelques bâtimens contigus. Pendant le peu de temps qu'il est chargé des fonctions d'inspecteur, la bibliothéque a déja fait plusieurs acquisitions importantes, telles que le *Journal des Savans*, depuis son commencement, plusieurs grands Recueils historiques, les meilleures éditions des auteurs classiques grecs. Les soins du pasteur Henri-Jules *Willerding*, ont engagé le collége ecclésiastique de l'église de Saint-Pierre, de lui céder une soixantaine de vieux manuscrits, et quelques premieres impressions, qui étoient autrefois conservés dans cette église.

La même bibliothéque possède aujourd'hui un beau portrait de Klopstock, peint par Antoine *Hickel*, artiste estimable, mort à Hambourg, et dont son frère Joseph *Hickel*, peintre de la cour, à Vienne, a fait don à la ville dans laquelle vit ce célebre poète.

SUÈDE.

Académie de Stockholm.

L'absence du roi ayant empêché l'Académie royale des inscriptions, belles-lettres, histoire et antiquités de soumettre à sa majesté les prix qu'elle a décidé de proposer pour le concours de l'année précédente; elle a aussi différé d'annoncer les jugemens qu'elle a portés des écrits qui, l'année passée, lui ont été adressés.

Le sujet de l'histoire, pour l'année passée, étoit: *Traité historique et critique sur les livres et écrits publiés ou non publiés, qui ont été composés par des personnes de la maison royale de Suède.* Aucun écrit n'a été remis à l'Académie sur ce sujet.

Langues étrangères: *Comparaison entre les avantages et les désavantages du XVII.e et du XVIII.e siècle, à l'égard du bonheur général de l'humanité.* Sur ce sujet ont été présentés à l'Académie deux écrits.

N.° I.er Avec la devise: *Helsa, qoda, Ar. ochfrid bringe of ver hela jorden detta n'ya Tidehvarf, och med Lyckligare arf, un det gamlæ glade norden.*

N.° II. *Medium tenere beati est.*

L'Académie, en examinant ces écrits, ne les a pas trouvés aussi achevés qu'elle auroit désiré; mais elle a remarqué dans le n.° II une beauté de style

et des réflexions qui doivent encourager l'auteur à continuer la carrière qu'il a commencée.

Antiquités : *Recherches sur l'origine, la nature et le but des expéditions militaires, et des courses maritimes des Suédois, jusqu'au milieu du XII.e siècle.*

Un écrit a été, sur ce sujet, présenté à l'Académie, avec la devise : *Magna majorum juvat cecinisse peracta.* L'Académie l'a jugé digne du prix. M. Olave Vastrom, vicaire de l'église de Wermdo en est l'auteur.

Inscriptions et devises : 1.° *Projets d'inscriptions en latin pour la bourse de Stockholm.*

2.° *Projets de médailles sur les événemens les plus remarquables, arrivés en Suède dans le XVIII.e siècle.* Aux choix des auteurs.

Sur ces sujets ont été remis à l'Académie quatre essais ; n°. I.er, avec la devise : *Sapienti sat.* N.° II. *Tædia senii fallendo.* N.° III. *Floreat commercium. AALL.* N.° IV. *Non habet commercium cum virtute voluptas ;* parmi lesquels aucun n'a pu être couronné.

Avec l'agrément du roi, l'Académie propose, pour le concours de l'année présente, les sujets suivans :

Histoire : *Traité historique et critique sur les livres publiés ou non publiés, qui ont été composés par des personnes de la maison royale de Suède ;* le prix est d'une médaille d'or de vingt-six ducats.

Langues étrangères : *Comparaison entre les avan-*

tages ou les désavantages du XVII.e et du XVIII.e siécle, à l'égard du bonheur général de l'humanité; le prix est d'une médaille en or de vingt-six ducats.

Antiquités : *Traité sur la manière d'élire et de couronner les rois de Suède avant l'avénement du roi Gustave* I.er Le prix est une médaille d'or de quinze ducats.

Inscriptions et devises 1.° *Projets d'inscriptions en latin pour la bourse de Stockholm.*

2.° *Projets de médailles sur les événemens les plus remarquables, arrivés en Suède dans le XVIII.e siecle.* Au choix des auteurs. Le prix est une médaille en or de douze ducats.

Les écrits des concurrens doivent être envoyés à l'Académie, avant le 20 janvier 1802, pourvus de devises et de noms cachetés.

Les auteurs des ouvrages non couronnés pourront les redemander chez le secrétaire de l'Académie.

ITALIE.

Restes de l'ARIOSTE.

On écrit de Milan, 11 juin, que le général Miollis a fait transporter à Ferrare, dans un endroit public et honorable, les ossemens de l'immortel ARIOSTE, *né dans cette ville.*

L'opinion commune est que l'Arioste naquit à Reggio. Mais sa famille étant alliée aux ducs de

Ferrare, et le duc Alphonse l'ayant appelé à sa cour, il bâtit une maison à Ferrare. Cette maison respiroit la simplicité d'un philosophe. On lui demandoit pourquoi il ne s'étoit pas logé plus magnifiquement, lui qui avoit bâti de si beaux palais dans son *Orlando furioso ;* il répondit qu'on *assembloit bien plutôt et plus aisément des mots que des pierres.* Il mourut en 1535, à l'âge de 59 ans.

CORRESPONDANCE.

Vaccine des moutons.

Expériences relatives à l'inoculation de la vaccine, pratiquée sur des moutons.

Quelques journaux avoient déja annoncé les expériences tentées sur cet objet à la ferme d'Orsigny, par les CC. TEXIER et BALZAC, chirurgiens de la commune de Versailles, ALIBERT, médecin de Paris, et VALOIS, artiste-vétérinaire du département de Seine-et-Oise. Leur but étoit de rechercher si on ne pourroit pas réussir à prévenir la clavelée, maladie si funeste aux moutons, par un procédé analogue à celui dont on se sert pour garantir l'homme de la pétite vérole. Les résultats qu'ils ont obtenus jusqu'à ce jour sont les suivans :

I.re expérience. Ils pratiquèrent plusieurs piqûres à la partie supérieure et interne des cuisses d'une

brebis et sous les aisselles, dans des endroits dénués de laine. Dès le quatrième jour de cette opération, cette brebis devint triste ; elle mangeoit avec peine et étoit presque toujours assoupie. Le berger inquiet de cet état, annonçoit à ses maîtres qu'il la croyoit atteinte de tous les symptômes du claveau. Mais M.me Détournelles, propriétaire de la ferme, moins effrayée, parce qu'elle connoissoit la cause de ce phénomène, le rassura sur ses inquiétudes. Ce fut alors que les boutons vaccins commencèrent à grossir, et le huitième jour, ils avoient acquis le volume d'une petite noix. La dessication commença le neuvième jour, et le quatorzième, il ne restoit que la trace de ces boutons. Les mouvemens que faisoit nécessairement cette brebis en marchant avoient ouvert ceux qui se trouvoient à la partie supérieure des cuisses ; mais le pis avoit reçu une telle impression du vaccin, qu'il étoit couvert de plusieurs boutons suppurans.

II.e expérience. La même opération fut pratiquée sur un mouton et sur un agneau. Mais comme les boutons de l'enfant du C. Valois, qui servoient à procurer du vaccin, étoient déjà taris, le mouton n'eut qu'un petit bouton, qui peut être considéré comme une fausse vaccine.

III.e expérience. Quatre piqûres furent faites à un nouvel agneau et à un nouveau mouton, sur la partie latérale de la poitrine, dans l'endroit le plus dénué de laine. Vers le cinquième jour, les boutons vaccins se développèrent, grossirent, et le

sixième jour les aréoles s'étoient réunies, et formoient un espace enflammé de l'étendue de la paume de la main.

Les CC. Texier, Balzac, Alibert et Valois se proposent d'inoculer actuellement la clavelée à ces animaux, pour vérifier si la vaccine ne pourroit pas réellement prévenir la contagion de cette maladie, comme elle prévient celle de la petite vérole.

IV.e expérience. Le C. Texier a inoculé deux brebis avec le levain variolique, dans l'intention de comparer ses effets avec ceux du levain de la vaccine. Il a introduit une lancette très-chargée de ce premier virus, sous la peau de ces animaux, jusqu'au tissu graisseux. Il l'a plongée plusieurs fois dans quatre ouvertures semblables qu'il a faites sur les parties latérales de la poitrine. Les piqûres ont été plusieurs jours enflammées, et les petites plaies se sont ensuite cicatrisées. Dans l'une des deux brebis, la partie imprégnée de virus, s'est fort enflammée, et s'est terminée par un petit dépôt suppurant. Cette suppuration a paru locale, et l'animal n'a éprouvé aucun symptôme de maladie. La brebis et les moutons vaccinés étoient au contraire fort tristes, et ils avoient très-peu mangé les 4, 5 et 6.e jours.

VARIÉTÉS.

Vaccine au sixième siècle.

Dans le passage où Marius, premier évêque de Lausanne, fait mention, dans les *Annales de son temps*, de la vérole, *variola* (il n'y en avoit alors qu'une seule), il observe qu'elle attaqua surtout les bêtes à corne. Il paroît même qu'elle n'a attaqué les hommes que l'année suivante, c'est-à-dire en 571 (1). Cela fait voir que les vaches sont susceptibles d'en être attaquées; il seroit assez singulier que le même animal qui le premier eut cette maladie, fournît à l'homme le meilleur préservatif contre cette même maladie. Ce qui paroît surprenant encore, c'est que, depuis cette époque reculée, cette maladie n'a pas été observée du tout ou du moins très-rarement sur les vaches.

(1) « A. 570. Hoc anno morbus validus cum profluvio ventris et « *variola* Italiam Galliamque valde afflixit. Et animalia bubula per « ea loca maxime interierunt. A. 571. Hoc anno infanda infirmitas « et glandula, cujus nomen est pustula, in suprascriptis regionibus « innumerabilem populum devastavit. » — Müller, dans son *Histoire de la Suisse* (tome I, p. 132 et suiv.), rapproche de ce passage un autre de *Paul* Warnefrid, où il est parlé *de glandulis in modum nucis quas sequebatur febrium æstus*, et un autre d'Anastase *le Bibliothécaire*, qui parle *de percussione scabierum, ut nemo posset mortuum suum internoscere;* ce qui, selon Müller, convient à la petite vérole, qui, dans les premiers temps, ainsi que la maladie vénérienne, étoit plus terrible et plus meurtrière que par la suite, entre autres, parce qu'à cette époque, on ignoroit encore les véritables moyens curatifs.

Concours de Peinture.

Liste des artistes que le C. Seguin *a choisis ou désignés pour le concours qu'il veut faire.*

Gérard, *auteur de* Bélisaire, *et de* l'Amour et Psyché.

Girodet, *auteur de* Diane *et* Endymion.

Prud'hon, *auteur de* la Sagesse et la Vérité, *et de plusieurs belles frises exposées au salon.*

Hennequin, *auteur des* Remords d'Oreste.

Guérin, *auteur de* Marcus Sextus.

Bonnemaison, *auteur du* Tableau de la Rentière.

Vernet, *auteur du* Triomphe de Paul-Emile, *et des* Honneurs rendus par Achille aux cendres de Patrocle.

Taunay, *auteur de* l'Hôpital militaire *et de plusieurs tableaux délicieux.*

Meynier, *auteur de* Télémaque et Calypso, *et des* Muses.

Legros. — Cet artiste étoit depuis plusieurs années en Italie. Il y a acquis de la réputation, en faisant les portraits de plusieurs de nos généraux.

Chaque artiste choisira son sujet; il est invité à le prendre dans l'histoire de France.

Ce concours est de 15 mois.

Blanchiment des Toiles.

Les Anglais qui saisissent avec avidité toutes nos découvertes, ont employé avant nous le procédé inventé par le C. CHAPTAL, pour blanchir en très-peu de temps les toiles de coton. Une fabrique de ce genre établie à la barrière des Bons-Hommes, de Passy, par le C. *Bawens*, est, en France, la première qui en ait fait usage en grand. Le succès a surpassé l'attente; et les propriétaires de cet établissement vont les multiplier sur plusieurs points de la république, et notamment dans la Belgique, où la fabrication des toiles de lin est considérable. Le blanchiment de ces dernières est beaucoup plus facile; et les procédés en ont été encore extrêmement simplifiés par l'intelligence du C. *Bourlier*, l'un de ces manufacturiers; deux ou trois jours suffisent aujourd'hui pour donner aux toiles les plus grossières un degré de blancheur, auquel les blanchisseurs ne parviennent que par des moyens longs et dispendieux.

Le 2 de ce mois, après la réception des ambassadeurs, le premier consul, accompagné du troisième consul et du ministre de l'intérieur, est allé visiter cette fabrique; il en a parcouru avec intérêt tous les détails; il a suivi l'opération du cardage, de la filature, du tisage, et a terminé sa visite par l'examen de la machine à blanchir, exécutée d'après les

les procédés du C. *Chaptal;* il a vu travailler dans cette machine, par une seule opération, 2000 mètres de toile de coton.

Mais un autre essai bien précieux a été fait, par les soins du C. *Chaptal*, dans ce même atelier; et son plein succès mérite la plus grande publicité: c'est le blanchissage ordinaire du linge, dont les épreuves ont été faites, à plusieurs reprises, sur plusieurs centaines de paires de draps choisis parmi les plus sales de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Le résultat constant de ces expériences est qu'il ne faut qu'à peu près la moitié de la dépense ordinaire; que deux ou trois jours suffisent pour terminer l'opération; que le linge n'est ni altéré par la liqueur, ni déchiré, ni usé, puisqu'il ne passe qu'une seule fois par les mains, et qu'on n'a pas besoin de le battre; enfin, que la liqueur alkaline qu'on emploie, pénétrant, par l'extrême chaleur de l'appareil, dans le tissu du linge, toutes les matières étrangères qui y sont attachées, et même les miasmes infects qui s'y sont introduits, sont détruits ou dénaturés, ce que l'on ne peut pas attendre des lessives ordinaires, et qui devient souvent, surtout dans les hospices, le germe de maladies dangereuses.

THÉATRES.

Théatre Louvois.

La Critique de la petite Ville.

Le grand succès de la *Petite Ville*, du C. Picard, et les diverses opinions sur cette pièce l'ont engagé à en donner la Critique qui a été jouée, le 4 messidor, avec peu de succès.

La scene se passe dans une petite ville, dont les habitans se croient joués dans la comédie de *Picard*. Ils sont contre lui dans une grande colere et veulent même lui intenter un procès. Un parent d'un de ceux qui se croient offensés arrive de Paris et les appaise en leur apprenant que le 5.e acte qui renfermoit une anecdote véritablement arrivée, a été supprimé.

Ce fond est bien foible; mais comme on se doutoit que la Critique étoit du même auteur que la pièce, on l'a demandé à grands cris. Il a pourtant gardé l'anonyme.

LIVRES DIVERS (1).

ORNITHOLOGIE.

HISTOIRE Naturelle des Colibris et des Oiseaux-Mouches ; par J. B. AUDEBERT , 5.e livraison. A Paris ; chez *Desray*, libraire, rue Hautefeuille, n.° 36.

Cette livraison contient six planches qui représentent, 1.° l'Oiseau-Mouche à oreilles, mâle *(Trochilus Auritus, LINN.* Edit. de GMEL.*)*; 2.° l'Oiseau-Mouche à oreilles, femelle; 3.° Le Grand-Rubis *(Trochilus Rubineus major)*; 4.° l'Oiseau-Mouche, brun-gris *(Trochilus obscurus)*; 5.° le Rubis-Topaze, mâle *(Trochilus moschitus* GMEL. syst. nat.*)*; 6.° le Rubis-Topaze, mâle, jeune âge.

Nous prévenons les amateurs que la 6.e livraison sera annoncée le mois prochain, et qu'alors la souscription sera irrévocablement fermée pour tous ceux qui auront négligé de se faire inscrire avant cette époque : on leur fournira toujours des exemplaires, auxquels la lettre en or, au bas des figures, sera supprimée et remplacée par la noire, moyennant une augmentation de 6 fr. par chaque livraison. Nous les invitons à revoir nos premières annonces, ou le prospectus qui se distribue chez l'éditeur.

BOTANIQUE.

CALENDRIER de Flore des environs de Niort, ou *Temps approximatif de la floraison d'à peu près onze cents plantes décrites méthodiquement, mois par mois, suivant le système sexuel du célèbre*

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont nous donnerons un extrait.

Linné ; précédé d'un Abrégé Élémentaire de Botanique, par le docteur J. L. M. GUILLEMEAU, le jeune, médecin, auteur des Histoires Naturelles de la Rose et de la Marguerite, etc, *membre de quelques sociétés savantes et littéraires.* A Niort, de l'imprimerie de P. A. *Elies.* Se trouve à Paris, chez *Vatar Jouannet*, imprimeur-libraire, rue Cassette, n.° 913. An 9. 1801. In-12 de 276 p. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 cent., franc de port.

Dans la première moitié de cet ouvrage, l'auteur donne un Abrégé Élémentaire de Botanique, à la suite duquel il donne une idée succincte des systèmes de Tournefort, de Jussieu et de Linné; il parle, dans des chapitres particuliers, du Calendrier de Flore des environs de Niort, et de la manière de s'en servir, du climat et de la température des environs de Niort, des herbiers; enfin, il indique les instrumens et les livres utiles à un botaniste.

La seconde partie de l'ouvrage contient d'abord le Calendrier de Flore (pag. 136 - 251); il est distribué en quatre colonnes, qui indiquent 1.° les noms français, 2.° les noms latins de Linné, 3.° les caractères spécifiques, 4.° les classes de Linné. Vient ensuite une Table alphabétique des noms français, des plantes contenues dans le Calendrier de Flore, avec l'indication du mois de leur floraison. L'ouvrage est terminé par une Table des abréviations.

Cet ouvrage pourra très-bien convenir aux amateurs de la botanique, qui desirent de parcourir les campagnes et les jardins des environs de Niort, et même le Jardin botanique de l'école centrale des Deux-Sèvres, dont le professeur d'histoire naturelle, le C. *Jozeau*, ainsi que le C. *Guillemeau*, oncle de l'auteur, et médecin-militaire, ont aidé l'auteur, non-seulement de leurs lumieres, mais encore en lui communiquant quelques plantes qui avoient échappé à ses recherches, surtout au Jardin des plantes de Niort.

Médecine.

* *Institutions de Médecine*, ou *Exposé sur la théorie et la pratique de cette science, d'après les auteurs anciens et modernes ; ouvrage didactique, contenant les connoissances générales, nécessaires à ceux qui se destinent à exercer l'art de guérir ; par* PH. *Petit-Radel, docteur-régent et professeur de la ci-devant faculté de médecine de Paris, et actuellement professeur à l'École de médecine de la même ville.* A Paris, chez *Agasse*, rue des Poitevins, n.° 18 ; *Gabon*, près les Écoles de médecine ; *Fuchs*, rue des Mathurins, hôtel Cluny ; *Levrault*, quai Malaquais. An 9. 2 vol. in-8.° de 565 et 570 pag. Prix, 12 fr. broché.

Morale.

Cours Élémentaire de morale, ou *le Père instituteur de ses enfans ; nouvelle édition, revue et corrigée par Maurice* LEVESQUE. Paris, chez *Belin*, libraire, rue Saint-Jacques, n.° 22 ; *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, n.° 334 ; *Dentu*, libraire, au Palais du Tribunat ; et *Baudelot* et *Eberhart*, rue Saint-Jacques, n.° 30. An IX. (1801). XXX et 320 pag. in-8.° Prix, 3 fr. 60 cent ; avec cette épigraphe :

« Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que « l'enfance a sa leçon comme les autres âges, pourquoi ne la lui « communique-t-on pas ? » Montaigne, liv. 19.

La première édition de cet ouvrage parut en l'an V ; elle fut très-favorablement accueillie, et celle-ci sans doute ne le sera pas moins. L'ouvrage est partagé en trois parties. La première contient dix Dialogues entre le père et son fils ; ils s'y entretiennent successivement sur les sens, les sensations, les facultés intellectuelles, la différence qui existe entre les hommes et les animaux, et entre les hommes

entre eux, de la raison, de la sociabilité de l'homme, des vertus et des vices en général, enfin, des devoirs des enfans envers leurs parens, du respect pour la vieillesse et de la piété filiale.

Dans les 14 dialogues de la seconde partie, le père s'entretient avec son fils sur les différens vices et les vertus en particulier.

La troisième partie contient cinq lettres, dans lesquelles l'auteur développe les principaux devoirs de l'homme en société, et traite des principales passions.

Cet ouvrage sera un manuel utile aux pères et aux mères, qui desirent développer les heureuses dispositions de leurs enfans, et leur inspirer le goût de tout ce qui est bon et utile. Le premier dialogue de cet ouvrage leur tracera la marche que l'on doit suivre dans le développement des idées des enfans, et leur montrera le grand art d'instruire leurs enfans, en dirigeant bien leur curiosité et en l'excitant à propos.

Mémoire sur les Funérailles et les Sépultures, question proposée par le ministère, et jugée par l'Institut, le 15 vendémiaire an 9; par le général Pommereuil, *préfet d'Indre-et-Loire.* A Tours, chez *Billault* jeune, imprimeur, enclos ci-devant Saint-Julien; et à Paris, chez *Onfroy*, libraire, rue Victor, n.° 3. An 9. In-8.° de 56 pages. Prix, 75 cent., et 1 fr., franc de port.

Une mention honorable a distingué ce mémoire du nombre de ceux qui ont été envoyés au concours; le nouveau règlement de police au sujet des sépultures, contient des parties du plan de l'auteur. « Le C. Mulot a été couronné par l'Institut: il le méritoit à beaucoup d'égards, dit le « C. Pommereuil. Cependant, à peine presente-t-il « un plan et un règlement, qui étoient expressement « exigés par le programme. L'auteur a cru plus avan-

« tageux de parler avec éloquence de la question, « que de la traiter de manière à présenter un re- « sultat positif qui devoit nécessairement blesser « des opinions et des préjugés. » Cette réserve, de la part du vainqueur, si tel est le vrai motif qu'on lui attribue, ne peut être que louable. Il n'y a ni opinions, ni préjugés sur une matière qui a mérité l'attention de tous les législateurs et qui a obtenu le respect de tous les peuples. Il semble que le concurrent a quelque humeur contre son vainqueur, si on en juge par les critiques qu'il a consignées dans son avertissement et qui sont pour le moins minutieuses. Il s'en prend même aux commissaires de l'Institut, nommés pour apprécier les ouvrages présentés à ce concours; il les taxe de partialité, pour ne pas avoir placé la couronne toute entière sur la tête du C. AMAURY-DUVAL; il témoigne en même temps son étonnement, de ce qu'ils ont proposé, dans leur rapport, l'usage des fosses communes, sous le prétexte que les fosses particulières absorberoient un terrain immense. Il relève une erreur qui résulte du calcul qu'ils ont fait pour prouver leur assertion.

Toutes ces discussions, toutes ces brochures même sont devenues inutiles, depuis que le gouvernement a prescrit un mode d'inhumation décent et convenable à toutes les classes et à toutes les fortunes.

STATISTIQUE.

APERÇU statistique des états de l'Allemagne, sous le rapport de leur étendue, de leur population, de leurs productions, de leur industrie, de leur commerce et de leurs finances; par Jean-Daniel-Albert HOECK, *conseiller de justice du roi de Prusse, et directeur de police à Schwabach. Publié en français, par Ad.* DUQUESNOY. Paris, de l'imprimerie de la république, an IX. Se trouve chez *Henrichs*, rue de la Loi, n.° 1231, à l'an-

cienne librairie de *Dupont*, et chez *Treuttel* et *Wurtz*, quai Voltaire, n.° 2.

Depuis plusieurs années, il a paru en Allemagne deux ouvrages intéressans sur la statistique des états de l'Empire germanique. L'un est de M. LANG, conseiller des guerres et des domaines du roi de Prusse, et archiviste intime à Plassenbourg. Il est intitulé : *Tables sur l'étendue, la population, les revenus et la perte prochaine des états de l'Empire.* Bâle, Decker, 1798. L'autre est celui dont nous annonçons la traduction. Ce dernier est, sous tous les rapports, préférable au premier, M. *Lang* traitant uniquement de l'étendue, de la population et des revenus. Comme il a fait son ouvrage pendant le congrès de Rastadt, où il étoit attaché à la légation de Prusse, il ne pouvoit pas lui donner le degré de perfection qu'il auroit pu y mettre dans d'autres circonstances, par la raison qu'il n'avoit que très-peu de ressources, étant éloigné de toute bibliothèque. M. *Hoeck* donne beaucoup plus de détails. Son ouvrage est composé de trente-un tableaux, dont trois comprennent les états héréditaires de la maison d'Autriche, quatre les états Prussiens, cinq les états ecclésiastiques, dix les anciennes principautés, quatre les nouvelles principautés et les comtés de l'Empire, et cinq les villes impériales. A la première page de chaque tableau, il nomme les sources dans lesquelles il a puisé ses notices. Chacun des tableaux a ordinairement six colonnes principales. Il y détaille l'étendue des états allemands en milles carrés, en énumérant les bailliages, les villes, les bourgs à marché, les villages et les maisons. Il rend ensuite un compte exact de la population, des productions naturelles, de l'industrie, du commerce, des finances, de la littérature, et de l'état militaire. M. *Hoeck* a profité de tous les ouvrages statistiques qui existent; s'il n'est pas toujours complet, et s'il offre quelquefois des données très-opposées, c'est par la raison que la statisti-

que de l'Allemagne est, dans quelques branches, aussi peu certaine que celle de beaucoup d'autres pays de l'Europe. On remarque surtout une grande stérilité dans les notices sur les états ecclésiastiques, parce que, craignant depuis longtemps le sort qui les menace aujourd'hui, les princes ecclésiastiques avoient soin de cacher, avec précaution, tous les détails sur les revenus et sur la population de leurs possessions.

Le C. Duquesnoy a rendu un service important à nos politiques, en traduisant cet ouvrage dans le moment où l'attention de l'Europe se porte sur les indemnités des princes de l'Empire, qui ont perdu leurs états sur la rive gauche du Rhin, et où les connoissances statistico-géographiques sur l'Allemagne sont d'une grande nécessité. Il faut espérer, avec l'auteur, que nous aurons un jour sur la France un travail de cette nature, mais plus complet et plus methodique. « La France, dit-il, est si bonne à « étudier, ses richesses sont si grandes en tout genre, « les hommes et les choses y valent tant, qu'on « augmente ses jouissances et son bonheur, et qu'on « sent redoubler son patriotisme à mesure qu'on la « connoît mieux. »

VOYAGES.

VOYAGE pittoresque de la Syrie, etc.; *par le C. CASSAS.*

La XIX.e livraison de cet ouvrage important est composée de six planches.

I.re planche. *Antioche*, appelée par les Arabes, *Antâkyeh.* Vue de la partie la plus élevée des murs de la ville. Cette vue est prise de la hauteur, en face des montagnes de l'ancienne Laodicée, que les Arabes nomment *Lâdzaqyah.*

II.e planche. *Temple du Soleil à Palmyre.* Élévation extérieure et intérieure du grand portique, et partie de celle de l'enceinte du côté du nord.

III.e planche. *Grande galerie de Palmyre.* La vue est prise vis-à-vis l'édifice circulaire en regardant le temple du Soleil.

IV.e planche. *Arc de triomphe à Palmyre.* Coupe géométrale prise sur la ligne *C D* de la planche, n.° 65.

V.e planche. *Cours du Nahr Qâdès*, ou *Fleuve Saint*, vulgairement nommé *le Kadicha.* Vue d'une montagne très-escarpée. Cette montagne est située au dessous de la forêt des Cèdres, en face du couvent de Mâr Serdiès.

VI.e planche. *Mosquée* bâtie par O'mar ben Al-Khaththâb, sur les ruines du Temple de Salomon. Plan général de l'édifice, et de tous ceux que renferme son enceinte.

VOYAGE dans la Basse et la Haute-Ægypte pendant l'expédition du général Bonaparte ; par le C. DENON, membre de l'ancienne Académie de peinture, de l'Institut du Kaire, etc. A Paris, de l'imprimerie de P. *Didot* l'aîné, au Palais des Sciences et Arts.

PROSPECTUS.

Cet ouvrage, que les journaux ont déja annoncé, que la France et même l'Europe paroissent attendre avec impatience, auroit été publié depuis longtemps, si l'auteur n'eût voulu donner aux gravures la plus grande perfection. — Aujourd'hui son travail est terminé. Il a desiré que des amis en rendissent compte au public, afin de n'avoir pas à parler de lui-même. — Nous allons remplir cette honorable tâche. *Exactitude*, *impartialité*, voilà ce que nous avons promis à l'auteur et ce que nous devons au public.

Le C. DENON n'a pas besoin d'éloges ; il est assez avantageusement connu par son Voyage de la Sicile et par ses nombreuses gravures à l'eau forte. — Mais nous pouvons assurer que son *Voyage en*

Ægypte ajoutera à la réputation qu'il s'est acquise dans les lettres et dans les arts.

Sans doute, l'Ægypte avoit été décrite : de nombreux voyages dans le Delta, en Nubie, en Abyssinie, etc., surchargent les rayons de nos bibliothèques. Le naturaliste est allé recueillir les minéraux de cette terre célèbre, a retracé les traits et les mœurs de ses insectes ou de ses oiseaux, et surtout du monstre qui habite les roseaux de son fleuve ; l'antiquaire a mesuré quelques-uns de ses monumens éternels, et cherché à expliquer le mystère de ses hiéroglyphes ; le philosophe et le politique ont observé l'ignorance, la dégradation actuelle de ses habitans. — Eh bien, l'Ægypte n'étoit pas encore entièrement connue.

Aucun voyageur n'avoit représenté son aspect *véritable*, ses villages, ses vastes plaines de sable, ses forêts de palmiers, enfin l'éclat même de sa brûlante atmosphère. — Cette *physionomie* du pays ne pouvoit être bien saisie que par un artiste expérimenté, à la fois homme de lettres et homme de goût. Le C. Denon fut cet artiste.

Il partit de Toulon avec le héros qui avoit promis à la France une nouvelle colonie, et qui la lui a donnée. — Depuis le moment du départ jusqu'à son retour dans sa patrie, après la prise d'Aboukir, l'artiste n'a point cessé d'exercer ses crayons.

Les îles semées dans la Méditerranée, leur gisement, les pays et les montagnes célèbres, tout ce qui faisoit naître dans l'esprit de l'auteur un souvenir, une idée, a été recueilli et dessiné avec soin, et ces *vues* font aujourd'hui partie de la collection générale.

Le C Denon fut témoin de la prise de Malte, ce dernier asile de l'antique chevalerie : il a retracé cet événement mémorable avec la fidélité de l'historien.

Approchons de l'Ægypte.

L'auteur présente d'abord la vue de ces plages célèbres, dessinées de la flotte même qui venoit

les conquérir. On fait route avec le vaisseau qui porte l'artiste : les objets qui paroissoient confus deviennent plus distincts ; déja l'on aperçoit le haut des minarets et la fameuse colonne de Pompée : cette terre rase et plate, qui, au premier coup-d'œil, étoit si nue, si aride, se couvre peu-à-peu de cyprès, de palmiers. — Voici quelques canaux qui annoncent le grand fleuve.

Avant le C. Denon, on n'avoit point songé à faire ainsi par des *vues graduées*, *le portrait* d'un pays; c'est le plus difficile, mais le plus sûr moyen d'en donner une idée et juste et complète.

Les vues se multiplient dans l'ouvrage en raison de l'intérêt qu'offrent les objets. — D'abord on y trouve les *vues d'étendue*, et souvent des vues prises à *vol d'oiseau*. Ce sont des espèces de cartes, bien plus intéressantes que les cartes topographiques ordinaires, en ce qu'elles donnent une idée, non-seulement de la situation, mais en quelque sorte de la forme des objets et de leur éloignement respectif. Rien n'ajoute autant d'intérêt au récit du voyageur ; on conçoit mieux ce qu'il raconte ; on voit réellement les sites tels qu'il les avoit sous les yeux, à mesure qu'il avançoit dans le pays.

A ces vues succedent celles où les objets prennent un caractère plus décidé, et qui offrent la forme précise des paysages et des monumens qui les enrichissent ; les groupes des habitans, leurs attitudes ordinaires, leurs occupations ; la marche des troupes françaises, leurs combats contre les Mamelouks ou les Arabes.

Dans les premières vues, c'est le théâtre que l'on a sous les yeux : dans les secondes, les acteurs ont paru sur la scene, le drame a commencé.

Les vues d'Alexandrie, du Kaire, de Rosette, ont un caractère de vérité, qui les distingue de celles publiées par la plupart des autres voyageurs ; c'est que l'auteur n'a négligé aucun de ces ACCESSOIRES qui ajoutent tant d'intérêt au tableau, qui sont le tableau même. Tout est accord, harmonie

dans ses dessins, comme dans la nature. Il a peint l'état du ciel à l'instant où il dessinoit, le Turc qui passoit, le chameau qui s'agenouilloit, la barque qui traversoit le canal, le roseau qui s'agitoit sur la rive.

On aura, dans le nouveau *Voyage en Ægypte*, comme dans tous ceux qui l'ont précédé, une vue des pyramides et de la plaine sur laquelle elles s'élèvent majestueusement.

La fameuse *Bataille des Pyramides*, qui assura la conquête de la Basse-Ægypte, est le sujet de l'un des plus vastes tableaux de l'ouvrage. Cette gravure sera encore, pour la posterité, un monument historique.

Après avoir mis sous nos yeux les environs du Kaire, les tombeaux si pittoresques des Turcs, leurs jardins, leurs maisons, etc., le C. DENON fait voyager ses lecteurs dans la Basse-Ægypte, on y suit le général Menou et la division qu'il commande. Comme on rencontre peu de monumens antiques dans cette contrée, ou qu'ils y sont extrêmement dégradés, l'auteur s'occupe principalement, dans cette partie de son voyage, des mœurs domestiques des habitans, de la forme de leurs demeures, etc.; et ce tableau a bien aussi son utilité et son intérêt.

Mais Desaix reçoit l'ordre de se rendre, avec une division de l'armée, dans la Haute-Ægypte pour y poursuivre les restes des Mamelouks fugitifs. Ce pays où peu de voyageurs avoient pénétré, dont ils avoient fait des descriptions qui paroissoient fabuleuses; ce pays où abondent les monumens de l'antiquité la plus reculée, étoit le principal objet du voyage du C. DENON; aussi s'empressa-t-il d'y accompagner un général enthousiaste des arts, et depuis longtemps son ami. — C'est dans ce véritable berceau de l'Ægypte (car sans doute le Delta ne fut habité ou du moins n'a été civilisé que longtemps après l'Abyssinie et la Nubie), c'est là que le C. DENON a recueilli les sujets de ses dessins

les plus précieux. — Il y trouva ces monumens qui paroissent tout récemment construits, et qui existoient déja tant de siécles avant l'ère vulgaire; il y dessina ces temples dont un seul soutient quelquefois un village moderne tout entier; enfin c'est sous un portique de l'un de ces temples, qu'il fit la découverte d'un zodiaque ægyptien, dont les signes sont presque entièrement semblables à ceux du zodiaque que nous ont transmis les Grecs et les Romains; monument unique qui peut jeter le plus grand jour sur quelques parties de l'astronomie, et, peut-être, servir à expliquer bien des passages obscurs des anciens auteurs.

Tous ces temples, ces palais antiques sont couverts, depuis la base jusqu'au sommet, de hiéroglyphes gigantesques comme eux; dans leur intérieur, encore des hiéroglyphes ou des bas-reliefs, dans lesquels on trouve souvent du goût, et toujours une bien plus grande connoissance des arts du dessin qu'on ne l'avoit cru jusqu'à ce jour.

Dans l'espoir que, par la suite, on pourra parvenir à expliquer cette peinture d'idées (*les hiéroglyphes*), le C. Denon les a copiés avec la plus minutieuse exactitude, surtout lorsqu'ils lui ont semblé relatifs à quelque science, à l'astronomie, par exemple, à la géographie, ou aux arts mécaniques. Les procédés de ces arts, les instrumens, les outils dont on se servoit, y sont fidellement représentés, et indiqueront aux observateurs l'état de l'industrie à des époques aussi reculées.

Déja, dans le livre du C. Denon, il est facile de saisir le sens de plusieurs parties de ces hiéroglyphes: quelques notions de plus, et le voile sera presque entièrement levé.

Outre les figures hiéroglyphiques, on trouve sur les monumens ægyptiens, des inscriptions dans une *écriture cursive*, qui est en ce moment l'objet des études et de l'espoir de nos savans.

Les *bas-reliefs*, que l'auteur a dessinés d'après ceux qui ornent ces monumens antiques, sont presque

toujours la représentation de quelque grand événement : on y voit, par exemple, des *triomphes* où le général vainqueur regarde compter les mains des ennemis qu'il a défaits ; d'autres bas-reliefs sont autant de tableaux de cérémonies religieuses ou politiques, et de travaux champêtres, ou relatifs aux arts industriels.

La marche de l'artiste dans le pays étant la même que celle de l'armée, il a souvent eu occasion, comme nous l'avons dit, de dessiner des batailles. Ses tableaux expliquent, mieux que ne le pourroient faire tous les raisonnemens, la cause de l'immense supériorité de nos troupes sur les hordes orientales ; l'œil la devine : on voit, d'un côté, le plus grand ordre et une distribution méthodique et savante des divers corps et de l'artillerie ; de l'autre, ce n'est que confusion, imprudence et bravoure mal dirigée.

Soit qu'il faille être present aux batailles pour les bien peindre, soit que l'artiste ait su mieux saisir l'instant pittoresque, et surtout ait eu l'art de rendre les objets plus distincts, ses batailles offrent un intérêt que l'on chercheroit en vain dans celles que renferment nos musées, lesquelles semblent toutes imitées les unes des autres. Il a su les orner de scènes épisodiques, d'autant plus dignes de fixer l'attention, qu'elles ne sont point de l'invention de l'artiste, qu'il les a tracées telles qu'elles se passoient sous ses yeux.

Le C. Denon reporte bientôt l'imagination sur des tableaux moins déchirans : tantôt c'est un souper d'Arabes, auquel il nous fait assister ; tantôt c'est une assemblée politique de ce peuple silencieux que le général français réunit au milieu d'une plaine, qui sans doute gardera éternellement la mémoire et le nom de cet événement nouveau dans les fastes du pays. La gravité de ces Orientaux réunis pour délibérer sur leurs intérêts communs, et étonnés eux-mêmes de la clémence et de la justice de leurs vainqueurs, est rendue avec la plus grande naïveté d'execution.

L'artiste a pris plaisir aussi à dessiner d'après nature les portraits de plusieurs individus des peuples de l'Ægypte, si différens entre eux, quoiqu'ils habitent le même pays : on y voit des Cophtes, des Turcs, des Arabes, des Mamelouckes, des Juifs, des Grecs, etc. — On reconnoît, sur leurs traits, les bonnes ou les mauvaises dispositions, le caractère enfin que la nature a donné à chacun de ces peuples; et ce caractère est d'autant mieux conservé, que l'artiste, pour plus de précision, a gravé lui-même tous les portraits.

Les mouvemens de l'armée, ses marches et contre-marches, l'ayant obligé à parcourir le pays en différens sens, il a eu occasion de visiter plusieurs fois les lieux les plus mémorables de la Haute-Ægypte. Il a fait, par exemple, sept voyages à Thèbes, vingt à Tentyris, et plus ou moins à Hermopolis, Lycopolis, Coptos, Hermontis, Apollinopolis, Ombos, Syenes, aux îles d'Eléphantine et de Phylè, aux cataractes, dans le désert, et jusqu'à Qosséyr, sur les bords de la mer Rouge.

Il revient de la Haute-Ægypte; et, oubliant toutes ses fatigues, il retrace avec enthousiasme cette fameuse bataille d'Aboukir, qui termina si glorieusement les travaux de Bonaparte en Ægypte.

Les généraux qui partagèrent les lauriers de cette mémorable journée, viennent souvent revoir avec intérêt, dans l'atelier de l'artiste, le lieu où ils foudroyèrent l'ennemi; celui où, après avoir été chassé des forts, il cherche, en se jetant à la mer, de regagner les vaisseaux anglais, etc. etc. Cette planche est une des plus précieuses de l'ouvrage.

Mais ce n'est pas seulement pour les guerriers, les artistes, les amateurs, que l'auteur a voulu former cette collection de gravures; les savans y trouveront aussi une ample matière aux plus curieuses dissertations. Outre les dessins exacts de plusieurs hiéroglyphes et d'inscriptions dans cette *écriture cursive* dont nous avons parlé, l'ouvrage contiendra

contiendra la copie de quatre manuscrits en différentes écritures, trouvés dans l'enveloppe de quelques momies. Ces manuscrits ont été déroulés avec les plus grandes précautions, et les caractères en ont été calqués dans l'ordre où ils sont placés: il n'a jamais été publié jusqu'à présent de monument aussi rare.

De nouvelles destinées rappellent Bonaparte en France. Il ramène avec lui le C. DENON. — On le suit avec inquiétude dans ce périlleux trajet.

Mais deja la Corse a vu sur ses parages le vaisseau qui porte le *Ptolemée - Sauveur*. Bientôt paroissent les côtes de Toulon, et celles de ce Fréjus (*forum Julii*), redevenu célèbre après tant de siécles, et qui devroit aujourd'hui changer son nom pour celui d'un héros moderne.

Le C. DENON, qui a dessiné le moment de cette arrivée si imprévue, mais si desirée, fait passer dans l'ame de ceux qui observent ses poétiques gravures, les douces émotions qu'ont dû éprouver sur leur bord tous les Français que la *fortune* du chef rendoit à leur patrie, malgré les tyrans de la mer.

Si le *Voyage de SAINT-NON en Italie* jouit d'une haute réputation parmi les amateurs, quel succès ne doit-on pas attendre de l'ouvrage que nous annonçons, et qui mérite, à bien plus juste titre, l'intérêt général? En effet, quoiqu'il soit composé à peu près sur le même plan, il lui est bien supérieur par la fidélité des descriptions et des vues et par le fini de l'exécution. C'est le C. DENON seul qui a fait les dessins de tout son ouvrage, tandis que *Saint-Non* avoit employé divers collaborateurs qui n'avoient pu fondre aussi bien leurs talens dans un parfait ensemble; et, quant aux gravures, il n'a choisi pour collaborateurs que des artistes dont le nom seul fait l'éloge, tels que Berthaux, Baltard, Malbeste, Pillement, Coiny, etc.

Tel est l'ouvrage dont la publication sera un des premiers résultats heureux de l'expédition en Ægypte.

— Nous croyons (et notre amitié pour l'auteur ne nous aveugle point) qu'il fera époque dans les fastes de la littérature et des beaux-arts, et que les Anglais le placeront eux-mêmes, à bien des égards, au dessus des *Voyages de* POCOCKE *et de* NORDEN, qui, depuis longtemps, sont en possession de leur estime.

AMAURY-DUVAL, *chef du bureau des beaux-arts (ministère de l'intérieur).*
J. G. LEGRAND, *architecte des travaux publics, etc.*

Cet ouvrage sera imprimé, format d'atlas, sur *nom de Jesus*, avec les caractères du Virgile et de l'Horace *in-folio*, publiés dernièrement par *Didot* l'aîné. Il formera deux volumes; l'un de texte, composé d'environ 150 feuilles, et l'autre de planches, au nombre de 135 au moins, dont la plupart contiennent plusieurs sujets.

Il sera en état d'être livré sous quatre mois.

Le prix des deux volumes de texte et de planches, brochés en carton, sera de 360 fr.

Il en sera tiré seulement cent exemplaires sur *nom de Jesus vélin*, qui seront du prix de 720 fr., et dont les épreuves seront tirées les premières.

Comme on suivra l'ordre des inscriptions dans le tirage des épreuves, les amateurs sont invités à se faire inscrire, dès à présent, pour l'un ou l'autre papier, à Paris, chez l'auteur, le C *Denon*, rue J. J. Rousseau, hôtel de Bullion (depuis onze heures du matin, jusqu'à cinq heures du soir); ou *P. Didot* l'aîné, imprimeur du sénat-conservateur, au palais des Sciences et Arts, galerie n.° 3.

POÉSIE LATINE.

* *De Amoribus Panchuritis et Zoroæ; poëma erotico-didacticon, seu umbratica lucubratio de cultu Veneris, Miletî olim peracto ut Amathûnteo sacello mysta subduxit et variis generatione cum*

vegetantium tum animantium exemplis auctum vulgavit Athenis. Secunda editio, planè reformata, et tabulis æneis illustrata; cui accedit Vita Auctoris. Pari iis exudebat P. N. F. Didot junior, anno reipublicæ gallicæ 9. Prix, 6 fr., broché. On en a tiré un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin. In-8.° de 316 pages.

MÉLANGES.

RECUEIL des ouvrages lus dans la séance publique du LYCÉE DE TOULOUSE, le 30 germinal an 9 de la république. Toulouse, chez *Vitrac*, libr. An 9. In 8.° de 64 pag.

En tête de ce recueil, se trouve un discours prononcé par le C. JAMMES, président du Lycée, dans lequel il indique le but que cette société littéraire se propose, et développe les moyens qu'elle a pour y parvenir et pour contribuer, autant que possible, à la félicité de ses concitoyens. « Convaincus, dit le C. Jammes, que les prix sont « l'ame des corps littéraires, qu'ils excitent l'ému- « lation, échauffent le génie et donnent une pompe « réelle aux séances publiques, le Lycée s'est dé- « cidé à distribuer deux prix, le 30 germinal de « chaque année; ceux de l'année suivante sont « destinés à la meilleure production en poésie, et « à l'ouvrage qui aura le mieux traité le sujet sui- « vant: *Quels sont les meilleurs moyens de faire « fleurir le commerce dans la ville de Toulouse?* »

« Quoique placée dans les terres, dit le C. Jammes, plus loin, la ville de Toulouse est susceptible de divers établissemens capables de tourner « le génie de ses habitans vers le commerce; aussi « le Lycée a-t-il invité les auteurs à porter leurs « vues sur les avantages que lui présentent les Py- « rénées, les mines qu'elles renferment, ses rap- « ports avec l'Espagne, et ceux qu'elle pourroit « avoir avec le Levant et l'Ægypte. »

Les vœux du Lycée seront remplis, il croira avoir assez fait pour sa gloire, « si cette discussion « peut ouvrir à ses concitoyens des sources d'abon- « dance, si le prix de poésie peut leur retracer le « souvenir de ces fêtes vraiment patriotiques des « Jeux floraux, célébrés jadis le 1.er et le 3 du « mois de mai. »

A la suite de ce discours, se trouve le rapport des travaux du Lycée, depuis le 10 fructidor an 8 jusqu'au 1.er germinal an 9, fait par le C. TOURNON, médecin et secrétaire du Lycée.

On trouve ensuite, dans ce recueil, trois morceaux de poésie, intitulés : *les Charmes de la musique*, ode par le C. *Casimir* JAMMES, associé résident du Lycée ; *l'Origine des salams et des jalousies*, conte par le C. *Henry* BOILEAU, associé résident du Lycée ; *la Chenille et le Limaçon*, fable imitée de PIGNOLI, par le C. RIBES, associé résident.

Ces trois morceaux de poésie sont suivis de quelques mémoires dont l'utilité a engagé le Lycée à les faire imprimer dans ce recueil. Ce sont un *Mémoire sur l'aimant*, par le C. VIDAL, astronome, associé résident du Lycée.; un *Rapport* de *Jérôme* HADANCOURT, astronome, *sur un catalogue de 883 étoiles australes, adressé au Lycée, par le C. VIDAL, astronome.* C'est le même qui a été inséré dans le *Magasin encycl.* Ann. 6. tom. IV. pag. 372.

Enfin, l'extrait d'un *Mémoire* du C. TOURNON, *sur les plantes aquatiques*, Vallisneria spiralis *(la Vallisnerie spirale)*.

JOURNAL général de la littérature, des sciences et des arts ; par Louis-Abel *FONTENAY, ci-devant rédacteur du* Journal général de France.

Après une éclipse totale de tout ouvrage qui pouvoit nous instruire de l'état des sciences et des lettres en France ; après ce temps de barbarie, de persécution et de vandalisme, où tout littérateur,

tout savant étoit regardé comme un ennemi de ce qu'on nommoit le gouvernement, il a paru une foule de journaux littéraires qui nous ont fait passer d'une privation totale à une abondance embarrassante. Les uns ont disparu presque aussitôt qu'ils ont été entrepris; les autres circulent avec une lenteur qui fait craindre pour leur existence; la concurrence nuit même à ceux dont le mérite est reconnu, et découragent les auteurs qui y avoient consacré leurs veilles. C'est au milieu de cette lutte littéraire, que le C. Fontenay se propose de faire revivre ce *Journal général de France*, qui avoit un succès mérité, et que les crises révolutionnaires avoient fait disparoître. Le nom de l'auteur, son impartialité connue, son goût pur, un tact exercé par tant d'années de travaux, ses jugemens confirmés par le sentiment général, ne peuvent qu'annoncer favorablement le travail auquel il se propose de se livrer de nouveau. « En reprenant le journal « littéraire que les circonstances me forcèrent d'a« bandonner en 1789, je ne me déguise point, dit-il « dans le discours préliminaire, les écueils et les « dangers dont cette carrière est aujourd'hui semée. « La littérature n'offre plus que de foibles vestiges « de la gloire dont elle avoit alors le droit de s'enor« gueillir; elle s'honoroit de noms bien illustres, « qui rappeloient, qui prolongeoient même jusqu'à « nous les beaux jours du siècle de Louis XIV. » Nous sommes bien éloignés de cette brillante époque; la manie scientifique est devenue l'ennemie des lettres; on veut être astronome, physicien, naturaliste, et on sait à peine former une phrase dans sa langue. Le charlatanisme s'est introduit dans les sciences, et les arts d'imagination, les productions du génie ont disparu devant des logarithmes, le galvanisme et la vaccine. On ne sauroit donc trop multiplier les ouvrages qui rappelleront le goût de la bonne littérature, qui donneront aux jeunes gens l'envie de sonder les dispositions naturelles qu'ils ont pour les arts d'agrément, et qui

ramèneront parmi nous ces talens supérieurs, ce goût exquis, ces productions immortelles qui sont le patrimoine des Français, et qui étoient devenues des modeles pour les autres peuples. Le C. Fontenay se propose de ramener les esprits à des principes trop méconnus, presque oubliés, peut-être méprisés. Mais comment rappeler les règles séveres du bon goût, quand les traces en sont effacées, quand on s'est fait des systemes qui leur sont entièrement opposés?

Le but du C. Fontenay est de ne rien négliger pour rassembler de toute part ce qui pourra faire connoître ces mêmes règles, et ce qui paroîtra intéresser la curiosité de ses lecteurs en littérature et dans les arts. Sous le titre de *Livres nouveaux*, il donnera des analyses plus ou moins longues, selon l'importance des matières. Sous celui de *Mélanges*, il publiera les morceaux de poésie et de prose, qui paroîtront dignes d'avoir place dans son journal. *Le commerce*, *l'agriculture*, *l'histoire naturelle* seront également accueillis; et la littérature étrangere n'en sera point exclue. Cependant, malgré cette diversité de matières que le titre de ce journal embrasse, il ne paroîtra que deux fois par décade, le décadi et le quintidi. Le prix de la souscription est de 18 fr. pour un an, 9 fr. pour six mois, 5 fr. pour trois mois. On s'abonne à Paris, chez le C. *Eymenier*, à l'ancien hôtel d'Anjou, rue de Thionville; dans les départemens, chez les libraires et directeurs des postes; et chez l'étranger, chez les libraires des principales villes. Le 1.er n.° a paru le 30 floréal.

TABLE DES ARTICLES.

SCIENCES ET ARTS.

Extrait d'une lettre de M. *Humboldt*, au C. *Fourcroy*, datée de Cumana. 406

Extrait d'une lettre du même au C. *Delambre*. 505

MATHÉMATIQUES.

Tables trigonométriques décimales, *ou* Table des Sinus, sécantes et tangentes, suivant la division du quart du cercle en 100 degrés, etc., calculées par Ch. *Borda*; revues, augmentées et publiées par P. J. B. J. *Delambre*. 85

Comparateur logarithmique du nouveau système des poids et mesures avec l'ancien; instrument inventé par le C. *Français*, professeur à l'école centrale de Colmar, et présenté à la société d'émulation de cette ville. 533

ASTRONOMIE.

Histoire céleste française, contenant les observations faites par plusieurs astronomes français; publiée par Jérôme *de Lalande*. 331

Prix d'Astronomie. 391

MÉCANIQUE.

Moyens propres à sauver les équipages d'une partie des vaisseaux naufragés; par *Ducarne-Blangy*. 276

HISTOIRE NATURELLE.

Tables générales d'Histoire naturelle; par M. *Bertuch*. 122

ZOOLOGIE.

Extrait d'un ouvrage sur les espèces de Quadrupèdes dont on a trouvé les ossemens dans l'intérieur de la terre, adressé aux savans et aux amateurs des sciences; par le C. *Cuvier*. 60

Note du C. *Duméril*, sur un enfant monstrueux qui a trois extrémités inférieures. 102

ORNITHOLOGIE.

Histoire naturelle des Colibris et des Oiseaux-Mouches; par J. B. *Audebert.* 3.e livraison. 120

Idem, 4.e livraison. 421

Idem, 5.e livraison. 547

HELMINTHOLOGIE.

Système des animaux sans vertèbres; par le C. *Lamarck.* 421

BOTANIQUE.

Carte Botanique de la méthode naturelle d'A. L. *de Jussieu.* 424

Description des Plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J. M.e *Cels*, avec fig.; par E. P. *Ventenat.* 86

Calendrier de Flore des environs de Niort; par le D.r *Guillemeau.* 547

MINÉRALOGIE.

Essais et esquisses pour servir à l'histoire pratique des trois règnes de la nature; par A. L. G. C. *Batsch.* Première livraison de la Minéralogie (en allemand). 278

Observations du C. *Leblanc*, sur la crystallotechnie. 379

PHYSIQUE.

Elémens de Physique, à l'usage des collèges; par P. L. R. *Lange.* 129

Traité des moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion, et d'en arrêter les progrès; par le C. *Guyton-Morveau.* *Ibid.*

Nouveaux Mémoires de la Société batave de Physique expérimentale (en hollandais) 275

Institutiones physicæ in usum auditorum digestæ, à Simone Speyert Van-der-Eyck. 276

Lettres sur le nouveau Thermomètre décimal, et la meilleure manière de le graduer; sur les Baromètres, etc.; par *Goubert.* 51

Lettre de Berlin, sur le Galvanisme. 110

Résumé des nouvelles expériences faites sur le Galvanisme; par divers physiciens. 370

Sur les dangers du Galvanisme dans le traitement des maladies; par le C. *Bouvyer-Desmortiers.* 384

ANATOMIE.

Gerardi Sandifort Tabulæ Anatomicæ. Fol. mag. 424

Réclamation du C. *Richerand*, contre les remarques critiques du C. *Léveillé*, au sujet du Nerf ethmoïdal entre les os et les cartilages du nez. 118

Cours d'Anatomie comparée du C. *Cuvier*. 529

MÉDECINE.

Institutions de Médecine; par le D.r *Petit-Radel*. 549

Leçons d'Alphonse *Leroy*, sur les pertes de sang et les hémorragies. 130

Lettre du C. *Faye*, médecin de Burges-des-Bains 425

L'Acide muriatique oxygéné, employé contre les maladies cutanées; par le médecin *Deiman*, d'Amsterdam. 404

Vaccine au VI.e siècle. 542

Tableaux Analytiques et Critiques de la vaccine et de la vaccination; par Jean *Verdier*. 426

Expériences sur la Vaccine, faites en Espagne. 415

Rapport sur la Vaccine, fait à la Société de médecine de Bordeaux. 104

Expériences sur l'Inoculation de la vaccine, pratiquées sur les moutons. 539

ECONOMIE.

Rapport fait au Conseil des Mines, sur un nouveau procédé pour la carbonisation du bois, inventé par le C. *Brune*. 101

Blanchiment des Toiles, d'après le procédé du C. *Chaptal*. 544

ECONOMIE PUBLIQUE.

De l'Economie publique, réduite à un principe, etc. 232

POLITIQUE.

Lettre de M. le comte de N***, voyageur allemand, à un de ses amis, à Vienne. 277

GÉOGRAPHIE.

Carte générale de la Prusse; par D. F. *Sotzmann*. 134

Détermination de la latitude et longitude de différens points de l'Amérique; par M. Alexandre *Humboldt*. 105

VOYAGES.

Voyage dans l'Empire ottoman, l'AEgypte et la Perse, par. G. A. *Olivier*. 275

Voyage pittoresque de la Syrie, par le C. *Cassas*. 19.e livraison. 553
Voyage dans la haute et basse Egypte; par le C. *Denon*. 554
Voyage de M. de Hammer, de Vienne par Triest à Venise, et retour par le Tyrol et Salzbourg (en allemand). 219
Voyage dans l'empire de Maroc et le royaume de Fez, fait en 1790 et 1791; par G. *Lamprières*, trad. de l'angl. par M. *de Sainte-Suzanne*. 138. 470
Voyages physiques et lithologiques dans la Campanie; par Scipion *Breislak*; traduits par le général *Pommereuil*. 26
Voyage en Hongrie, précédé d'une description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schoenbrunn; par M. *Townson*, traduit de l'angl. par le C. *Cantwell*. 159

TOPOGRAPHIE.

Description des bains de Bath; par *Warner*. 263

STATISTIQUE.

Aperçu statistique des Etats de l'Allemagne; par M. *Hœck*, trad. par le C. *Duquesnoy*. 551
Aperçu statistique de l'Electorat d'Hanovre. 135

CANAUX.

Canaux de la Manche, indiqués pour ouvrir à Paris deux débouchés à la mer, par David *Leroy*. 132

HISTOIRE.

Précis de l'Histoire universelle pendant les dix premiers siècles de l'ère vulgaire; par Edme *Mentelle*. 284
Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore, sous les règnes d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb; par J. *Michaud*. 7. 203
De l'Homme d'Etat, considéré dans Alexandre-Sévère, mis en parallèle avec les plus vertueux des empereurs romains; par le C. *Demaimieux*. 159
Mémoire sur la colonie française du Sénégal; par le C. *Pelletan*. 345
Dictionnaire néologique des hommes et des choses; par le *Cousin-Jacques*. 9.e cahier. 279

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Sur une erreur des *Siècles littéraires*, relative à *Valbonnais*; par le C. *Berriat-Saint-Prix*. 354

Sur le véritable Auteur du livre intitulé : *Connoissance de la Mythologie.* 37

Additions du C. *Mairon* à son article sur les traductions grecques de Virgile. 116

Commission de l'Institut national pour continuer le travail du Dictionnaire de l'Académie française. 100. 245

Rapport, au nom de la commission nommée par l'Institut national, relativement à la continuation du Dictionnaire de la langue française. 246

Séance de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, du 1 messidor, à laquelle a assisté le comte de Livourne. 527

Nominations à l'Institut. 252. 382

Accueil fait au C. *Dolomieu* à l'Institut national. 100

Muséum d'Histoire naturelle. Distributions de graines qu'il a faites. 530

Conseil des Mines. 101

Société philomatique. 102

Société philotechnique. Séance du 20 floréal an 9. 252

Société philotechnique. 383

Lycée du département de l'Aube. 532

Société des sciences et des arts de Bordeaux. Séance du 1 floréal an 9, et prix qu'on y a proposés. 254

Société de Médecine de Bordeaux. 104

Lycée de Caen 386

Société d'émulation de Colmar. 533

Société des sciences et arts de Montauban; prix qu'elle propose. 390

Société d'émulation de Rouen. Travaux de ventôse an 9. 389

Lycée de Toulouse; prix qu'il propose. 208

Société du département du Var; prix qu'elle propose 255

Prix proposés par la société de Gœttingue. 508

Bibliothèque publique de la ville de Hambourg; acquisitions qu'elle a faites. 534

Université de Leide; nominations et promotions qui y ont eu lieu. 209. 404

Prix proposé par la classe théologique de la fondation Teylérienne à Harlem 261

Prix adjugé par la Société Teylérienne. 405

Académie de Stockholm; prix qu'elle propose. 536

Fête funèbre de Piccini. 122

Restes de l'Arioste, transportés à Ferrare. 538
Nouvelles d'Angleterre; nouveaux Voyages publiés à Londres; Expédition pour la nouvelle Hollande; Musée oriental; etc. 393
Sur la Foire de livres, de Leipzig, à Pâques, 1801. 399

ANTIQUITÉS.

Sur les souliers à échasses des anciennes Grecques; par M. *Boettiger*; trad. de l'allemand par M. *Bast*. 289

ARCHAEOLOGIE.

Observations du C. *Mulliot*, sur une dissertation du C. *Millin*, relative au monument connu sous le nom de *Bouclier de Scipion*. 505

PALAEOGRAPHIE.

Quelques réflexions du C. *Baudouin de Maisonblanche*, sur l'Inscription trouvée à Bourbon-Lancy, en 1792, et expliquée par le C. *Millin*. 560
Extrait d'une lettre de Saint-Brieux, au C. *P. Baudouin* fils, sur un des autels trouvés à Saint-Beat, et dont l'explication a été donnée dans le *Magasin Encycl*. 93

NUMISMATIQUE.

Numophylacium Suhmianum; per J. J. Weber. 140
Médailles persépolitaines du cabinet de Hunter, moulées par M. William *Tassie*. 267

BIOGRAPHIE.

Notice sur Jean *Ingenhouss*, physicien. 46
Notice sur Georges *Coopmans*. 268
Notice sur William *Curtis*. 43
Notice sur William *Withering*. 319
Mort du D.r *Blair*. 265
Sur *Gavin Hamilton* et *Thomas Jenkins*, deux Anglais qui faisoient à Rome un certain commerce avec les monumens des arts. 262
Extrait de la notice historique sur *Daubenton*, lue à la séance publique de l'Institut national, du 15 germinal an 8; par G. *Cuvier*. 433
Notice sur Joseph *de Guignes*. 223
Notice sur Edme-Jean-Antoine *Dupuget*. 269

Notice sur Jean-Mathurin *Mazéas.* 411
Desmoueux. 412
Fenouillot-de-Falbaire. 413
Bouchet-la-Getière. 414
François-Xavier *Laire.* 516
Noël *Lemire*, graveur. 120

BIBLIOGRAPHIE.

Livres français défendus à Vienne. 599
Les Siècles littéraires de la France; par N. L. M. *Dessessarts.* 223
Impression de l'original Erse, des poésies d'Ossian. 295

MORALE.

Mémoire sur les funérailles et les inhumations; par le général *Pommereuil.* 550
Cours élémentaire de morale; par le C. Maurice *Levesque.* 549
Du véritable usage de la retraite et de l'étude, trad. de l'anglais de *Bolingbroke*; par le C. *Delamarre.* 480
OEuvres philosophiques de Saint-Lambert. 285

GRAMMAIRE.

Petite Grammaire des enfans; par le C. *Caminade.* 140
Méthode analytique pour apprendre la langue française, divisée en 3 parties; par le C. *Bourgeois.* 141
Elémens de Grammaire générale, appliqués spécialement à la langue française, à l'usage des commençans; par J. F. *Michel.* *Ibid.*
Polygraphie; par *Zalkind Hourwitz.* 350

CRITIQUE SACRÉE.

Appendix ad editionem Novi Testamenti græci, è codice MS. Alexandrino à C. G. Woide *descripti, in quâ continentur fragmenta N. T., etc.* 453

LITTÉRATURE.

Eloge philosophique de *Diderot*; par Eusèbe *Salverte.* 321
Correspondance littéraire adressée à S. A. I. M.gr le Grand-Duc de Russie; par J. F. *Laharpe.* 141

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Explication des caractères élémentaires des Chinois, avec une analyse de leurs anciens caractères symboliques et hiéroglyphiques; par le D.r J. *Hager* (en anglais). 514

LITTÉRATURE GRECQUE.

Scholia in Platonem. Ex codicibus MSS. multarum bibliothecarum primùm collegit David Ruhnkenius. 145

POÉSIE LATINE.

De amoribus Pancharitis et Zoroæ, poëma erotico-didacticon; cui accedit Vita Auctoris. 561

Ode ad Heroa Bonaparte, cum sicariis ter fuisset ereptus; auctore G. J. Schaller. 367

De pace, lusus poëticus, auctore Sopransi. *Ibid.*

Obeliscus Bonaparti Magno, Italico S. dicavit Borheck. 369

Ode saphique latine sur la paix, par le C. *Famin;* avec plusieurs traductions. 369

POÉSIE FRANÇAISE.

Traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide; par F. *de Saint-Ange.* 232

A mon ami, en l'engageant à venir à la campagne; par J. M. *Lamétherie.* 24

Poésies galliques, en vers français; par *Baour-Lormian.* 51

Examen impartial du poème de l'Homme des Champs, par le C. *Vidal.* 429

Epître à *Jacques Delille;* par Pierre *Daru.* *Ibid.*

La Conquête de Naples par Charles VIII; par Paul *Gudin* 142

Le Démérite des Femmes, poème; par F. L. *Pelletier-Saint-Julien.* 143

POÉSIE SCANDINAVE.

Les Scandinaves, poème traduit du swéo-gothique, par le C. *Chéra-de-Montbron.* 283

THÉATRES.

THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE NATIONAL.

Musique nouvelle sur *Annette et Lubin*, et *le Tonnelier.* 274

THÉATRE LOUVOIS.

La petite Maison de Thalie. 123
La petite Ville. 124
Le premier Veuu, *ou* Six lieues de chemin. 416
La Critique de la petite Ville. 546

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La Roulette. 126
Le Procès des Poulardes de la Flèche et du Mans. *Ibid.*
L'ancien Caveau. 418

OPÉRA BUFFA,
Au Théâtre de la Société Olympique.

Ouverture. 420

ROMANS.

L'Hermite de vingt ans, anecdote du 18.e siècle, avec romances; par Louis *Ponet.* 143
La Visite nocturne, traduit de l'anglois de Maria-Regina *Roche;* par J. B. J. *Breton.* 144
L'Hermite du Mont Saint-Bernard; par M. L. F. *Zelottini.* 286
Stanley, *ou* les deux Frères, traduit de l'anglais de mistress Parsons; par J. B. J. *Breton.* 285

BEAUX-ARTS.

Ouvrage de Dallaway qui indique les monumens anciens que possède l'Angleterre. 265
Société des Amis des Arts; objets d'art qu'elle distribue par une loterie. 530
Figures pour l'édition stéréotipe des OEuvres de J. *Racine.* 430
Colonne nationale. 96
Plans, Coupes, Elévations des plus belles maisons et hôtels construits à Paris et dans les environs; par J. Ch. *Krafft,* architecte, et N. *Ransonnette,* graveur. 135
Recueil et parallèle des édifices de tous genres, anciens et modernes, etc.; par les CC. *Durand* et *Legrand.* 280
Le C. Antonetti, auteur du plan du *Forum Bonaparte,* présenté au premier consul. 121

Vente du superbe cabinet de tableaux du C. *Robit.* 273
Liste des artistes désignés par le C. *Séguin*, pour un concours de peinture qu'il veut ouvrir. 543
Tableaux exposés au Musée des arts. 385
Gravures données par le C. Lamotte à la Bibliothèque nationale. 416

MÉLANGES.

Recueil des ouvrages lus dans la séance publique du Lycée de Toulouse, le 30 germinal an 9. 563
Journal général de la littérature des sciences et des arts; par Louis-Abel *Fontenay.* 564
Catalogue systématique et raisonné de la nouvelle littérature française. 432
OEuvres complètes de *Voltaire.* 431
Table analytique et raisonnée des matières contenues dans les 70 vol. in-8.° des OEuvres de Voltaire; par *Chantrenu.* 480
Mélanges législatifs, historiques et politiques, pendant la durée de la constitution de l'an III; par Félix *Faulcon.* 287
Raison-Folie, Chacun son mot, petit cours de morale, mis à la portée des vieux enfans; par *P. E. L.* 286
Correspondance de Salomon *Gessner* et de son fils *Conrad.* 266

ERRATA dans le n.° 2 de prairial.

Page 244, *ligne* 6, A mon ami, en l'engageant de venir; *lisez:* en l'engageant à venir.

Ligne 16, A nos regards surpris ta science profonde
Dans la nuit du chaos, cherchant la vérité:

lisez: Dans la nuit du chaos cherchant la vérité,
A nos regards surpris ta science profonde, etc.

Table des articles contenus dans ce numéro.

CRITIQUE SACRÉE.

Appendix ad editionem Novi Testamenti græci, è codice MS. Alexandrino à C. G. Woide descripti, in quâ continentur fragmenta N. T., etc. 433

BIOGRAPHIE.

Extrait de la notice historique sur *Daubenton*, lue à la seance publique de l'Institut national, du 15 germinal an 8; par G. *Cuvier.* 438

VOYAGES.

Voyage dans l'empire de Maroc et le royaume de Fez, fait pendant les années 1790 et 1791 par G. *Lamprières*, traduit de l'anglais par M. *de Sainte-Suzanne.* 470

MORALE.

Du véritable usage de la Retraite et de l'Etude, traduit de l'anglais de *Bolingbroke.* 480

ARCHÆOGRAPHIE.

Observations du C. *Mulliot*, sur une dissertation du C. *Millin*, relative au monument connu sous le nom de *Bouclier de Scipion.* 505

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Explication des caractères élémentaires des Chinois, avec une analyse de leurs anciens caracteres symboliques et hiéroglyphiques; par le D.r J. *Hager.* 514

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

France.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

Institut national. 527
Musée d'histoire naturelle. 529
Distributions des grains. 530
Société des Amis des arts. *Ibid.*
Lycée du departem. de l'Aube. 532
Société d'emulation de Colmar. 533

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Allemagne.

Bibliothèque publique de la ville de Hambourg. 534

Suède.

Académie de Stockholm. 536

Italie.

Restes de l'*Arioste.* 538

CORRESPONDANCE.

Expériences relatives à l'inoculation de la vaccine, pratiquée sur des moutons. 539

VARIÉTÉS.

Vaccine au sixième siècle. 542
Concours de peinture. 543
Blanchiment des toiles. 544

THÉATRES.

La Critique de la petite Ville. 546

LIVRES DIVERS.

Ornithologie.

Histoire naturelle des Colibris et des Oiseaux-Mouches; par J. B. *Audebert.* 5.e livr. 547

Botanique.

Calendrier de Flore des environs de Niort; par le docteur J. L. M. *Guillemeau* jeune. *Ibid.*

Médecine.

Institutions de médecine; par Ph. *Petit-Radel.* 549

Morale.

Cours élémentaire de morale; par Maurice *Levesque.* 549
Mémoire sur les funérailles et les sépultures, par le général *Pommereuil.* 550

Statistique.

Aperçu statistique des états de l'Allemagne; par Jean-Daniel-Albert *Hoeck.* 551

Voyages.

Voyage pittoresque de la Syrie, etc.; par le C. *Cassas.* 19.e livr. 553
Voyage dans la basse et la haute Égypte; par le C. *Denon.* 554

Poésie latine.

De Amoribus Pancharitis et Zoroæ, poëma erotico-didacticon; cui accedit Vita Auctoris. 562

Mélanges.

Recueil des ouvrages lus dans la séance publique du Lycée de Toulouse, le 30 germ. an 9. 563
Journal général de la littérature, des sciences et des arts; par Louis-Abel *Fontenay.* 564

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Magasin Encyclopédique, pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et généralement pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

On s'y charge aussi de toutes sortes d'impressions.

Les Livres nouveaux sont annoncés dans ce Journal aussitôt après qu'ils ont été remis au Bureau; c'est-à-dire, dans le Numéro qui se publie après cette remise.

Le Magasin paroît régulièrement le premier de chaque mois.

On prie les Libraires qui envoient des Livres pour les annoncer, d'en indiquer toujours le prix.